



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

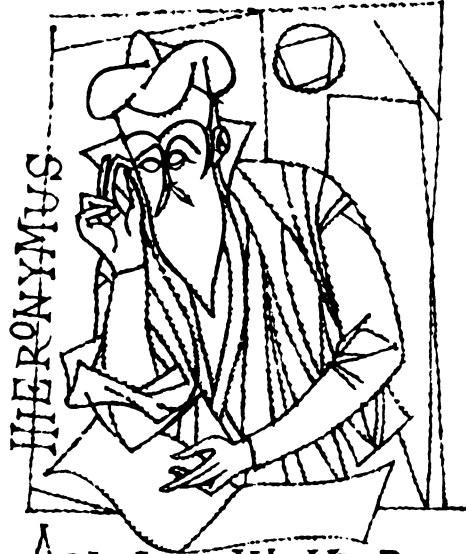
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Le Libérateur



ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY



LA ANDOVER - HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY
CAMBRIDGE, MASS.

Libérateur

JOURNAL D'ÉTUDES BIBLIQUES

ET D'EXPÉRIENCE CHRÉTIENNE.

« Qui me délivrera ? »

(Rom. 7 : 24.)

« Il m'a envoyé pour proclamer aux
captifs la délivrance. »

(Luc 9 : 18, 19.)

DEUXIÈME ANNÉE.

1876



PARIS.

J. BONHOURE ET C^{ie}, ÉDITEURS,

RUE DE LILLE, 48.

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES D'ÉDIFICATION.

	Pages.
An (l') de la bienveillance. <i>E. Barnaud.</i>	97
A nos lecteurs. <i>Th. Monod.</i>	177
Après la Pentecôte. <i>A. Henriquet.</i>	81
Aspirations (les). <i>X.</i>	59
A une âme troublée. <i>Th. Monod.</i>	78
Beaucoup à faire. <i>Th. Monod.</i>	26
Comment demeurer en Christ.	43
Conversion (la) d'un converti.	159
Délivrance (une). <i>N.</i>	79
Devant le sacrifice. <i>R.</i>	94
Deux (les) phases du réveil. <i>Adolphe Monod.</i>	1
Deux (les) regards. <i>R. B.</i>	191
Deux routes vers le ciel.	61
Don (le) de Dieu. <i>Th. Monod.</i>	129, 145, 161
En avant! <i>Th. Monod.</i>	49
Faiblesse et force. <i>A. Mahan.</i>	95
Félix Neff (lettre inédite de).	120
Fragments de lettre d'un pasteur luthérien.	45
Guérison (la). <i>L. Gausson.</i>	141
Irréguliers (les).	90
Jésus en Gethsémané. <i>Dieterlen.</i>	143
Jésus tenté comme nous. <i>Spurgeon.</i>	25
Lecture (sur la) régulière de la Bible.	186
Loi (la) du péché. <i>A. Henriquet.</i>	154
Martin Boos (conversion et principes de). <i>G. Haerter.</i>	135
Mécontentement (du) de soi. <i>Aug. Fisch.</i>	69
Médiateur (le). <i>Th. Monod.</i>	106
Mouvement (le) d'Oxford. <i>F. Godet.</i>	17
Notes bibliques. <i>Th. Monod.</i>	188

	Pages.
Orgueil (l') et son châtement.	175
Parole (la) de Dieu et son prix infini. <i>G. Appia</i>	73
Plongeur (le)	13
Pour tout de bon. <i>Dieterlen</i>	52
Prière (la) efficace. <i>Finney</i>	7
Psaumes (le livre des) <i>Jean Monod</i>	84
Réponse (la) de l'aveugle guéri. <i>G. J.</i>	65
Rôle (du) de l'habitude dans la vie chrétienne. <i>Aug. Fisch.</i>	170, 180
Sauveur (le). <i>Tersteegen</i>	38
Se savoir exaucé. <i>Ch. Challand</i>	41
Souvenirs d'une affligée.	158
Témoignage (le) d'un vétéran. <i>A. Henriquet</i>	4
Un mois après. <i>L. M.</i>	21
Une âme inquiète. <i>N.</i>	125
Vie (la) de la foi. <i>M^{me} Pearsall Smith</i> :	
VIII. La croissance dans la grâce.	36, 55
Violents (les) le ravissent. <i>Th. Rivier</i>	113

RÉCITS.

Congé (le).	173
Formalisme (le) et la foi.	109
Mort (la) d'un industriel.	127
Rien que Christ.	110

LETTRES.

Une réponse. <i>Th. Monod</i>	15
Lettre au rédacteur. <i>N.</i>	28
Lettre d'un pasteur.	30
Lettre de <i>M. Pearsall Smith</i>	47

POÉSIES, CANTIQUES.

invoque-moi. <i>P. Valloton</i>	93
Viens! <i>Th. Monod</i>	184

PENSÉES, EXTRAITS, etc.

A. A. B. : p. 92. Adam (Thomas) : 183. — Adolphe Monod : 6, 140, 187. — Anonyme : 6, 32, 83, 89, 96, 112, 119, 124, 174. — Anonyme (*Th. M.*) : 31, 35, 42, 92, 112, 143. — Augustin (Saint) : 20, 172. — Bacon : 153. — Blackwood : 12. — Bonifas : 72. — Bossuet : 119. — Bourdaloue : 183. — Bridel : 25. — Calvin : 176, 179. — Chalmers : 134. — « *Combats et victoires* : » 124. — « *Consolations et conseils* : » 20, 105. — Saint-Cyran : 108. — Saint François de Sales : 72. — Fénelon : 187, 192. — De Gasparin : 40, 157. — F. Godet : 58, 144, 187. — Gonthier : 48, 109. — Gout : 108. — Gratry : 179. — Luther : 176. — « *Marchant vers le ciel* : » 64. — L. Meyer : 144. — Naville : 176, 192. — Quesnel : 60. — Robertson : 172. — Rochat : 6, 12, 64, 157. — Rostan : 40. — F. de Rougemont : 176. — Scriver : 105, 124, 157. — Seigneret : 172. — Spurgeon : 31. — Dorothée Trüdel : 48. — Vinet : 77, 83, 94, 108, 134, 176, 183. — W. B. : 31.

Recid 10115

U2

1876

14

Libérateur

LES DEUX PHASES DU RÉVEIL.

· Nous inaugurons cette année, comme la précédente, par une citation d'Adolphe Monod, qui, avec une singulière netteté de vue en même temps qu'avec une grande fermeté de foi, annonçait, il y a plus de vingt-cinq ans, une seconde phase du réveil, venant compléter la première.

On s'étonnera peut-être de m'entendre parler de progrès spirituel, à une époque où les enfants de Dieu se plaignent d'un alanguissement général. Mais, entre cet alanguissement (qui, pour le dire en passant, n'a rien à faire avec les vices de notre organisation ecclésiastique, puisqu'il se fait sentir également dans toutes les positions), entre cet alanguissement et le progrès que je signale, la contradiction n'est qu'apparente. L'un et l'autre dépendent d'un état de crise et de transition par lequel la première phase du réveil, qui ne nous satisfait plus complètement, fait place à une phase nouvelle, où notre point d'arrêt n'est pas encore bien pris. Notre langueur présente ressemble à celle de l'adolescent, passant de l'enfant à l'homme; le travail de la croissance, absorbant un moment les forces de la vie, apporte une atteinte temporaire à la vigueur de la constitution, mais pour lui préparer un développement plus mâle et plus complet.

Convenons-en : pur, énergique, fidèle, comme il l'a été, le réveil n'a pu se défendre d'un certain entraînement, propre, nécessaire peut-être aux premières impulsions. Chargé de ranimer la foi presque éteinte, il a paru encore plus occupé d'éclairer que de régénérer : le réveil a penché, je ne dis pas versé, du côté du *dogmatisme*. Nous avons trop analysé le christianisme, pas assez

montré Christ ; nous nous sommes trop inquiétés de ce qu'un homme croit, j'ai presque dit de ce qu'il pense, pas assez de ce qu'il fait, de ce qu'il est. Ce n'est pas que nous nous soyons jamais contentés d'une foi de tête, qui n'engagerait pas le cœur et la vie ; mais nous avons supposé que là où la doctrine est acceptée, le cœur et la vie ne sauraient manquer de suivre ; et c'est en quoi nous nous sommes trompés. La sainteté ne peut croître que sur la vérité ; mais l'arbre peut ne pas donner son fruit. Hélas ! il n'est que trop possible à la tête de croire, sans que le cœur soit touché et que la vie se renouvelle ! Cela peut arriver aux masses, comme aux individus ; et il est à craindre que cela ne soit arrivé, dans une large mesure, au réveil de notre époque. Ce n'est pas non plus que ce réveil n'ait produit de beaux fruits de vraie sainteté. Il a été exemplaire, en particulier, dans cette action chrétienne, si nécessaire, si charitable, si évangélique, qui se rapporte à l'extension du règne de Dieu. De généreuses offrandes, de nobles dévouements, des vies précieuses usées et de vénérables têtes blanchies au service de Jésus-Christ : voilà des titres glorieux devant Dieu et devant les hommes, et je ne saurais penser aux premiers auteurs du réveil sans le sentiment profond d'une reconnaissance qui ne leur a pas toujours été rendue. Mais ce n'est pourtant là qu'une des faces de la vie chrétienne, et ce n'en est peut-être pas la face distinctive, caractéristique : l'action extérieure et le christianisme des œuvres a pris cette première place, qui n'appartient qu'à la vie intérieure et au christianisme spirituel. Sans contredit, l'esprit d'humilité, de renoncement, de charité, d'amour fraternel, n'a pas marché de pair avec la pureté de la doctrine et la ferveur du zèle. On a pu entrer dans le mouvement, on a pu y prendre une place d'élite, sans être homme de prière, sans « avoir faim et soif de la justice, » sans « se charger de sa croix, » sans « crucifier la chair avec ses affections et ses convoitises, » sans engager sérieusement le trésor terrestre, sans présenter à Dieu « des sacrifices qui coûtent, » en un mot, sans pénétrer jusqu'au cœur de l'Évangile.

Dans le tableau que le Saint-Esprit nous a tracé de l'Église primitive, la doctrine a sa place, sans doute, mais ce n'est pas la plus considérable : le premier plan est occupé par le fait historique et palpable d'un peuple renouvelé par « la vie de Dieu, » comme il est occupé, dans les Évangiles, par le fait historique et palpable du Fils de Dieu vivant au sein de la race humaine. Ce qui frappe

les yeux du lecteur des Actes, c'est cette petite société qui surgit au milieu de la grande, avec des mœurs aussi contraires aux coutumes universelles que les huit béatitudes du Sermon de la Montagne sont contraires à toutes les idées reçues. L'Église de Jérusalem est le Sermon de la Montagne passé dans la vie; et la peinture qui termine le second chapitre des Actes est l'exorde de ce sermon vivant. Or, supposez que l'on fasse l'histoire de notre réveil religieux : n'est-il pas vrai que l'historien sera obligé de renverser les proportions des Actes, et de nous peindre bien plus par notre nouvelle croyance que par notre nouvelle vie? Dans la croyance, l'innovation est frappante : l'est-elle au même degré dans la vie, individuelle, domestique, sociale? Le trait saillant du réveil de Jérusalem, c'est *la vie*; le trait saillant de notre réveil, c'est *la doctrine*. Il n'y a pas jusqu'à cette activité que j'admiraux tantôt en lui, qui n'ait été mise trop exclusivement au service de la doctrine; et la cause de la doctrine chrétienne est toute gagnée, que la cause de la vie chrétienne commence à peine d'être énergiquement débattue.

Ce mal est grand en soi, parce qu'il trouble l'ordre et l'équilibre divin du salut qui est en Jésus-Christ; grand pour le monde, aux yeux duquel nous risquons de compromettre l'Évangile en le rabaisant au niveau d'une théorie, fût-elle la plus vraie d'ailleurs; grand aussi pour les croyants eux-mêmes, en qui cette prépondérance du dogme fausse la foi et dénature jusqu'au dogme même. Chacun le sent aujourd'hui; de là ce travail profond, au sein duquel se prépare comme un second réveil qui s'applique à être plus spirituel que le premier, soit dans ses vues, soit dans son action : dans ses vues, en dépassant la région du dogme pur pour parvenir à la contemplation, disons mieux, à la possession vivante de Jésus-Christ vivant, par le Saint-Esprit; dans son action, en prenant réellement, décidément, Jésus-Christ pour exemple et sa parole pour règle, dans toute la conduite de la vie. Or, cette aspiration du réveil à un développement nouveau, tant de la vie intérieure que de la vie extérieure, sur le terrain nettement réservé de la saine doctrine, constitue un progrès essentiel, qui doit tout à la fois mettre l'Évangile en contact avec la conscience générale de l'humanité et donner à l'Église invisible une vertu nouvelle pour refaire l'Église visible à son image.

ADOLPHE MONOD.

LE TÉMOIGNAGE D'UN VÉTÉRAN.

Monsieur le pasteur Henriquet, un des plus actifs et des plus bénis parmi les ouvriers du premier réveil, a bien voulu nous adresser la lettre que voici :

Cher et honoré frère en notre Seigneur Jésus-Christ,

Vous m'avez demandé d'exprimer dans *le Libérateur*, comme je l'ai fait de vive voix dans une réunion à Lausanne, mes impressions et mes expériences personnelles, au sujet du mouvement religieux qui se propage depuis quelque temps en France et en Suisse, par les assemblées dites *de consécration*.

C'est avec empressement que je réponds à votre désir, car plus j'y réfléchis et moins je puis comprendre que les chrétiens évangéliques de toute dénomination ne soient pas unanimes pour se réjouir de ce mouvement, avec actions de grâces à notre Dieu.

C'est une doctrine nouvelle et dangereuse, a-t-on dit d'abord ; puis, mieux renseigné, et ne pouvant y méconnaître la vieille et toujours neuve doctrine de la grâce de Dieu en Jésus-Christ, on n'a voulu voir dans ce qui se passait qu'une agitation factice et vaine. Toutefois, il me paraît impossible que les amis de la vérité se méprennent longtemps encore sur le vrai caractère d'un réveil qui n'a point d'autre objet que la sanctification des croyants, qui ne s'attache exclusivement à aucune forme particulière d'église, et qui certainement produit en bien des lieux des fruits de vie et de paix. Plusieurs frères en ont déjà rendu témoignage.

Dans une des assemblées de ce genre dont nous avons été favorisés à Lausanne, j'ai cru devoir prendre la parole dans ce sens. Enfant et témoin du premier réveil, d'abord dans le canton de Vaud, mon pays natal, de 1824 à 1826, et en France depuis 1827, j'ai toujours confessé et prêché le même Évangile de la grâce de Dieu auquel je crois encore, n'ayant jamais eu d'autre règle de ma foi et de ma doctrine que les Écritures divinement inspirées de l'Ancien et du Nouveau Testament. Je n'ai donc jamais cessé de recevoir et d'annoncer Jésus-Christ, Fils de Dieu, comme unique et parfait Sauveur de quiconque croit en lui. Aussi a-t-il daigné bénir mon faible ministère, en amenant bien des âmes à sa connaissance partout où j'ai été appelé à parler en son nom. Et cependant, je dois reconnaître aujourd'hui qu'il me manquait quelque

chose, pour moi-même d'abord, et aussi pour l'accomplissement de l'œuvre que le Seigneur m'avait confiée. Je croyais, mais je ne jouissais que très-imparfaitement des privilèges de ma foi; je ne possédais que par intervalles l'assurance et la joie de mon salut; aussi je n'étais pas *habituellement* heureux en Christ, et il y avait certaines tentations dont je n'étais pas victorieux.

Maintenant je vois ce qui manquait à ma foi. Je croyais bien que « rachetés à grand prix » et pleinement justifiés par le sang de Jésus-Christ, « nous ne sommes plus à nous-mêmes, » et que notre vocation comme chrétiens c'est de « le glorifier en nos corps et en nos esprits qui lui appartiennent. » Mais je ne comprenais qu'imparfaitement que cette sanctification, qui nous est *prescrite* comme un devoir de reconnaissance et d'amour, est aussi *une grâce* de notre Dieu, et que, pour la recevoir de jour en jour, il est nécessaire que nous nous assurions *pleinement* en notre puissant et fidèle Sauveur Jésus-Christ; — mais que ce moyen-là est sûr et parfaitement infaillible, selon cette parole de saint Jean : « Tout ce qui est né de Dieu surmonte le monde, et ce qui nous rend victorieux du monde, c'est notre foi ¹. » Je n'ignorais pourtant pas que « Christ s'est donné pour son Église, afin de la sanctifier; » je savais qu'il est lui-même « notre sanctification » et que son Esprit nous a été donné pour la réaliser en nous. Oui, je le croyais; mais j'avais besoin de le croire mieux, et c'est ce complément de foi que j'ai reçu d'en haut, par le moyen des frères que j'ai entendus, ou plutôt par le témoignage des Écritures divines auxquelles j'ai été rendu attentif et dont le sens m'a été révélé d'une manière plus complète. Je citerai en particulier : Matth. 1 : 21; Luc 1 : 68-75; Jean 15 : 11; Rom. 6 : 1-11, 22; 7; 8; Ésaïe 40 : 29-31.

J'ai donc compris que la mort et la résurrection de Jésus-Christ sont aussi efficaces pour nous affranchir du péché que pour nous arracher à la mort éternelle, et que, par conséquent, nous devons attendre de lui, par la foi et de jour en jour, la victoire sur le péché et la sanctification de l'Esprit, avec autant d'assurance que notre justification; car « il est puissant, » lui, le Roi de gloire, « pour sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui. »

Je conclus par deux paroles apostoliques; l'une de saint Pierre :

¹ 1 Jean 5 : 3-5.

Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur, Jésus-Christ ¹.

L'autre de saint Paul :

Si quelqu'un croit savoir quelque chose, il n'a encore rien connu comme il faut connaître; mais si quelqu'un aime Dieu, il est connu de lui ².

Agréez les salutations très-cordiales de votre dévoué frère en Jésus-Christ.

A. HENRIQUET,

ancien pasteur.

Lausanne, novembre 1875.

« ... Voici ce que j'éprouve depuis nos réunions de l'été dernier :

« Un plaisir tout nouveau à lire la Bible. L'avougle n'est rien sans son bâton. Je ne suis rien sans ma Bible.

« Ensuite, je sens plus profondément mon indignité et mon impuissance. C'est depuis les réunions que je sais ce qu'est la repentance. On ne le sait que lorsqu'on est revenu à la maison du Père. J'imagine que l'enfant prodigue dut beaucoup pleurer le soir ou le lendemain de la fête.

« Enfin, loin que la pensée que Jésus-Christ est notre sanctification ait produit en moi le relâchement, je m'applique davantage à remplir mes devoirs. C'est tout autre chose. Dieu m'a donné une conscience plus scrupuleuse, et il est une foule de petits devoirs négligés autrefois auxquels j'ai été rendu attentif, par exemple le devoir de racheter le temps, de tenir la langue en bride, d'avoir la pensée toujours occupée de bonnes choses, etc.

« Je dois ajouter que, d'après mon expérience, il faut veiller et prier constamment! Si nous ne demeurons pas en Jésus-Christ, nous péchons; si nous dépouillons un seul moment l'armure de Dieu, ou même une seule pièce de cette armure, l'ennemi nous attaque et nous terrasse. »

(Extrait d'une lettre.)

*

La grâce de Dieu est comme la pluie du ciel, qui glisse sur les endroits élevés et ne remplit que les places vides.

AD. MONOD.

*

Avec de la foi et de la droiture de cœur, on peut tout soutenir, parce qu'on peut tout espérer, et l'on peut tout espérer, parce que Dieu a tout promis.

ROCHAT.

¹ 2 Pierre 3 : 18. — ² 1 Cor. 8 : 2, 3.

LA PRIÈRE EFFICACE.

J'entends par prière efficace celle qui nous assure une réponse de la part de Dieu. L'efficacité de la prière ne dépend pas tant de la quantité que de la qualité. Je ne saurais mieux aborder ce sujet qu'en rappelant un fait qui s'est passé sous mes yeux avant l'époque de ma conversion. Je le cite parce que j'en reçus une impression qui aurait pu devenir funeste pour mon âme, et que je crains que de semblables expériences ne soient que trop communes parmi les inconvertis.

Je ne me rappelle pas avoir jamais assisté à une réunion de prière avant l'époque où je commençai mes études de droit. Alors, pour la première fois, je me trouvai placé de manière à pouvoir assister à une réunion hebdomadaire. Mes connaissances religieuses se réduisaient à peu près à rien ; ce qui revient à dire que je n'avais aucune conviction arrêtée. Un peu par curiosité, un peu aussi sous le poids d'un indéfinissable malaise, je commençai à fréquenter cette réunion. A la même époque, j'achetai la première Bible que j'aie jamais possédée et je me mis à la lire. J'écoutais les prières prononcées dans ces assemblées avec toute l'attention que l'on peut prêter à des prières froides et formalistes. Toutes les fois qu'un membre de la réunion se levait pour prier, il demandait le don et l'effusion du Saint-Esprit. Cependant, dans les requêtes et dans les allocutions, chacun reconnaissait que tout ce déploiement de prières n'amenait pas l'exaucement de Dieu. Ce n'était que trop évident ; et j'en devenais presque sceptique.

Me voyant assidu à la réunion, le président me demanda un jour si je ne désirais pas que l'on priât pour moi. — « Non, » lui répondis-je ; et j'ajoutai : « Supposons que je vous demande de prier pour moi ; à quoi cela me servira-t-il, puisque vos prières ne sont pas exaucées ? Vous le reconnaissez vous-mêmes. » J'exprimai alors, sur ce sujet, tout l'étonnement que j'éprouvais en me plaçant en présence de ce que la Bible dit sur la puissance de la prière. Enfin, plus je voyais ce qui se passait dans cette réunion, plus je me sentais intérieurement troublé : à tel point que j'en vins à me demander si les enseignements de Christ sur la prière avaient une valeur réelle. J'étais constamment poursuivi par des pensées comme celles-ci : Christ est-il vraiment venu de la part de Dieu ? A-t-il

enseigné ce que les Évangiles lui attribuent, et voulu dire ce qu'il a dit? La prière sert-elle réellement à assurer les bénédictions de Dieu? Si oui, comment s'expliquer ce dont je suis le témoin, de semaine en semaine et de mois en mois, dans cette réunion? Ceux qui la composent sont-ils de vrais chrétiens? Ce que j'entends, est-ce bien la véritable prière dans le sens biblique? Enfin, Christ a-t-il promis d'exaucer de semblables requêtes? — Cette dernière pensée me plaça devant la vraie solution de la question qui me préoccupait.

Je finis par me convaincre qu'ils étaient dans l'illusion; qu'ils ne pouvaient rien obtenir parce qu'ils n'en avaient pas le droit. Ils ne réalisaient pas les conditions que Dieu met à l'exaucement. Leurs prières présentaient justement le caractère opposé. Évidemment ils ne se doutaient pas qu'ils priaient sans avoir foi à l'efficacité de leurs requêtes. — Alors je commençai à lire ma Bible avec attention, afin de chercher et de noter soigneusement ses enseignements sur la prière. Je donne ici le résultat auquel cette étude m'a conduit.

Si vous voulez que vos prières soient exaucées :

1) Croyez que Dieu peut et veut les exaucer. De cette simple foi découle naturellement l'attente de ce que vous demandez.

2) Adressez-vous à Dieu en vous conformant à sa volonté révélée. Cela signifie qu'il vous faut non-seulement demander les choses que Dieu veut bien nous promettre, mais aussi revêtir les dispositions qui lui sont agréables. Je crains bien que beaucoup de chrétiens ne méconnaissent cette condition.

Par exemple, quand, dans l'oraison dominicale, nous disons : « Que ton règne vienne, » il est clair que la sincérité de la demande est la première condition de l'exaucement. Et cette sincérité emporte nécessairement avec elle l'ardent désir de voir s'établir ce royaume, en même temps que l'usage de tous les moyens pour y parvenir. Ce n'est pas autre chose qu'une entière consécration de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes à la réalisation de ce but. Présenter cette demande dans une autre disposition d'esprit, c'est de l'hypocrisie.

Il en est de même pour la demande suivante : « Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Dieu n'a pas promis d'exaucer cette demande si elle n'est pas présentée avec sincérité. Mais la sincérité implique une disposition d'esprit qui accepte toute la

volonté révélée de Dieu, pour autant que nous pouvons la connaître, de la même manière qu'elle est acceptée dans le ciel. Il s'agit donc ici d'une obéissance aimante, confiante, complète, à toute la volonté de Dieu comme elle nous est manifestée dans sa Parole, par son Esprit ou par sa Providence. Manquer à ce devoir, c'est refuser à Dieu ce qui lui appartient ; c'est fermer son oreille pour ne pas entendre la loi. Or l'Écriture s'exprime ainsi : « Celui qui détourne son oreille d'écouter la loi, sa requête elle-même sera une abomination ¹. » Les chrétiens de profession songent-ils à cette condition de l'exaucement de leurs prières ?

Ce que je viens de dire de l'oraison dominicale est vrai aussi de quelque prière que ce soit. On ne saurait donc jamais trop répéter que si le cœur qui prie n'est pas décidé à obéir, il ne saurait s'attendre à être exaucé. C'est parce que ce principe est méconnu que nous sommes témoins de la profanation de l'oraison dominicale et dans le culte public et dans les prières privées. N'est-ce pas un spectacle pénible et choquant tout ensemble que d'entendre des hommes et des femmes répéter machinalement cette prière : « Ton règne vienne ; ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel, » tandis que leur vie ne se conforme en rien à la volonté de Dieu, et qu'il est très-évident que leurs efforts ou leurs sacrifices sont nuls ou insignifiants quand il s'agit de l'établissement de son règne ? Ils commettent donc un acte d'hypocrisie qui forme avec la prière efficace le contraste le plus absolu.

3) Présentez vos demandes à Dieu sans arrière-pensée, sans égoïsme. « Vous demandez et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, afin de fournir à vos voluptés ². » Le cœur pur est toujours agréable à Dieu. « Si j'eusse pensé quelque iniquité dans mon cœur, le Seigneur ne m'eût point écouté ³. »

4) Appliquez-vous à avoir une conscience sans reproche à l'égard de Dieu et des hommes. « Si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur, et il connaît toutes choses ; si notre cœur ne nous condamne point, nous avons assurance devant Dieu, et, quelque chose que nous demandions, nous le recevons de lui, parce que nous gardons ses commandements et que nous pratiquons les choses qui lui sont agréables ⁴. »

¹ Prov. 28 : 9. — ² Jacq. 4 : 4. — ³ Ps. 66 : 18. — ⁴ 1 Jean 3 : 20-22.

Faites cesser les disputes et les animosités entre frères, et qu'un généreux pardon termine toutes les querelles. « Si donc tu apportes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va-t'en premièrement te réconcilier avec ton frère, et, après cela, viens et présente ton offrande ¹. »

5) Bannissez de vos cœurs toute fraude, car « celui qui cache ses transgressions ne prospérera point ; mais celui qui les confesse et les délaisse obtiendra miséricorde ². »

Élevez, en toute humilité, des mains pures vers le Seigneur, de manière à pouvoir dire avec David : « Je lave mes mains dans l'innocence, et je fais le tour de ton autel, ô Éternel ! ³ »

6) Rejetez bien loin de vous toutes les idoles qui vous empêchent de rendre au Seigneur le service qui lui est dû. « Fils d'homme, ces gens-ci ont posé leurs idoles dans leurs cœurs et ont mis devant leur face le scandale de leur iniquité. Serais-je recherché d'eux sérieusement ? ⁴ » « Mes petits enfants, gardez-vous des idoles ⁵. »

7) Priez au nom de Christ. C'est une condition absolument nécessaire pour être exaucé. Surtout, priez par l'Esprit qui est la source de toute prière vraiment efficace. « Nous ne savons pas par nous-mêmes ce que nous devons demander pour prier comme il faut ; mais l'Esprit lui-même intercède pour nous par des soupirs qui ne se peuvent exprimer. Mais celui qui sonde les cœurs, connaît quelle est l'affection de l'Esprit lorsqu'il prie pour les saints selon la volonté de Dieu ⁶. » Voilà le véritable esprit de la prière.

8) Soyez fervents d'esprit. « La prière fervente du juste a une grande efficace ⁷. » — Persévérez dans la prière. L'Écriture nous fournit une foule d'exemples sur ce sujet particulier : Jacob, Daniel, Élie, la femme syro-phénicienne, et l'enseignement de la Bible en général. — Joignez-y comme un travail laborieux de l'âme pour ceux qui sont en danger de périr. Saint Paul écrivait aux Galates : « Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Christ soit formé en vous ⁸. » Cela veut dire qu'il souffrait pour eux avant qu'ils fussent convertis. Ce travail de l'âme dans la prière, si bien exprimé dans

¹ Matth. 5 : 23, 24 ; 6 : 12, 15. — ² Prov. 28 : 13. — ³ Ps. 26 : 6. — ⁴ Ezéch. 14 : 3. — ⁵ 1 Jean 5 : 21. — ⁶ Rom. 8 : 26, 27. — ⁷ Jacq. 5 : 16. — ⁸ Gal. 4 : 19.

Rom. 8 : 26, 27, caractérise spécialement tout chrétien qui désire un réveil et qui est lui-même passé des ténèbres à la lumière.

9) Mais il ne s'agit pas seulement de prier pour être exaucé. Il faut aussi user de tous les moyens mis à notre portée et propres à nous faire arriver au but que nous nous proposons. Demander un réveil religieux et ne rien faire pour le provoquer, c'est tenter Dieu.

Tel était, je ne le voyais que trop, le cas de ceux qui priaient dans la réunion dont j'ai parlé. Depuis longtemps ils soupiraient après un réveil ; mais une fois sortis du lieu de culte, ils gardaient sur ce sujet un silence absolu. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'au jour où un homme inconverti adressa, en ma présence, aux chrétiens de cette réunion, une réprimande sévère. Il se leva au milieu de l'assemblée et, d'une voix émue, il exprima ce que j'avais déjà profondément ressenti. « Chrétiens qui m'entourez, » s'écria-t-il, « que faites-vous et que voulez-vous dire ? Vous demandez sans cesse un réveil religieux ; vous vous adressez mutuellement les exhortations les plus chaleureuses ; vous reconnaissez qu'en demeurant dans l'état où vous vous trouvez, vous êtes vous-mêmes — et vous nous assurez que nous sommes nous aussi — sur le chemin de l'enfer, et je le crois ; vous ajoutez que la vigilance des chrétiens et l'usage de tous les moyens convenables amèneraient un réveil et notre propre conversion ; vous nous parlez du danger que nous courons et de la valeur infinie de nos âmes : — et, cependant, vous vous occupez de choses comparativement futiles, et vous n'usez d'aucun des moyens qui réaliseraient le mieux vos pieuses espérances. Le réveil ne se manifeste pas... et nos âmes ne sont pas sauvées. » En prononçant ces dernières paroles, il s'arrêta et retomba tout en pleurs sur son banc. L'effet produit sur l'assemblée fut très-profond, et il en résulta un grand bien.

Peu de temps après, les membres de cette réunion comprirent tout autrement leurs devoirs et nous eûmes un réveil. J'étais présent la première fois que cet esprit nouveau se manifesta. Tout était changé : le ton des prières, des témoignages et des discours. En rentrant chez moi, je dis à un ami : « Quelle transformation s'est opérée chez tous ces chrétiens ! Je crois bien que nous venons d'assister au commencement d'un réveil. »

10) Voulez-vous que vos prières soient efficaces ? Priez pour un objet nettement défini. La Bible nous offre sur ce sujet bien

des exemples. Remarquez que toutes les fois que l'exaucement suit une prière fervente, celui qui a demandé recherchait une bénédiction spéciale.

Il va sans dire que si l'objet de notre prière est bien défini, nous rendrons un compte exact de ce que nous désirons, pour le demander à Dieu sans jamais aller au delà de notre pensée. Il faut apporter dans nos prières la sincérité et la candeur naïves du petit enfant, parler du fond de nos cœurs, et compter par-dessus tout sur la fidélité de Dieu à tenir ses promesses.

11) Enfin, veillez dans la prière et priez par le Saint-Esprit. Je veux dire par là que nous devons soigneusement éviter ou repousser tout ce qui pourrait éteindre ou contrister l'Esprit de Dieu dans nos cœurs. Attendez l'exaucement, mais employez tous les moyens qui peuvent l'amener.

Lorsque le terrain est ainsi préparé dans le cœur des chrétiens, lorsqu'ils ont reconnu et réparé leurs torts d'une manière sincère et complète, ils sont naturellement placés dans les conditions nécessaires à la réalisation de leurs vœux. Il est triste de constater que tel n'est pas généralement le cas de ceux qui composent nos réunions de prière. Il existe même, sur ce point particulier, des illusions désolantes et de funestes préjugés. Qu'un réveil survienne et tout change. Pour moi, je n'aurais peut-être jamais été converti, si je n'avais pas été amené à résoudre cette question si sérieuse :

« Pourquoi donc y a-t-il tant de prières qui demeurent sans réponse? »

G. S. (d'après CHARLES G. FINNEY ¹).

*

Il y a une manière de montrer sa joie qui encourage les faibles et les relève, tout comme il y en a une qui les décourage et les écrase.

ROCHAT.

*

Il ne faut pas à Dieu beaucoup de temps pour retirer un tison du feu et sauver une âme. Ce qu'il y avait de difficile est fait depuis dix-huit cents ans.

BLACKWOOD.

¹ Mort il y a quelques mois aux États-Unis; instrument, pendant sa longue carrière, de la conversion de beaucoup d'âmes; auteur des *Discours sur les réveils*, qui ont été traduits en français.

LE PLONGEUR.

C'est dans un petit village du nord de l'Irlande que j'ai entendu pour la première fois la comparaison suivante entre le travail du plongeur au fond de l'eau et la vie du chrétien en ce monde.

La plupart des habitants de ce village étaient pêcheurs, ou se trouvaient momentanément occupés à des travaux dans le port ; cette comparaison était donc tout particulièrement appropriée à l'auditoire auquel elle s'adressait.

Le sujet de l'allocution était l'activité du chrétien et sa communion avec Dieu. De même, nous disait le prédicateur, que le plongeur poursuit son travail sous-marin placé momentanément dans un élément qui n'est pas le sien, de même le chrétien, placé sur cette terre pour un temps d'épreuve, n'a droit de cité que dans le ciel ; il n'est pas de ce monde : étranger et voyageur ici-bas, il n'attend que l'appel de son maître pour rentrer dans sa vraie patrie.

Vous connaissez le costume particulier du plongeur : il est serré dans un vêtement imperméable, et sa tête est enfermée dans un casque muni de deux ouvertures vitrées qui laissent passer quelque lumière. A ce casque est fixé un long tube flexible, dont l'extrémité aboutit à un bateau qui flotte sans cesse au-dessus du plongeur ; dans ce bateau se tient un homme chargé de lui envoyer constamment un courant d'air pur, au moyen d'une pompe à air correspondant au tube. Vous comprenez quel intérêt a le plongeur à ce que ce soit un de ses parents ou de ses amis qui s'acquitte de ce soin ; sa vie dépend de l'homme qui est dans le bateau, et la moindre négligence de la part de ce dernier serait fatale.

Cet homme tient aussi dans sa main une corde dont l'autre extrémité est attachée autour du corps du plongeur. La plus légère secousse imprimée à la corde se fait sentir dans la main de celui qui la tient ; un coup a sa signification, deux coups veulent dire autre chose, et ainsi de suite ; en sorte que des signaux parfaitement intelligibles mettent le plongeur en rapport continu avec son ami. Parfois il veut plus d'air ; ou bien il désire être ramené à la surface ; ou bien encore il demande des outils ; aussitôt on lui en envoie, et le bloc de rocher qu'il ne pouvait faire mouvoir est facilement déplacé. Ce n'est donc pas la force propre du plongeur qui lui fait accomplir son travail, mais la position qu'il occupe lui permet d'appliquer à ce travail le secours qui lui est envoyé d'en haut.

Quelle frappante image pour nous, chrétiens : Jésus, notre ami, notre frère, est assis là-haut, nous fournissant constamment le souffle vivifiant de son Esprit sans lequel nos âmes périraient. Un moyen de communication nous rattache directement à lui. Ce moyen, c'est la prière. Il y est si attentif, que le plus faible appel du plus faible d'entre nous est aussitôt senti et compris.

Chers amis, êtes-vous fatigués et découragés ? Vous sentez-vous embarrassés et comme étouffés au milieu des séductions et des soucis de ce monde ? Toujours et partout, dans les épreuves et les dangers, dans les tentations et les luttes, quelles que soient vos perplexités et vos difficultés, recourez à cette communication ; n'oubliez pas qu'elle est tout près de vous, à votre

portée, et que votre Dieu Sauveur n'attend que votre appel, plus prêt à vous répondre que vous ne l'êtes vous-mêmes à crier à lui.

L'homme qui est dans le bateau s'inquiète si un temps trop prolongé s'écoule sans que le tube de communication lui transmette aucun message du plongeur : il craint pour ce dernier quelque accident, et ne recevant point d'appel de lui, il s'adresse à lui, s'informe si tout va bien, s'il ne court aucun danger, et n'a de repos que lorsqu'il est rassuré sur son compte.

N'en est-il pas encore de même pour nous, chrétiens ? Si notre communion avec le Sauveur devient languissante, si nous ne nous attendons plus à lui en toutes choses, si nous cessons de regarder à Lui, ne viendra-t-il pas lui-même frapper à la porte de nos cœurs et de nos consciences, pour nous réveiller à tout prix de ce sommeil dangereux ?

A la profondeur où il se trouve, le plongeur a peu de lumière ; seulement ce qui lui est indispensable pour accomplir pas après pas son travail. Mais, malgré cette obscurité, il avance sans crainte, sachant que son ami prend soin de lui, le dirige d'en haut et le conduit sûrement. Quoique souvent aussi il ne voie que peu de résultat de ses efforts, il ne perd pas courage, car il sait que son œuvre, toute modeste qu'elle est, doit servir à en préparer une autre bien plus importante. Quelques pierres déblayées, et un navire qui s'y serait heurté entrera sans encombre dans le port ; quelques blocs placés en un lieu convenable, et le fondement d'une digue est posé, qui arrêtera la mer et l'empêchera de ravager la côte. Ainsi, jour après jour, le plongeur travaille, activement, parfaitement, trouvant sa récompense dans le sentiment du devoir accompli.

Ne sommes-nous pas comme le plongeur, lorsque, suivant notre route en ce monde, nous sommes comme enveloppés de ténèbres, voyant à peine à un pas devant nous, ne comprenant pas le but, ne voyant pas la valeur de l'œuvre minime qui nous est confiée ? Que l'exemple du plongeur nous soit une leçon. Pourvu que nous accomplissions fidèlement notre tâche, sous le regard de Dieu, celui qui a fait le plan général sera satisfait, car il sait que ce peu est nécessaire à l'exécution de l'œuvre entière. Quelle que soit notre position, mettons-nous joyeusement au service de Dieu, le louant de qu'Il nous accorde le glorieux privilège d'être « ouvriers avec lui. » Plus tard nous verrons d'en haut, à la lumière céleste, la raison d'être de notre travail, et nous en comprendrons le but.

Le plongeur est retenu au fond de l'eau par des poids très-lourds, nécessaires pour l'y maintenir pendant son travail ; ces poids l'empêchent de remonter à la surface, aussi faut-il, le travail achevé, que son ami l'y attire. Au fond de l'eau, il les sentait à peine, mais plus il s'élève, plus ils deviennent lourds et insupportables ; aussi avec quelle joie ne s'en défait-il pas, et ne les jette-t-il pas de côté, ainsi que le casque et les vêtements qui l'embarassent, aussitôt qu'il aperçoit la brillante clarté du soleil ! Avec quel bonheur et quelle reconnaissance ne revoit-il pas aussi l'ami dont il sentait naguère la main protectrice !

Encore ici, quelle saisissante image ! Placés sur cette terre dans ce que l'Écriture appelle « une chair de péché, » n'en sentons-nous pas toujours plus lourdement le poids à mesure que nous nous rapprochons de notre

demeure céleste? Avec quelle joie ne la dépouillerons-nous pas lorsque rentra pour nous cet appel : « Entre dans la joie de ton Seigneur! » Avec quel ravissement ne contemplerons-nous pas aussi, dans sa gloire, l'ami qui nous y introduit; celui qui nous a fourni pendant notre carrière terrestre tout ce qui nous était nécessaire, qui a pris de nous un soin continu, a dirigé tous nos pas, prêté une oreille attentive à toutes nos prières, et qui nous reçoit enfin dans les demeures éternelles qu'il avait préparées pour nous!

Poursuivons donc courageusement notre tâche, cherchant en haut sagesse, direction, force, salut et vie, et nous souvenant que notre travail n'est pas vain auprès de Dieu.

(Traduit de l'anglais.)

UNE RÉPONSE¹.

Paris, le 14 janvier 1876.

... Quant à votre question douloureuse, je ne veux pas vous faire attendre la réponse, bien qu'elle ne soit pas telle que nos cœurs la souhaiteraient. Ce qui vous a été dit au sujet de notre frère M. Pearsall Smith n'est malheureusement pas « une pure calomnie, » mais l'exagération d'un fait véritable, qui, depuis l'été dernier, est pour moi un grand chagrin et une grande leçon. J'ai été, en rapport ou en correspondance, à ce sujet, soit avec M. Smith lui-même, soit avec un de ceux qui le condamnent le plus sévèrement, soit enfin avec quelques-uns de ses meilleurs amis, directement renseignés sur les faits qu'on lui reproche.

Voici, aussi brièvement que possible, les points essentiels :

1. M. Smith avait adopté depuis un certain temps, paraît-il, et même enseigné (à l'insu des frères associés à son œuvre), certaines idées reçues d'un de ses compatriotes, et éminemment dangereuses. Je ne suis pas en mesure de vous dire avec précision en quoi consistaient ces idées, qui avec une intention de spiritualité côtoyaient la sensualité, et que M. Smith considère aujourd'hui (c'est lui-même que je cite), comme « le résultat d'une influence de Satan, déguisé en ange de lumière. »

2. Après les réunions de Brighton, au lieu de prendre un temps de repos et de recueillement indispensables, M. Smith se remit à la tâche, rédigeant le compte rendu, revisant le recueil de cantiques, préparant des réunions nouvelles. Ses amis s'inquiétaient de sa visible surexcitation, accompagnée parfois de perte de mémoire, et même de symptômes qui faisaient craindre le retour de sa maladie cérébrale. C'est dans ces conditions que pendant un

¹ Ce n'est pas sans avoir pleine conscience de la gravité de cette démarche que nous nous décidons à rendre publique notre réponse à une question que plusieurs personnes nous ont adressée et à laquelle beaucoup d'autres, nous le savons, s'attendent à nous voir répondre. Nous aurions pu trouver des raisons plausibles pour garder le silence; mais, tout considéré, les origines de notre journal, le bien de nos lecteurs, l'amitié même que nous portons à M. Smith, le souci de la gloire de Dieu nous obligent à parler.

entretien religieux il se comporta de telle manière que son interlocutrice en fut fort scandalisée et crut devoir s'en ouvrir à des amis chrétiens.

3. Une enquête fut faite par des hommes dévoués à l'œuvre de Dieu et attachés à M. Smith (MM. Blackwood, Morgan, Varley, lord Radstock, et autres — huit en tout). Ils l'amènèrent à reconnaître et à déplorer l'aberration à laquelle il s'était laissé entraîner, et l'engagèrent formellement à suspendre toute activité publique en Angleterre. D'autre part ils furent unanimes à constater l'absence, dans ses enseignements ou sa conduite, de toute intention immorale, et à reconnaître que l'état de sa santé, ébranlée encore par ce coup terrible, réclamait impérieusement un repos immédiat. Il ne parut pas nécessaire de mettre le public dans la confiance de la double raison du départ de M. Smith.

4. Après quelques semaines, des rumeurs fâcheuses commencèrent à circuler, et finirent par arriver jusqu'aux journaux sous la forme que vous pouvez imaginer. Le comité d'enquête fut alors obligé « dans les intérêts de la vérité et pour rendre justice à la personne accusée, » de rétablir les faits par une déclaration résumant ce que je viens de vous dire. Il s'en est suivi de vives controverses et des attaques passionnées contre M. Smith, ses amis, et le mouvement dont il a été le principal initiateur.

La première et poignante émotion passée, l'on arrivera, je crois, à juger avec plus de justice et de charité soit M. Smith, soit ses amis, soit surtout ce mouvement béni pour tant d'âmes et qu'il s'agit maintenant de compléter, d'équilibrer, en donnant toute leur valeur à toutes les déclarations bibliques. « Consacrez-vous à Dieu, » « confiez-vous au Sauveur, » « n'attendez rien que de son Esprit, » sont des préceptes de suprême importance, dont il ne faut pas séparer ceux-ci (nous l'avons dit souvent, mais il faut le répéter plus que jamais) : « Veillez et priez, » « combattez le bon combat de la foi. » Une intention droite ne suffit pas pour nous faire marcher droit : c'est sur la Parole de Dieu que nos pas doivent être affermis. (Ps. 119 : 133.) — En somme, la vérité et la sainteté profiteront de cette humiliation salutaire. Nous baissions la tête et ne voulons plus louer que le Sauveur.

La santé de M. Smith se remet. Il prend part à des réunions d'évangélisation. Prions pour lui et pour sa compagne en ces jours d'épreuve. Ce n'est pas le moment d'oublier tout le bien que Dieu nous a fait par eux et peut nous faire encore.

(Extrait d'une lettre.)

TH. MONOD.



« VEILLEZ ET PRIEZ, AFIN QUE VOUS N'ENTRIEZ PAS EN TENTATION ; L'ESPRIT EST DE PROMPTE VOLONTÉ, MAIS LA CHAIR EST FAIBLE. » — MATTH. 26 : 41.

Le gérant :

J. BONHOUR.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1876.

LE MOUVEMENT D'OXFORD. ¹

... Le vrai moyen de sanctification, c'est l'attitude à la fois réceptive et active par laquelle la volonté se fait à chaque instant l'organe de la volonté de Christ qui, lui prêtant sa force, accomplit ainsi par elle le devoir de la situation donnée. Voilà, non pas une nouvelle révélation assurément, mais la mise en lumière d'un point très-essentiel, et bien peu compris d'ordinaire, de la vérité évangélique.

Mais quelle est la condition à laquelle chacun peut avoir part à cette force triomphante? Encore ici le réveil nouveau accentue un fait moral qui avait été laissé dans l'ombre. Il y a une contradiction singulière dans les reproches qu'on adresse à ce mouvement. D'un côté, on lui reproche d'être «*quétiste*, » et de l'autre, on lui fait un grief de cet acte énergique et décisif qu'il réclame avant tout sous le nom de *consécration*. Le fait est que rien n'est plus conforme aux Écritures que cette crise décisive à laquelle il cherche à pousser chaque âme, et qui consiste dans le don sans réserve qu'elle fait d'elle-même à son Dieu. S'il y a un acte dans lequel l'homme dispose de lui-même avec une souveraine liberté et une intensité d'activité sans pareille, c'est celui-là; d'un autre côté, c'est un fait d'expérience que cet acte rend seul le cœur accessible à l'action divine, et que, jusqu'au moment où il est consommé, la relation entre Christ et l'âme, dont nous parlions tout à l'heure, ne peut devenir une réalité. La condition indispensable de la part de l'homme pour devenir l'organe de l'action de Dieu, c'est donc de commencer par se mettre une fois sérieusement sous cette action, en faisant à Dieu le sacrifice absolu de tout ce qui nous sépare de lui dans notre cœur et dans notre conduite; puis de nous remettre toujours de nouveau, et à la même condition, sous cette action; car rien *n'est fait* une fois pour toutes dans la vie spirituelle. Ce qui est fait aujourd'hui et ne se refait pas demain, commence à se défaire. Cette consécration dont parle le réveil n'est donc que l'acte initial d'une consécration quotidienne. C'est en

¹ Grâce à la fraternelle courtoisie de M. le professeur Bonifas, nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs une partie d'un article que Monsieur F. Godet doit faire paraître dans le prochain numéro de la *Revue théologique*.

cela que consiste le travail humain. Dans et par l'être ainsi consacré, Dieu agit : « Vous en moi, moi en vous, » disait Jésus. *Vous en moi*, c'est le consacré se détachant du sol naturel, le moi, la vie propre, pour se transplanter en Christ ; *moi en vous*, c'est Christ descendant dans le consacré et déployant sa force dans ce cœur ouvert à lui. Saint Paul a-t-il dit autre chose quand il écrivait aux Philippiens : « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement » (par la constante consécration de vous-même), « parce que c'est Dieu qui produit en vous la volonté et l'exécution » (dans votre âme une fois qu'elle s'est consacrée à lui).

Mais encore une fois, si tous ces points de vue sont vraiment bibliques, et se trouvent même indiqués, comme le fait remarquer avec raison M. Monod, dans les ouvrages de nos principaux auteurs évangéliques, comment se fait-il qu'ils produisent l'effet de quelque chose de nouveau et occasionnent chez plusieurs une véritable surprise? C'est, il faut bien le dire, qu'ils apparaissent aujourd'hui avec toute la puissance d'un fait expérimenté. Ce n'est plus seulement de l'exégèse, de la dogmatique ou de la morale ; ce sont des hommes qui se lèvent et qui disent : « Voilà ce qui s'est passé en nous. » Il y a une grande puissance dans un fait. Quand l'aveugle-né disait : « J'étais aveugle et maintenant je vois, » il mettait aux abois tous les orateurs et tous les disputeurs du sanhédrin.

C'est là, ce me semble, le secret de la puissance étonnante qu'a déployée jusqu'ici le mouvement dont nous sommes témoins. On ne peut nier que dans ce protestantisme, qui semblait frappé de paralysie, ne se soit réveillé, depuis ces deux dernières années, un intérêt pour les choses religieuses assez vif pour qu'en plusieurs pays et en une multitude d'endroits aient été tenues des réunions de pure édification qui ont duré du matin au soir, bien des jours de suite, parfois plus d'une semaine, sans qu'il y ait eu lassitude, et même avec un zèle toujours grandissant, — phénomène qui eût paru complètement impossible bien peu de temps auparavant. C'est un fait que, dans ces réunions, l'idée de l'alliance évangélique, la coopération fraternelle des chrétiens de toutes les dominations, a pris corps avec une facilité sans pareille, absolument comme s'il n'y avait plus de barrière à surmonter, tant le niveau spirituel commun s'était élevé et dominait les anciennes séparations. Serait-il possible de méconnaître ici une puissance supérieure à celle de l'homme et une sainte réalité?

Ce n'est pas à dire, sans doute, que quelque alliage ne se soit mêlé à ce travail de l'Esprit de Dieu. On ne demande pas s'il y a de l'humain dans une chose humaine ; cela s'entend d'avance. La question est de savoir si le divin est là et s'il y domine. Cette question résolue, une critique pleine de sympathie peut et doit se faire entendre. — Pourquoi ne le dirions-nous pas aux promoteurs de ce réveil, et pourquoi ne le reconnaîtraient-ils pas eux-mêmes ? Les expressions hasardées et inexactes, les moyens d'excitation factices, les promesses exagérées n'ont pas toujours manqué ; ce sont surtout ces dernières qui nous ont paru dangereuses, parce qu'elles doivent conduire à des déceptions et aboutir ainsi à de nouveaux découragements. Les vives expériences faites par les premiers témoins du mouvement ne sont pas de nature à se reproduire telles quelles chez le plus grand nombre de ceux à qui on les expose comme des faits à la portée immédiate de tous. Il y avait chez ceux qui les firent les premiers des besoins déjà réveillés, des luttes antérieures, de profondes aspirations, une préparation spirituelle, en un mot, qui donne pour eux un relief, un prix, une efficacité incomparables aux vérités dont nous parlions tout à l'heure, tandis que la masse de ceux à qui on les prêche dans les réunions dites « de consécration, » n'ayant point encore subi une préparation pareille, se trouvent hors d'état de les expérimenter avec la même intensité, et font bientôt la triste expérience que rien n'est décidément changé dans leur vie. Alors ils se demandent ce que sont devenues les promesses de paix inaltérable, de luttes toujours victorieuses, de douleurs toujours consolées, qu'on leur avait faites et que les cantiques du réveil leur avaient mises sur les lèvres. Et quand, à la suite de ce que l'on avait cru être une consécration définitive, le péché se montre de nouveau dans quelque acte d'une poignante réalité, que deviennent les espérances surexcitées ? Il y a là, ce nous semble, un avertissement sérieux pour ceux qui se trouvent appelés à diriger ce mouvement. La brochure de M. Monod nous prouve que la sagesse et la prudence nécessaires ne leur feront point défaut. Puissent-ils s'appliquer à demeurer fidèles aux Écritures ! Nous demandons au Seigneur, de tout notre cœur, qu'il soit leur lumière et leur force dans l'œuvre importante qu'il leur a confiée, en sorte qu'ils puissent toujours dire comme saint Paul : « Grâces à Dieu qui nous fait partout triompher en Christ et qui manifeste par nous l'odeur de sa connaissance en tout lieu. »

Qu'il nous soit permis, en terminant, de faire un rapprochement. Dans ses quatre grandes épîtres, saint Paul eut à lutter pour établir la justice de la foi. Cette tâche remplie, et la victoire remportée sur ce point, il traita dans les épîtres de la captivité (Éphésiens, Colossiens, Philippiens), de ces relations intimes avec Christ, le chef glorifié du corps, qui sont le secret de la vraie sanctification. Le réveil de l'Église au dix-neuvième siècle paraît suivre la même marche. Dans sa première phase il a proclamé le pardon gratuit ; dans la seconde il convie les âmes croyantes à la réalisation de la vie de Christ. C'est bien là ce que saint Jean appelle : « Recevoir grâce sur grâce. » Que l'Église prenne donc courage ! L'Agneau de Dieu est là qui la conduit aux sources d'eau vive. Qu'elle le suive avec confiance partout où il marchera devant elle !

F. GODET.

Que chaque croyant ne craigne pas de dire : Je suis saint. Ce n'est point là de la présomption, mais de la reconnaissance. L'orgueil consiste à vous dire saints par vous-mêmes ; mais si, en votre qualité de croyants et de membres de Christ, vous refusez de vous nommer saints, vous êtes des ingrats. Quand l'apôtre reprend les orgueilleux, il ne dit point : Tu n'as rien !... Mais : « Qu'as-tu, que tu ne l'aies reçu ?... » Dites donc à votre Dieu : Je suis saint, parce que tu m'as sanctifié, parce que tu m'as donné ce que je ne méritais pas. Si vous ne voulez pas prendre ce titre, vous risquez d'offenser notre Seigneur Jésus-Christ, car puisque tous ceux qui croient en lui et ont été baptisés en son nom, ont revêtu Jésus-Christ, comme dit l'apôtre, étant devenus ainsi membres de son corps, s'ils ne sont pas saints, ils offensent le chef lui-même, dont les membres, en ce cas, ne seraient pas saints.

SAINT AUGUSTIN.



Respectez les voies de Dieu dans toute votre destinée. Que tout ce qui vous arrive vous inspire des sentiments d'adoration pour Celui qui a permis que cela eût lieu, et sans la volonté duquel rien ne peut arriver. Ce que Dieu fait doit être sacré pour vous. Que votre joug vous devienne une chose sainte, comme l'amour et la sagesse de Celui qui vous l'impose. « Prenez mon joug sur vous, » dit Jésus, « et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé, et mon fardeau léger. »

Consolations et conseils de l'expérience.

UN MOIS APRÈS.

ÉTUDE BIBLIQUE.

Lire Aggée II.

La prédication du prophète avait porté ses fruits.

1. On ne s'était pas arrêté aux paroles du messager, on ne s'était pas contenté de les critiquer ou de les admirer ; on n'avait pas dit : Voilà de belles paroles ; ou voilà des paroles bien pauvres ; des paroles sonores, énergiques, profondes, édifiantes ; ou des paroles rudes, banales, sans pensée et sans vertu. Rien de tout cela, par la simple raison qu'on avait entendu autre chose que ces paroles ; on avait entendu, en elles, « la voix de l'Éternel, » la voix de Dieu. (1 : 12.)

2. On ne peut entendre la voix de Dieu sans être ébranlé. Il y eut une impression vive : les sentiments furent remués. « Le peuple fut saisi de crainte devant l'Éternel. » Ils éprouvèrent sans doute la honte et reconnurent le péché de n'avoir songé qu'à leurs demeures et à leurs aises, tandis que la maison de leur Dieu était en ruines. Cette impression fut telle que le prophète dut les rassurer aussitôt, et leur dire, de la part de l'Éternel : « Je suis au milieu de vous. » (1 : 13.)

3. Aisément, hélas ! l'émotion se suffit à elle-même, s'épuise sans rien produire, surtout quand les envoyés de Dieu se sont hâtés de faire entendre, après la répréhension et la menace, le message de consolation et de grâce. Il n'en fut pas ainsi pour les auditeurs d'Aggée. Comme c'était l'Éternel lui-même qu'ils avaient entendu, « l'Éternel réveilla leur esprit, » et ce réveil-là aboutit à l'action. « Ils vinrent » et, après une longue négligence justifiée naturellement par des excuses (1 : 2), « ils se mirent à l'œuvre dans la maison de l'Éternel des armées, leur Dieu. » (1 : 14.)

C'était le vingt-quatrième jour du sixième mois, la seconde année du roi Darius (1 : 15). Un peu moins d'un mois après — « le vingt et unième jour du septième mois » (2 : 1), la Parole de l'Éternel fut adressée de nouveau par le prophète à ceux qui s'étaient mis ainsi à l'œuvre, pour les encourager au travail.

Que s'était-il donc passé ? Se relâchaient-ils déjà ? Nous ne le

savons. Peut-être étaient-ils seulement en danger de se relâcher. Au premier jour, sous l'impulsion de la parole sainte, du zèle, de la foi, qui avaient enflammé les cœurs, tout était facile. Petit à petit, l'élan cède; les difficultés apparaissent plus grandes; elles se renouvellent sans cesse, et on se lasse. Les compagnons d'œuvre ont faibli peut-être; plusieurs ont cessé et se sont retirés; le fardeau retombe, plus considérable, sur ceux qui ont persévéré plus longtemps. D'ailleurs, une telle construction n'avance pas vite. Au premier instant, tout est nouveau: on ne faisait rien, maintenant on est à l'œuvre. Une fois à l'œuvre, pas grand changement d'un jour à l'autre; au bout de trois semaines les progrès sont encore peu sensibles. Quand donc arrivera-t-on, si jamais on arrive? Enfin, quelle est la valeur de l'ouvrage? Quelques-uns, se rappelant ce qu'ils avaient vu dans leur enfance de la gloire du temple de Salomon (s'il en survivait encore de cette génération), ou ce que leur en avaient raconté des témoins disparus, devaient trouver bien misérables les résultats actuels. « Quel est, » ainsi débute le prophète, « quel est parmi vous le survivant qui ait vu cette maison dans sa gloire première? Et comment la voyez-vous maintenant? Telle qu'elle est, ne paraît-elle pas comme rien à vos yeux? » Il est fort possible qu'on ne se dispensât pas auprès des travailleurs — ce sont souvent les oisifs qui se montrent prodigues de ce genre d'encouragements — d'insister sur cette remarque faite du ton d'une plainte mécontente ou d'une critique railleuse. Eh! que faites-vous là! La belle œuvre, vraiment! Ah! si vous aviez vu le temple de jadis! Vous prétendez le relever, le remplacer: pauvres gens! A côté de ce qu'il était, ce que vous faites est comme rien.

Ainsi, par diverses raisons, dont nous venons de mentionner en dernier lieu les principales, après avoir commencé avec un enthousiasme sincère, tout au moins avec une ferme décision, on pouvait être tenté ou de renoncer au travail ou de ne le poursuivre qu'avec mollesse. Or, c'est peu de chose qu'un travail d'où sont bannis le courage, l'entrain et l'énergie. Aussi le prophète revient-il à la charge. Il ne se dissimule pas à lui-même, ni ne cherche à voiler aux yeux des autres, l'état vrai des choses, la réelle petitesse des commencements; mais, comme son contemporain Zacharie¹, il ne veut pas

¹ Zach. 4 : 10.

qu'on se décourage, il ne veut pas qu'on s'arrête : « Maintenant fortifie-toi, Zorobabel, dit l'Éternel. Fortifie-toi, Josué, fils de Jotsadak, grand prêtre! Fortifie-toi, peuple entier du pays, dit l'Éternel, et travaillez! » (v. 4.)

Toutefois, pour stimuler leur courage, il ne se borne pas à y faire appel. Il fait mieux. Pour avoir du courage, il faut avoir de l'espérance, et il faut avoir de la force. Il le sait, et il leur annonce, pour la maison de l'Éternel, un avenir glorieux (v. 6 à 9), et, immédiatement, la présence au milieu d'eux de l'Éternel, fidèle à son alliance, et de son Esprit : « ... Travaillez! car je suis avec vous, dit l'Éternel des armées; je reste fidèle à l'alliance que j'ai faite avec vous quand vous sortîtes de l'Égypte, et mon Esprit est au milieu de vous, ne craignez pas! » (v. 4 et 5.)

L'application est facile; nous n'avons pas besoin de la développer longuement.

Plusieurs, en ces derniers temps, ont écouté l'appel de Dieu qui les pressait de se réveiller et de vivre justement. Dans les réunions convoquées pour cet objet, ils n'ont pas entendu seulement la parole des serviteurs de Dieu venus du nord ou du midi; ils ont entendu la voix de Dieu. (Voy. 1 : 12.) Ils en ont été touchés; ils ont senti que leur vie ne répondait pas à la vocation que d'En-Haut ils avaient reçue. (1 : 13.) Ils ne se sont pas contentés de sentiments, ils en sont venus à l'acte, acte intérieur et extérieur, de consécration à Dieu. (1 : 14.)

Et maintenant, qu'en est-il? Des obstacles, tout semblables à ceux que nous énumérons tout à l'heure, ne se sont-ils pas rencontrés sur leur chemin? — Réaction de la paresse charnelle qui nous fait chercher instinctivement le repos dans l'abandon à la pente naturelle du caractère et des sentiments, au lieu de le trouver sans cesse en Jésus-Christ; — désertion ou affaissement de quelques compagnons de route; — nécessité de renouveler sans cesse une lutte qu'on avait peut-être eu le tort de croire terminée du premier coup, s'imaginant, parce qu'on peut toujours vaincre par la force de Dieu, qu'on avait vaincu une fois pour toutes; — lenteur des progrès, hélas! ne devons-nous pas parler aussi des reculs et des chutes? — imperfections enfin de l'œuvre entreprise, fautes et erreurs qui ont pu l'accompagner, remarques décourageantes de ceux qui critiquent, qui se plaignent, et qui disent : « Qu'est-ce

que cela? Qu'est-ce que cela comparé aux temps anciens, aux réveils d'autrefois, ou aux réveils d'ailleurs? N'est-ce pas comme rien à nos yeux?

Il peut donc y en avoir plusieurs que quelques semaines ou quelques mois ont ramené au point de départ, ou, sinon, considérablement entravés. Rendons grâces à Dieu de ce que, sachant de quoi nous sommes faits (Ps. 103 : 14), il ne se contente pas de nous voir répondre à son appel et nous mettre à l'œuvre, mais persiste à nous faire reprendre, avertir, exciter au travail¹. Que ni nos propres défaillances, ni les illusions où nous avons pu tomber, ni aucune cause de trouble autour de nous, ne nous fassent lâcher pied! Il ne faut pas nous laisser abattre. Il faut persévérer jusqu'au terme, plus humbles et plus vigilants, vigilants dans la prière, vigilants dans le travail.

« Travaillez, car je suis avec vous, dit l'Éternel, » lisons-nous dans le prophète. (2 : 4.) Saint Paul nous parle de même : « Travaillez... car c'est Dieu qui produit en vous la volonté et l'exécution. » C'est Dieu, et non l'apôtre; par conséquent, que l'apôtre soit présent, ou qu'il soit absent, ses lecteurs doivent poursuivre vaillamment leur marche en avant. Dieu, lui, n'est pas absent². Entendons aussi ce message. A Dieu nous devons regarder; sur lui nous pouvons compter.

La foi du peuple israélite s'appuyait sans cesse de nouveau sur la grande délivrance nationale, sur l'alliance conclue après la sortie d'Égypte, sur l'Éternel, fidèle à cette alliance (v. 5). Notre foi s'appuiera-t-elle moins sur la Rédemption qui est en Jésus-Christ, sur la nouvelle alliance scellée en son sang, sur le Père dont saint Paul nous dit : « Il est fidèle, le Dieu par qui vous avez été appelés à la communion de son Fils Jésus-Christ, notre Seigneur³? »

Ou bien son Esprit n'est-il plus au milieu de nous, après la Pentecôte, comme Aggée affirmait qu'il était, en son temps, au milieu du peuple? (v. 5 *in fine*; cf. Zach. 4 : 6.) Cet Esprit, selon l'expression appliquée par saint Paul au Fils de Dieu, n'est pas

¹ Cf. Eph. 4 : 11 et suiv. Les divers ministères sont donnés à l'Église, pour le perfectionnement des saints, pour l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que le but, la perfection, soit atteint.

Aussi est-ce une utile exhortation que celle de l'Ép. aux Hébreux (chap. 10 : 24) : « Ayons l'œil les uns sur les autres, pour nous exciter à la charité et aux bonnes œuvres. »

² Phil. 2 : 12, 13. — ³ 1 Cor. 1 : 9.

oui ou non ¹, tantôt voulant, tantôt ne voulant pas. C'est une lumière constante, une énergie continue. Si nous voulons être sincères et sérieux, et faire ce que Dieu veut, offrons-nous à lui, et nous pourrons alors, quoi qu'il en soit des circonstances, des expériences des autres et de nos expériences propres, être remplis de courage, étant remplis de son Esprit.

L. M.

JÉSUS TENTÉ COMME NOUS.

« Ayant souffert lui-même et ayant été tenté, il peut aussi secourir ceux qui sont tentés. » Jésus a été tenté comme nous. Cette vérité est devenue un lieu commun, et pourtant elle est pour le cœur fatigué un rafraîchissement toujours nouveau. L'avons-nous saisie? — Il a été tenté dans les mêmes péchés où nous tombons. Ne séparons pas Jésus de la commune humanité. C'est un chemin obscur que celui que nous traversons, mais Jésus l'a traversé avant nous. C'est un rude combat que celui que nous livrons, mais Jésus a lutté pied à pied avec le même ennemi. Ayons bon courage; Christ a porté le fardeau devant nous, et les traces sanglantes du Roi de gloire sont visibles le long de la route. — Mais il y a plus encore : Jésus a été tenté, mais Jésus n'a jamais péché. Ainsi donc mon âme, tu ne dois pas *nécessairement* pécher; car Jésus était homme, et si comme homme il a enduré ces tentations et n'a point succombé, ses membres peuvent aussi triompher par sa force. Il n'y a pas péché à être tenté, mais à succomber à la tentation. C'est là une consolation pour ceux qui sont en butte aux assauts du Tentateur. Qu'ils se disent surtout que Jésus étant le représentant, le symbole de son peuple, de même qu'il a vaincu, ses disciples vaincront certainement. Le chef a triomphé, et les soldats ont part à la victoire. Ne craignons donc pas : Christ est avec nous. Notre forteresse, c'est le sein du Sauveur. Peut-être sommes-nous tentés maintenant pour être attirés plus près de lui. Bénie soit la tourmente qui nous pousse dans le port de l'amour du Sauveur! Heureuses plaies qui nous font chercher le céleste médecin! O vous qui êtes tentés, venez à votre Sauveur tenté comme vous! Il ne vous laissera manquer ni de sa sympathie ni de son secours.

SURGEON.



Agir beaucoup sans prier beaucoup, cela dessèche; jouir beaucoup sans prier beaucoup, cela enorgueillit; souffrir beaucoup sans prier beaucoup, cela aigrit. Prier et se renoncer, tout est là.

LOUIS BRIDEL.

¹ 2 Cor. 1 : 19.

« BEAUCOUP A FAIRE. »

Nous prions peu ; c'est la plainte universelle. L'excuse la plus commune est que l'on a « beaucoup à faire, » qu'on est tellement occupé que l'on trouve à peine le temps de prier.

Ne serait-ce pas le cœur qui manque, plutôt que le temps? Si l'on s'approche à peine de Dieu, n'est-ce pas faute d'amour pour lui? Et, par exemple, la prière trop courte n'est-elle pas souvent la conséquence du sommeil trop long?

Mais, sans entrer dans cet examen de conscience, admettons la sincérité de l'excuse alléguée : nous avons beaucoup à faire et par conséquent nous prions peu. Ah ! que voilà un étrange raisonnement et une conclusion inattendue ! Cet ouvrier a devant lui une journée de rude labeur, et par conséquent il ne prend pas la peine d'aiguiser ses outils ; ce bateau à vapeur va entreprendre un long voyage, et par conséquent le capitaine n'a le temps de se munir ni de combustible ni de provisions ; ce chrétien a beaucoup à faire, et par conséquent il n'a pas le loisir de prier !

Luther consacrait trois heures par jour à la prière. Eh quoi ! nous écrivions-nous, il priaait trois heures par jour et cependant il a tant travaillé, tant prêché, tant écrit, il a accompli une œuvre colossale ! Nous devrions dire : il priaait trois heures par jour, et c'est pourquoi il a été ce qu'il a été, il a fait ce qu'il a fait.

Daniel était un homme très-occupé, un homme d'État, le ministre d'un vaste empire. Il vivait dans le monde, dans le grand monde, au milieu des pompes d'une cour orientale. Il avait à surveiller l'administration de quarante provinces, et le faisait si parfaitement que ses ennemis mêmes ne trouvaient rien à dire contre lui. Il réussissait — œuvre plus difficile — à vivre saintement malgré les séductions ou les persécutions du paganisme. Son secret, le voici : « Il se mettait trois fois le jour à genoux, et priaait ¹. » Il cherchait sans cesse auprès de Dieu la lumière, le pardon, la force, le calme, la patience, la foi, la fidélité, l'amour, le courage, et son Père, qui le voyait dans le secret, le récompensait publiquement.

Si saint Paul pouvait dire : « J'ai travaillé plus qu'eux tous, »

¹ Dan. 6 : 10.

c'est qu'il savait mieux que personne « faire en tout temps par l'Esprit toutes sortes de prières et de supplications ¹. »

Jésus-Christ allait de lieu en lieu faisant le bien, guérissant les malades, annonçant la bonne nouvelle. Sans doute il n'avait pas le loisir, en tous cas il n'avait nul besoin, d'abonder dans la prière? Les Évangiles nous racontent qu'il se retirait dans la solitude pour prier ²; qu'il se levait de grand matin pour prier ³; qu'il lui arrivait de passer toute la nuit à prier ⁴.

Et nous, quand donc comprendrons-nous que le temps employé à la prière, bien loin de nuire en quoi que ce soit à notre activité légitime, lui profite? L'expérience ne suffit-elle pas à nous en instruire? Les jours où nous avons moins prié, avons-nous mieux travaillé? Notre activité a-t-elle été plus satisfaisante pour nous, plus bienfaisante pour les autres? Ou plutôt n'a-t-elle pas été fiévreuse, fatigante, stérile? Au lieu d'être fervents d'esprit, servant le Seigneur, nous avons été tièdes et infidèles. Nous n'avons pas trouvé le temps de prier : hélas ! nous avons trouvé le temps de pécher.

Et quand, au contraire, malgré tous les obstacles au dehors et au dedans, nous avons dès le réveil répandu notre cœur devant Dieu, lui apportant et lui consacrant le travail de la journée, lui demandant conseil et appui, notre activité ne s'en est-elle pas ressentie? N'a-t-elle pas été tout ensemble plus énergique et plus douce, plus prompte et plus facile, accompagnée de joie et de bénédiction? Notre conscience en paix, notre cœur au large, Jésus-Christ demeurant avec nous, notre tâche, même la plus humble, la plus pénible, la plus vulgaire, ne s'est-elle pas trouvée embellie, relevée, sanctifiée et comme transfigurée, parce qu'elle avait la grâce de Dieu pour inspiration et la gloire de Dieu pour objet?

Si nous n'avions que peu de chose à faire, il pourrait nous suffire de prier un peu ; si — et n'est-ce pas le cas pour tout serviteur, pour toute servante de Jésus-Christ? — nous avons beaucoup à faire, il nous est indispensable de prier beaucoup.

TH. MONOD.

¹ Éphés. 6 : 18. — ² Marc 6 : 46 ; Luc 5 : 16 ; 9 : 18, 28. — ³ Marc 1 : 35. — ⁴ Luc 6 : 12.

CORRESPONDANCE ¹.

* * * Samedi, 22 janvier 1876.

Monsieur le pasteur,

J'ai lu hier au soir, dans le *Libérateur*, « Une réponse ; » et mon premier mouvement a été une profonde douleur, mon second, de l'indignation... contre vous ! Oh ! pourquoi, pourquoi faire circuler une semblable nouvelle ? Pourquoi jeter le trouble, le doute peut-être, dans des âmes qui sans votre réponse auraient pu toujours ignorer ce triste événement ?

Un instant j'ai vu se dresser devant moi comme un grand, un terrible point d'interrogation : « Seigneur, est-ce ainsi que tu gardes tes enfants qui se confient en toi ? » Mais Jésus était là pour arrêter cette question sur mes lèvres, pour calmer mon angoisse, et maintenant, consolée par lui, je ne puis me taire. J'ai besoin de m'unir à toutes les âmes qui pleureront en lisant votre « réponse, » je voudrais trouver des mots pour leur faire part de la consolation que mon fidèle Sauveur a fait descendre dans mon cœur, de sa bonne réponse à lui, qui m'a délivrée, non de la douleur, mais du doute, du découragement, et m'a aidée à comprendre comment vous avez pu vous décider à publier cet article si, si douloureux !

Nous avons tous loué et béni le Seigneur d'avoir mis au cœur de son serviteur M. Smith de nous introduire, pour ainsi dire, dans le sanctuaire intime de sa vie cachée avec Christ en Dieu. Ce que nous avons vu et entendu nous a poussés à prendre nos Bibles ; nous y avons trouvé des promesses, des trésors qui nous étaient connus d'ancienne date, mais que nous avions pris l'habitude de ne lire qu'au travers du voile de nos expériences décourageantes. Rendus attentifs par la voix de M. Smith et de ses compagnons d'œuvre, nous nous sommes placés en face de la Parole de Dieu comme si nous la lisions pour la première fois, le voile qui nous aveuglait est tombé ; nous avons vu, nous avons cru, nous avons reçu, et notre vie a été transformée, illuminée.

Avec quelle reconnaissance n'avons-nous pas reçu ces leçons et ces exemples ! Comme nos regards ont cherché et trouvé avec confiance, non l'œuvre, mais le céleste ouvrier ! Comme nous avons remercié dans nos cœurs ceux qui, pleins d'amour et de désintéressement s'étaient ainsi donnés à Jésus pour lui servir de témoins, afin de fixer notre attention distraite, de réveiller nos consciences endormies, de ranimer notre foi languissante ! « Réjouissez-vous dans le Seigneur, » puisiez « dans sa plénitude grâce sur grâce : » tel a été le message qui, partant d'Oxford, retentissait de ville en ville, et pour nous toutes choses ont été faites nouvelles depuis que nous avons ouvert nos cœurs à ce message, et commencé à nous confier « au Sauveur qui sauve toujours, » qui sauve « maintenant. »

¹ Nous ne pouvons nous résoudre à garder pour nous seuls cette lettre bien-faisante, à laquelle nous donnerions volontiers pour épigraphe les paroles de l'apôtre : « Vous avez été attristés selon Dieu. » (2 Cor. 7 : 9.)

Mais, en apprenant à vivre de sa puissance, de sa richesse, de son amour, de sa sainteté, pauvres petites gouttes de rosée qui ne brillent que de sa lumière, nous avons besoin de ne point oublier ce que nous sommes nous-mêmes : reflet et non soleil, — tout en lui, rien hors de lui. « Réjouissez-vous ! » nous a dit le Seigneur... « avec tremblement, » ajoute-t-il aujourd'hui.

Je voudrais, oh ! je voudrais pouvoir le dire à M. Smith : de même que nous avons reçu avec joie le message glorieux dont son Maître l'avait chargé, ainsi nous recevons, le cœur saignant mais toutefois confiant, la poignante leçon que son erreur nous transmet. Je voudrais qu'il sentît que tous, tous, nous nous humilions avec lui, le front dans la poussière, le regard voilé de larmes, recueillant l'enseignement sévère, mais béni, que nous apporte son exemple. Qui sait combien de fautes, combien de chutes et d'erreurs nous seront épargnées à nous-mêmes pour avoir vu l'homme fort ainsi frappé aujourd'hui ? Cette pensée ne serait-elle pas un rayon de joie dans l'épreuve de nos amis d'Amérique : « Jésus, la vue de ton œuvre en moi a servi à la gloire de ton nom, au bien de beaucoup d'âmes : sers-toi aussi de mon égarement. Chaque fois que la nouvelle en arrivera à une âme, que cette âme soit remplie d'une plus grande défiance d'elle-même, d'une plus grande confiance en toi, et qu'ainsi ton nom soit glorifié sur les ruines du mien. Que les desseins de Satan soient déjoués une fois de plus ! Il comptait jeter la tristesse, le découragement dans le cœur de tes enfants : mais il ne réussira qu'à les obliger à se serrer de plus près autour de toi, leur chef, leur Sauveur, à compter plus que jamais sur la force de ton bras, à n'avoir plus d'autre mot d'ordre que celui-ci : « En nous, péché et défaite ; en Jésus délivrance et victoire ! »

Je voudrais comparer M. Smith à un homme qui serait monté sur une haute échelle pour cueillir des fruits destinés à rafraîchir des voyageurs altérés, et qui, arrivé en haut, aurait eu un moment de vertige et serait tombé. Honte aux voyageurs assez ingrats pour reprocher cette chute à celui qui s'est exposé au danger par amour pour ses frères... Honte aussi à ceux qui, et nous sommes peut-être tous de ce nombre, tout occupés de savourer ces fruits délicieux, ont trop oublié le péril auquel leur frère s'exposait : péril venant de son propre cœur, péril venant de l'ennemi, furieux de voir lui échapper tant d'âmes qu'il retenait captives.

Le Seigneur, auquel M. Smith a confié son âme, saura le relever, et faire de lui plus que jamais un monument de sa grâce et de sa puissance ; mais oh ! que n'avons-nous veillé et prié pour lui à l'heure du danger, que ne l'avons-nous entouré et couvert de notre intercession !

Il me semble, depuis hier, toucher du doigt une vérité qui m'a vivement frappée l'été dernier, en lisant le 6^e chapitre de l'épître aux Hébreux. J'avais eu peine à comprendre l'apparente contradiction entre le commencement et la fin de ce chapitre. Au commencement, il nous est parlé de chute, du danger de crucifier de nouveau Jésus-Christ en l'exposant à l'ignominie, de ce terrible « impossible » (v. 4-6), qui a déjà fait trembler tant d'âmes. Plus bas (v. 17-20), nous voyons « une ferme consolation, une ferme possession de l'espérance, une ancre de nos âmes, ferme et sûre ; » un autre « impossible » qui s'offre à notre cœur, angoissé par le premier : « impossible que Dieu mente. »

Comment allier la crainte qu'éveillent les premiers versets et la ferme assurance que donnent les derniers? — Il me semble que la douleur qui nous atteint aujourd'hui répond à cette question. *Quand* Jésus nous parle-t-il de chute, de danger? Après nous avoir parlé des expériences bénies qu'il nous a été donné de faire. Avoir été éclairé, avoir savouré le don céleste, avoir été rendu participant du Saint-Esprit, avoir goûté la parole excellente de Dieu et les vertus du monde à venir, ne nous met pas à l'abri du danger : au haut de cette échelle de grâces se rencontre le mot saisissant : « tomber! » Les grâces reçues ne sont pas un mur derrière lequel nous puissions nous retrancher; tout au contraire, qu'à leur vue nos cœurs tremblent et se réfugient auprès de Jésus, sans lequel chaque nouvelle bénédiction deviendrait un nouveau piège. Détournons nos regards de nous-mêmes pour les lever vers Dieu seul. Lorsque *tout* en nous, tant la vue de nos péchés que celle des grâces de Dieu, nous inspire une crainte salutaire, Jésus vient à nous et nous offre dans sa Parole une « ferme » consolation. Là plus de menaces, là plus de craintes, mais « un refuge dans la ferme possession de l'espérance qui nous est offerte, et que nous gardons comme une ancre de l'âme, sûre, ferme, et qui pénètre en dedans du voile, où Jésus est entré pour nous en avant-coureur! »

Cher Monsieur, ce que Jésus m'a fait comprendre dans les heures douloureuses qui ont suivi la lecture de votre article, pourra peut-être faire du bien à quelque âme souffrant comme moi du coup qui nous a tous frappés dans la personne de M. Smith. Si vous pensez qu'il en puisse être ainsi, veuillez insérer cette lettre dans le prochain numéro du *Libérateur*.

Je ne sais pourquoi je vous adresse ces lignes; cela me semble étrange, et cependant je ne puis faire autrement. Vous en ferez tout ce que vous voudrez, et vous n'en ferez rien du tout si vous le voulez; mais, n'est-ce pas, vous direz un mot de consolation aux cœurs affligés par cette nouvelle, et vous direz que nous ne perdons pas courage, que tout peut crouler sans nous abattre tant que Jésus est là, *vivant*, présent, tout près, tout près de ses faibles enfants.

En lui, votre dévouée

N.



* * * 21 janvier 1876.

Cher Monsieur et honoré frère,

Après avoir lu un article de journal où il est longuement question de la maladie de M. Pearsall Smith, puis des bénédictions que « ses disciples », comme on les appelle, « croient avoir reçues, » je sens qu'il est de mon devoir de rendre témoignage des bénédictions que j'ai très-positivement reçues, par le moyen du réveil actuel.

Auparavant, j'étais presque toujours vaincu par ma mauvaise humeur, ma susceptibilité et d'autres péchés : maintenant, j'ai presque toujours la victoire. Auparavant, je travaillais pour la gloire de Dieu, mais avec le secret désir que Dieu, de son côté, travaillât à l'exécution de mes plans : maintenant, je

n'ai plus qu'un seul désir, qu'une seule ambition : c'est que le règne de Dieu vienne ! Auparavant, j'étais quelquefois joyeux : maintenant, je ne suis presque jamais triste. Auparavant, je croyais à la possibilité du réveil de quelques âmes, ici et là, tous les cinq ou dix ans : maintenant, je crois, sans l'ombre d'un doute, que Dieu peut et veut réveiller toute son Église, et travailler ensuite, par elle, à la conversion du monde. Mon ministère est béni comme il ne l'a jamais été, et je sens venir des grâces nouvelles et plus abondantes. *Toutes* ces bénédictions, et d'autres encore, je les dois, après Dieu, au mouvement dont M. Pearsall Smith a été « l'initiateur et le promoteur principal. »

Un grand nombre de pasteurs et de laïques pourraient rendre un témoignage semblable, affirmant que leurs expériences n'ont rien « d'illusoire » ou d'imaginaire.

Prions beaucoup pour M. Smith, et qu'à Jésus, notre seul Maître, soient rendus l'honneur et la louange !

Veillez agréer, cher Monsieur et honoré frère, les salutations respectueuses de votre bien affectionné et très-reconnaissant.

UN PASTEUR.

Quand Dieu veut nous refaire, il commence par nous défaire.



Le Seigneur Jésus ne dit pas « avance, » mais « suis-moi ; » il ne nous demande pas de faire aussi bien que tel ou tel, mais aussi bien que nous pouvons. Il veut que chacun de ses enfants lui rende compte de son travail chaque soir. Quelques-uns d'entre eux auront accompli des œuvres dont on parlera, et qu'on louera pendant des années ; personne n'aura jamais fait attention à celles des autres : peut-être ne s'est-il agi que d'un pré à faucher, d'une légère indisposition patiemment supportée, de quelque leçon apprise avec soin. Mais Dieu est tout aussi satisfait des uns que des autres ; Dieu ne nous a pas placés ici-bas pour accomplir des merveilles, mais pour apprendre des leçons. Les merveilles s'accompliront plus tard.

W. B.



Prends grand soin de ta foi ; n'oublie pas qu'elle est pour toi le seul moyen d'obtenir des grâces... La foi est le pied qui permet à l'âme de marcher dans la voie des commandements de Dieu. L'amour peut le rendre plus agile, mais ce pied lui-même, qui porte l'âme, c'est la foi.

SURGEON.



Nous empruntons les remarques suivantes au *Bulletin de la Mission intérieure évangélique* (publication que nous recommandons vivement à nos lecteurs), au sujet des réunions de consécration et de réveil :

« ... Que de beaux traits de conversion et de progrès spirituel on pourrait raconter pour prouver les heureux effets de ces assemblées ! Que les cieux se réjouissent et que les croyants sur la terre s'égayent, et qu'ils exaltent la grâce du Seigneur ! Mais ces réunions déjà nombreuses n'ont pas eu toutes les mêmes résultats, et l'action du Saint-Esprit n'a pas été partout également sensible. D'où vient cette différence, et que faudrait-il faire pour qu'à l'avenir ces assemblées fussent encore plus bénies du Seigneur ? Les plus fructueuses ont été précédées et suivies par de nombreuses et ferventes prières. Je conseille donc que quelques semaines avant la tenue de ces assemblées de consécration dans un lieu quelconque, les chrétiens de cette localité aient à cœur ce sujet important dans leurs prières publiques ou particulières, et que ces réunions finies, les croyants continuent à prier pour que les résultats soient durables. C'est peut-être ce dernier côté qui a été le plus négligé. On a plus ou moins prié *avant* ou *pendant*, mais pas assez *après*, ce qui peut expliquer pourquoi quelques conversions apparentes n'ont été que des impressions et certaines victoires ou délivrances n'ont été que momentanées. Lorsque des réunions semblables sont annoncées, que tous les croyants de la localité intéressée et de toute la France prient pour ces réunions.

« Prions ensuite pour que les fruits demeurent et mûrissent. Que ceux qui reçoivent des bénédictions, surtout, soient particulièrement humbles et persévérants dans la prière, et ils n'auront pas à regretter des pas en arrière, mais, par le secours de l'Esprit-Saint, ils se réjouiront d'une marche progressive dans la voie du Seigneur. Que tous ceux qui ont assisté à une ou à plusieurs de ces chrétiennes convocations sentent tous les jours de nouveau le besoin de se consacrer plus complètement à Jésus. Puissions-nous dire du cœur comme Zinzendorf : « Je n'ai qu'une passion, c'est l'amour pour Jésus-Christ ! »



« SOIT LA VIE, SOIT LA MORT, SOIT LES CHOSES PRÉSENTES, SOIT LES CHOSES A VENIR, TOUTES CHOSES SONT A VOUS, ET VOUS A CHRIST, ET CHRIST A DIEU. » — 1 COR. 3 : 22.

Le gérant :

J. BONHOUR.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1876.

LE SAUVEUR.

« Le Sauveur, qui est le Christ,
le Seigneur, vous est né. »
(Luc 2 : 11.)

C'est un grave obstacle aux progrès, même chez les croyants, qui sont gardés par la grâce de Dieu, quand ils entreprennent de combattre par leur propre force leurs péchés, les maladies de leurs âmes, et les malices de leurs cœurs, secrètes ou manifestes, grossières ou subtiles. On tâche de se retenir quand on sent venir la colère, pour empêcher qu'elle fasse explosion ; on s'efforce de se surmonter quand on est attiré par la convoitise charnelle, par l'orgueil ou par d'autres péchés. Mais la misère et la désolation persistent au fond de l'âme. A quoi donc cela tient-il ? Cela provient de ce que nous ne comprenons pas assez le sens de cette importante parole : « Un Sauveur vous est né, dont le nom est Jésus, parce qu'il sauvera son peuple de ses péchés. » Il n'est pas dit que son peuple se sauvera lui-même ; non ! mais lui, le Sauveur, « *c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés* ; » c'est lui qui le fera, car nous, nous n'avons pas à le faire ; aussi bien ne le pouvons-nous pas. C'est par Jésus que nous devons nous laisser délivrer du péché. A cet effet, il faut que nous détournions sincèrement notre volonté de tout ce qui est péché et corruption, au lieu d'y consentir et de le conserver sciemment ou même en y prenant plaisir. Mais gardons-nous de croire que ce soit par nous que ce mal puisse et doive être détruit. Non, c'est là l'œuvre de Jésus. Tournons-nous vers lui ; donnons-nous à lui ; que lui seul entre dans nos cœurs, et c'est ainsi que nous serons délivrés.

Jésus nous affranchit effectivement du péché. Oh ! quelle joie pour une âme, quand elle sent la puissance surnaturelle de Jésus-Christ opérer dans son cœur cette délivrance, qu'elle même était impuissante à accomplir ! Alors elle peut dire ce que signifient ces noms de Sauveur et de Rédempteur ; alors elle est délivrée de cette désolation provenant de la chute d'Adam ; alors seulement elle comprend ce que Jésus a voulu dire aux Juifs par cette parole : « Si le Fils vous affranchit, vous serez réellement affranchis. »

Il y a plus encore : « Le Sauveur, qui est le *Christ*, vous est né, » dit l'ange aux bergers. *Christ* signifie *oint*. Par la chute, l'homme a été privé de toute onction divine et de toute capacité pour le bien, et c'est dans cette impuissance que se trouvent tous les enfants d'Adam. Il est vrai que l'homme peut feindre la douceur et l'humilité, sans être au fond ni doux ni humble de cœur. Il peut aussi, à force de contrainte et d'efforts, exercer d'autres vertus quant à l'apparence extérieure ; mais malgré cela il ne possède point la vertu véritable. A ces hommes qui, tout en voulant servir Dieu en toutes choses, font l'expérience que leur œuvre n'est que superficielle et impuissante à satisfaire ni Dieu, ni leur propre cœur, à ceux-là l'ange annonce que le Christ, l'oint du Seigneur, né à Bethléhem, est celui qui peut suppléer à tous leurs besoins et qui peut tout leur donner.

Ce Dieu-enfant a été, en tant qu'homme, oint du Saint-Esprit et de ses grâces divines. Par lui nous pouvons être sanctifiés, et il n'y a aucun autre chemin pour parvenir à l'être que notre Emmanuel. S'il a été oint, c'est pour pouvoir communiquer cette onction et cette vertu aux hommes, à chacun selon sa mesure.

Si nous désirons devenir pieux et saints, si nous voulons être humbles de cœur, doux et purs, tournons-nous vers Christ, dans notre grande pauvreté et notre profonde misère, et cela non-seulement par nos pensées et les méditations de notre intelligence, mais de tout notre cœur. Oh ! si nous comprenions tous combien c'est chose aisée que d'arriver par ce moyen à la piété et à la sainteté, quelle ne serait pas notre joie ! Pourvu que nous venions à Jésus avec une confiance enfantine pour nous unir à lui, nous ferons l'expérience que de même que cet enfant est né autrefois à Bethléhem, ainsi sa stature divine se forme de plus en plus dans nos cœurs. C'est alors que nous sentirons qu'un esprit de douceur, d'innocence, d'humilité, de pureté et de simplicité nous est communiqué, et nous ferons l'expérience que tout ce qui est bien nous devient facile et naturel. Ames qui cherchez Dieu, laissez-vous doucement pénétrer par ces influences de Jésus-Christ, et dans cette communion intime et silencieuse, vous acquerrez en un jour et même en une heure ce que votre propre activité ne saurait jamais produire.

Si Christ naît en nous, le royaume de Dieu est rétabli en nous, et notre cœur redevient la maison de Dieu.

« Celui qui m'aime gardera ma parole, et mon Père l'aimera,

et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui. »
 « J'habiterai chez vous, et je marcherai au milieu de vous, dit le Seigneur ; et vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu. » Le rétablissement du royaume de Dieu dans nos cœurs est le but essentiel de l'incarnation du Fils et de toute la rédemption par Christ. Or, si David a pu dire : « Trouvez-vous que ce soit peu de chose que de devenir le gendre du roi ? Qui suis-je pour devenir le gendre du roi ? » ne sommes-nous pas autorisés à dire à bien plus forte raison : Cela vous semble-t-il peu de chose que je doive devenir un temple de Dieu, et que mon cœur, qui était un enfer, doive renfermer un avant-goût du ciel, avoir part à la grande joie et à la sainte grâce que ce Dieu-enfant nous a apportées du ciel ? Pensons-nous que nous pourrions voir le royaume de Dieu ou entrer au ciel, si le ciel ne vient pas premièrement dans nos cœurs, et si le royaume de grâce, dont nous demandons chaque jour la venue, n'est pas établi d'abord en nous ? Non ! jamais cela ne se fera. Oh ! gardons-nous de nous priver avec une si coupable légèreté de notre salut et de notre héritage céleste, mais au contraire hâtons-nous d'en devenir participants.

Jésus-Christ, né à Bethléhem, formé dans nos cœurs, habitant, trônant et régnant dans nos âmes, voilà l'échelle par le moyen de laquelle les croyants montent au ciel. Et lorsqu'ils y arriveront, ce ne sera pas un ange qui leur dira : « Voici, je vous annonce une grande joie » ; mais le Seigneur Jésus en personne prononcera ces paroles : « Venez, vous les bénis de mon Père, possédez le royaume préparé pour vous avant la fondation du monde. Bons et fidèles serviteurs, entrez dans la joie de votre Seigneur ; » non pas dans la joie d'un roi de cette terre, ni dans une joie mêlée de tristesse, comme l'est celle de votre pèlerinage terrestre ; mais entrez dans la joie de votre Roi éternel, dans une joie sans nulle peine, dans une joie sans fin, dans une gloire indicible.

G. TERSTEGEN.

Nous n'avons pas à chercher à « concilier » notre vie chrétienne avec d'autres obligations quelles qu'elles soient. La conciliation de toutes les choses que Dieu juge bonnes pour nous à un moment donné, se trouve en Jésus-Christ.

LA VIE DE LA FOI.

VIII. — LA CROISSANCE DANS LA GRACE.

Une des plus graves objections que l'on fasse à la vie de foi et d'abandon dont nous parlons, est que ses défenseurs sont accusés de ne pas croire au progrès spirituel. Ils prétendent, pense-t-on, que l'âme arrive tout d'un coup à un degré de perfection au delà duquel il n'y pas de perfectionnement possible; ce qui rend inutiles toutes les exhortations de l'Écriture ayant pour but notre avancement incessant.

Or, ceci est absolument l'opposé de la vérité. Je crois donc essentiel d'examiner ce point avec soin, afin de faire tomber ces objections, si possible, et de montrer à la fois en quoi consiste le progrès selon la Parole de Dieu et comment l'âme est appelée à progresser.

Le passage que l'on cite le plus habituellement est 2 Pierre 3 : 18. « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. » Ce passage exprime exactement ce que nous croyons être la volonté de Dieu à notre égard, ce dont nous croyons aussi qu'il nous met en mesure de faire l'expérience. Nous recevons, dans leur sens le plus étendu, tous les commandements et toutes les promesses impliquant que nous ne sommes plus des enfants, que nous devons croître en Christ en toutes choses, jusqu'à ce que nous arrivions à l'état d'hommes faits, à la mesure de la pleine stature de Christ. Nous nous réjouissons de savoir qu'il n'est pas nécessaire que nous vivions toujours de lait, que le moment peut venir où nous ayons besoin d'une viande solide, étant instruits dans la parole de la justice et rendus capables de discerner le bien et le mal. Personne ne répugnerait plus que nous à penser que la vie chrétienne pourrait atteindre un point passé lequel elle n'avancerait plus.

Mais nous croyons à une croissance qui entraîne réellement la maturité; à un développement qui, de fait, produit du fruit mûr. Nous considérons comme possible d'atteindre le but placé devant nous, et si nous ne l'atteignons pas, nous sommes persuadés qu'il y a quelque chose de défectueux dans notre manière de le poursuivre. Des parents ne seraient pas contents de la croissance de leur

enfant, si, année après année, il restait ce qu'il était à sa venue au monde, un petit être faible et impuissant. Un fermier ne se tiendrait pas pour satisfait de la marche de sa récolte, si le blé restait en herbe et ne produisait ni épi, ni grain tout formé dans l'épi. Partout où la croissance est réelle, elle entraîne le développement soutenu. Mais en est-il ainsi la plupart du temps, à l'égard de ce qu'on entend par la croissance dans la grâce? Et trop souvent n'est-ce pas précisément le chrétien le plus ardent dans ses aspirations et le plus persévérant dans ses efforts pour croître, qui se trouve à la fin de chaque année moins avancé qu'il ne l'était au commencement, et qui constate alors que son zèle, son dévouement, son détachement de la terre, sont moins profonds ou moins complets qu'ils ne l'étaient au début de sa carrière chrétienne?

Comme j'insistais un jour auprès de quelques personnes sur les bienheureux résultats d'une entrée immédiate et définitive dans le pays de la promesse, une dame d'un esprit fort distingué m'interrompit pour me faire une objection qu'elle croyait propre à renverser tous mes arguments. « Ah! quant à moi, chère sœur, j'avoue que je crois au progrès dans la piété, à la croissance dans la grâce. » — « Combien y a-t-il de temps que vous avez commencé à croître? » lui demandai-je. — « A peu près vingt-cinq ans, » fut sa réponse. — « Et de combien vous trouvez-vous plus avancée dans le renoncement au monde et le service du Seigneur que vous ne l'étiez alors? » — « Hélas! » répondit-elle, « je crains bien de l'être beaucoup moins. » Et comme elle disait ces mots, ses yeux s'ouvrirent, et elle comprit que son système de croissance était loin de lui avoir réussi.

Son erreur, comme celle de beaucoup de chrétiens, consistait à croître *en vue* de la grâce au lieu de croître *dans* la grâce. Il en est alors comme d'un rosier que le jardinier planterait dans l'allée dure et pierreuse, s'imaginant qu'à mesure qu'il grandira il gagnera la plate-bande. Le rosier, cela va sans dire, dépérirait et sécherait au lieu de pousser et de fleurir. Ce genre de croissance-là nous est fidèlement représenté par le voyage des enfants d'Israël à travers le désert. Ils y errèrent environ quarante ans, ils y firent beaucoup de marches et de contre-marches, prenant à peine le temps de se reposer de leurs fatigues; et pourtant, au bout de ces quarante ans, ils ne se trouvèrent pas plus avancés qu'ils ne l'étaient à leur départ. Quand ils partirent de Kadès-Barné, ils étaient aux confins

de la terre promise, quelques pas auraient suffi pour les y faire entrer : quand leur voyage prit fin dans les plaines de Moab, ils étaient de nouveau aux confins de la terre promise, avec cette grande différence que devant eux coulait un fleuve à traverser. Toutes leurs marches, tous leurs combats dans le désert ne leur avaient pas fait acquérir un pouce de terrain dans le pays de Canaan ; pour en prendre possession, il fallait commencer par y entrer. De même, pour croître dans la grâce, il est tout d'abord indispensable d'y être planté. Mais une fois entrés dans la terre promise, ils en firent très-rapidement la conquête : et une fois enracinée dans la grâce, l'âme y croît en un mois bien plus qu'elle ne l'aurait fait en plusieurs années dans tout autre sol. La grâce est un terrain fertile, et ce qui y est planté s'y développe merveilleusement, soigné par le Vigneron céleste, réchauffé par le soleil de justice, arrosé par la pluie du ciel : assurément il n'est pas étonnant qu'un grain en rapporte trente, un autre soixante et un autre cent.

Mais, demandera-t-on, qu'est-ce que « croître dans la grâce ? » S'il est difficile de répondre à cette question, c'est parce qu'il est si rare qu'on se fasse une idée juste de ce qu'est la grâce de Dieu. Dire que la grâce est la libre et gratuite bonté de Dieu, ce n'est que la considérer sous un de ses aspects. C'est l'amour de Dieu, merveilleux, sans limite, qu'il répand sur nous sans mesure, non selon ce que nous méritons, mais selon sa miséricorde infinie ; cet amour qui dépasse toute intelligence, si insondables en sont les hauteurs et les profondeurs. Il nous arrive souvent, je crois, d'attribuer au mot *amour* un sens absolument différent selon que nous l'appliquons à Dieu ou aux hommes. Mais si jamais amour humain fut tendre et désintéressé, dévoué, capable de support et de pardon, consentit avec joie à souffrir, à se compter pour rien s'il travaillait ainsi au bien ou au bonheur de son objet : — infiniment plus tendre encore, plus prêt au renoncement, plus disposé à supporter et à pardonner, à prodiguer ses dons, est l'amour de Dieu. Rassemblez les affections les plus intimes que vous puissiez connaître, mon cher lecteur, les plus profondes que vous ayez jamais éprouvées, les plus vives dont vous ayez pu être l'objet ; ajoutez-y tout ce que les cœurs les plus aimants ont pu jamais contenir d'amour dans le monde entier ; multipliez cette somme par l'infini ; — et peut-être entreverrez-vous quelque pâle lueur de ce qu'est l'amour de Dieu en Jésus-Christ. Voilà la grâce. Être dans la grâce, c'est

vivre dans cet amour, en être enveloppé, y être enraciné, y pénétrer chaque jour plus profondément en apprenant chaque jour à le mieux connaître, s'abandonner à ses soins sans ombre de doute ou de défiance, aimer seulement et aimer toujours.

La croissance dans la grâce suppose le renoncement à toute confiance propre, à toute force propre, à toute propre justice. Il s'agit de remettre notre développement au Seigneur, aussi bien que tout le reste, et de le lui abandonner. Il s'agit de compter si réellement sur notre Vigneron, sur sa sagesse et son savoir faire, que jamais il ne nous vienne à l'esprit de nous demander s'il s'y prend bien pour le mieux et si son système est bien le meilleur. Il s'agit de croître comme croissent les lis des champs, comme croissent les nouveaux-nés, sans nous en mettre en peine ; de croître par l'effet d'une action cachée que rien ne peut entraver ; de croître parce que nous vivons et ne pouvons vivre sans croître ; de croître parce que Celui qui nous a plantés a planté une chose dont la nature est de croître et à laquelle il veut donner l'accroissement.

« Regardez comment croissent les lis des champs, » dit le Seigneur. « Ils ne travaillent ni ne filent, et pourtant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. » Et encore : « Qui d'entre vous pourra, par son souci, ajouter une coudée à sa taille ? » Il n'est pas question d'efforts dans la croissance d'un enfant ou d'un lis des champs. Ils ne se rendent même pas compte qu'ils croissent ; mais grâce au principe de croissance qui en est eux, aux soins constants de la Providence de Dieu, au labeur du gardien ou du jardinier, à la chaleur du soleil et à la fraîcheur de la pluie, ils se développent incessamment.

Et le résultat est certain. « Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. » Les vêtements de Salomon avaient été filés et travaillés à grand'peine, avaient coûté beaucoup d'or et d'argent : la parure du lis des champs ne coûte rien de pareil. Si activement que nous pussions travailler et filer pour orner notre âme de beaux vêtements, si violemment que nous pussions nous étirer, nous étendre, afin de grandir spirituellement, nous n'arriverions à rien ; car nul ne peut par son souci ajouter une coudée à sa taille, et jamais parure faite de nos mains n'égalerait en magnificence celle dont le grand Cultivateur revêt toute plante croissant dans son jardin et ses soins.

Si je pouvais amener chacun de mes lecteurs à se bien pénétrer

de notre impuissance absolue dans l'affaire de notre développement spirituel, je suis persuadée que bien des existences se trouveraient affranchies tout à coup d'un élément de contrainte qui les oppresse. Qu'on se figure un enfant pris de l'idée fixe qu'il ne pourra grandir sans se donner pour cela beaucoup de peine, et voulant absolument essayer d'atteindre à une certaine taille moyennant une combinaison de cordes et de poulies. Il pourra bien, cela est évident, passer des jours et des années dans de pénibles efforts, mais au bout du compte il ne fournira pas d'exception à la règle invariable : « Nul ne peut par son souci ajouter une coudée à sa taille, » et le temps passé dans ce dur labeur ne sera qu'un temps perdu, si même il ne retarde les progrès tant désirés.

Imaginez un lis des champs entreprenant de se parer lui-même de couleurs brillantes, de rendre ses contours gracieux, étalant ses feuilles, étendant ses tiges, et s'inquiétant de se ménager dans la proportion voulue les nuages et les rayons!

Et pourtant, nous avons là, je n'en doute pas, une image trop fidèle de ce que font beaucoup de chrétiens. Ils savent que leur devoir est de croître, ils aspirent à croître, ils pensent y arriver en travaillant, en filant, en se faisant violence, et passent leur vie entière dans un tourbillon d'efforts sur eux-mêmes vraiment pénible à contempler.

(A suivre.)

H. W. S.

O vous qui avez obtenu la grâce d'un cœur purifié, tenez-vous plus près de Jésus que jamais, veillez et priez plus que jamais. Le démon vous hait plus que jamais ; gardez donc votre cœur, votre langue. Il y a possibilité de retomber, c'est pourquoi vivez en Dieu. Donnez-vous garde de l'orgueil, de l'enthousiasme, de la vaine gloire, du babil, de la médisance, etc. Que vos regards, vos actions, vos paroles, votre maintien, que tout ce qui est en vous prêche la sainteté à l'Éternel. Une conduite exemplaire est le plus fort de tous les arguments, c'est la prédication la plus efficace. Marchez ainsi que Dieu l'ordonne, et ceux qui s'opposent à vous se joindront bientôt à vous. Parlez peu aux hommes, mais beaucoup à Dieu.

J.-L. ROSTAN.

Aime Dieu et fais ce que tu voudras! dit le mysticisme. L'Évangile dit :
Aime Dieu et fais ce que Dieu voudra.

A. DE GASPARIN.

SE SAVOIR EXAUCÉ.

1 JEAN V, 15.

L'apôtre Jean dit : « Si nous savons qu'il nous exauce, quoi que ce soit que nous demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées ; » mais cette parole est peu connue, parce que nos traductions ordinaires font dire à l'apôtre Jean l'inverse de ce qu'il dit. C'est de l'expérience, de la vue, qu'elles font découler la certitude de l'exaucement, tandis que l'apôtre fait découler cette certitude de la foi. Si nous savons que Dieu nous exauce, quoi que ce soit que nous lui demandions, *alors* nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées. Nous savons que nous les avons quand même nous ne les verrions pas ; et non pas : nous savons que nous les avons, parce que nous les avons vues.

« *Si nous savons.* » Ah ! l'apôtre Jean a bien raison de dire : *Si. En effet, qui est-ce qui sait que Dieu l'exauce, quoi que ce soit qu'il lui demande ? — Peut-être pas un chrétien sur mille.*

Mais comment savoir une chose aussi étonnante ? — Jésus a dit : « Demandez et l'on vous donnera, *car* QUICONQUE DEMANDE REÇOIT ¹. » cette parole pourrait déjà suffire, mais comme nous avons une peine extrême à prendre la parole de Dieu dans son plein sens, il a été plus explicite encore, il a dit aux croyants : « *Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, je le ferai* ². » Il nous a dit qu'il nous a élus *afin que* tout ce que nous demanderons nous soit donné ³. Il a dit encore à ceux qui demeurent en lui de demander *tout ce qu'ils voudront* et que cela leur sera fait ⁴. Voilà comment le chrétien peut savoir que, quoi que ce soit qu'il demande, Dieu l'exauce.

Savoir que Dieu nous exauce est une foi bien plus calme et plus paisible qu'on ne l'imagine. C'est une assurance joyeuse qui n'admet ni inquiétude, ni agitation.

Ceux qui savent que Dieu les exauce, quoi que ce soit qu'ils demandent, savent par cela même *qu'ils ont* les choses qu'ils ont

¹ Matth. 7 : 7, 8. — ² Jean 14 : 13. — ³ Jean 15 : 16. — ⁴ Jean 15 : 7.

demandées. Mais combien de chrétiens qui n'ont qu'une foi vague à l'exaucement ; qui, lorsqu'ils viennent de prier, se bornent à espérer que Dieu les exaucera tôt ou tard ! Ces chrétiens sont loin de savoir qu'ils ont les choses demandées. Mais, nous dira-t-on, la chose qu'on a demandée, on l'a reçue ou on ne l'a pas reçue ; on ne peut pas, on ne doit pas croire qu'on l'a avant de l'avoir reçue, ce serait une illusion ; et après qu'on l'a reçue, on le sent, on le voit, il n'est plus besoin de foi pour le savoir. Il y a ici un manque d'intelligence de l'œuvre du salut. La vérité est que nous n'avons rien en nous-mêmes, mais que nous avons tout en Christ ; Christ nous a acquis tous les biens, et ces biens nous sont donnés ; seulement on ne les prend, on ne se les approprie, que par la foi. Vous rencontrez un homme manquant de tout et qui vous supplie de lui donner tout ce qui lui est nécessaire ; vous lui dites : « Je m'en vais chez le marchand et je vous achèterai tout ce qu'il vous faut. » Vous allez, vous choisissez, vous achetez, vous payez et vous dites au marchand de porter les objets chez l'indigent ; mais l'indigent ne croit pas qu'ils soient pour lui et il ne se donne pas seulement la peine d'ouvrir sa porte ; le marchand alors dépose sa marchandise devant la maison et se retire. A qui appartiennent ces objets qui sont devant la porte ? Au pauvre homme qui habite dans la maison ; ils lui ont été donnés. Seulement, comme il ne le croit ou ne le sait pas, il n'en jouit pas.

Les chrétiens savent que Dieu s'est donné lui-même à eux ; ils comprennent qu'en se donnant lui-même, il a tout donné ; pourquoi ne croiraient-ils pas qu'il les exauce quoi que ce soit qu'ils demandent, et pourquoi ne seraient-ils pas assurés qu'ils ont les choses qu'ils ont demandées ?

CH. CHALLAND.

« La joie de l'Éternel est votre force. » La joie de l'Éternel ! Il y a des joies qui ne sont pas des forces, qui ne donnent pas le bonheur, qui n'osent pas même s'appeler des joies ; elles se désignent sous les noms de plaisirs, jouissances, etc. Joies artificielles, joies factices que celles-là ! Il y en a d'autres qui sont réelles, mais que gâte la pensée qu'elles devront finir. La seule qui soit solide et durable est celle que donne Jésus et dont il dit : « Nul ne vous l'enlèvera. » Cette joie-là n'est pas seulement le fruit de l'obéissance à Dieu ; elle aide à lui obéir et à le servir.

COMMENT DEMEURER EN CHRIST?

L'image employée par le Sauveur dans Jean 15 : 4, répond à cette question.

Comment le sarment porte-t-il du fruit? — Il demeure attaché au cep, en silence, constamment, dans une union étroite, et les fruits et les fleurs viennent comme spontanément. — Comment un chrétien portera-t-il du fruit? — Ce sera par une pleine concentration de ses pensées et de ses affections en Jésus, par un complet abandon de tout son être à Jésus, par une attente continue de la grâce de Jésus.

Les chrétiens chez lesquels ces dispositions sont bien établies, vivent aussi calmes que le petit enfant dormant dans les bras de sa mère. Christ leur rappelle chaque devoir en temps et lieu ; il les reprend pour chaque faute, les éclaire dans toute difficulté et les pousse à toute action utile. Pour les choses spirituelles comme pour les temporelles, ces chrétiens-là ne prennent aucun souci du lendemain, car ils savent que demain comme aujourd'hui ils auront accès auprès de Christ et qu'il n'y a pas de limites à son amour. Leur espoir et leur confiance reposent uniquement sur ce qu'il peut et veut faire pour eux : ils ne se croient nullement capables de faire par eux-mêmes quelque chose pour lui.

Vraiment, dira-t-on, voilà un bienheureux état d'âme ; mais comment y arriver? Par où commencer?

Il faut commencer par aller au Sauveur en lui remettant, sans réserve, librement, franchement, votre corps, votre âme et votre esprit. Il faut aller à lui, pleinement résolu de tout abandonner désormais à sa direction. Cette consécration générale une fois faite, il faut la refaire comme tout de nouveau dans les cas particuliers, dans chaque circonstance spéciale de chaque jour. Dans chaque tentation réfugiez-vous auprès du Sauveur ; confessez-lui chaque péché sur-le-champ, demandant une plus grande mesure des fruits de l'Esprit. Si, assiégé par des difficultés et des tentations extraordinaires, vous vous trouvez en danger d'oublier l'Esprit dont vous êtes animé, dérobez quelques instants à vos occupations et allez implorer le secours de Jésus.

Nous ne saurions trop hautement approuver l'habitude d'avoir une heure fixe pour la prière *dans le milieu du jour* ; mais le chré-

tien qui veut marcher sous la direction de Christ, ne doit pas remplacer par les heures de prière le recours constant au Seigneur.

Une recommandation importante à faire à celui qui veut vivre de la vie cachée avec Christ en Dieu, est celle-ci : dans vos péchés, vos épreuves et vos tentations, *ne distinguez pas entre grandes et petites choses*; rappelez-vous que rien de ce qui a le plus léger rapport avec votre avancement spirituel n'est insignifiant aux yeux du Seigneur.

C'est un fait que les chrétiens sont plus entravés dans leurs progrès par les petites choses que par les grandes, parce que pour les grandes ils recherchent la force de Christ, tandis que pour les petites ils agissent d'eux-mêmes.

Si les petits incidents de tous les jours, les petits ennuis auxquels chacun de nous est exposé, suffisent pour altérer l'humeur et réveiller le vieil homme, quelle gravité ils revêtent! Vous ne pouvez pleinement demeurer en Christ qu'en attachant à ces choses assez d'importance pour les lui apporter aussi librement que ce que vous appelez d'ordinaire des affaires sérieuses.

Si vous êtes conscient de péchés particuliers et habituels, familiarisez-vous avec les incidents de la vie de Jésus qui ont un rapport spécial avec vos tentations. Vous êtes irritable : examinez toutes les circonstances de sa vie qui montrent son inaltérable patience. Vous êtes orgueilleux : étudiez surtout celles qui rendent témoignage à son humilité. Vous êtes négligent, insouciant de vos devoirs : voyez le zèle et l'activité incessante de Jésus. Étudiez toute sa vie, gardez-la dans votre souvenir, et priez-le de vous animer de son Esprit.

Allez à Jésus, et demandez-lui de vous diriger ; il veut vous rendre humble, patient, aimant comme lui, et, si vous le désirez sincèrement, si vous le désirez plus que toute autre chose, si vous voulez renoncer à tout pour cela, il vous expliquera pratiquement ce que c'est que de demeurer en lui, et il fera sa demeure en vous. Alors votre carrière chrétienne sera une carrière d'amour et de joie, plus semblable au libre vol d'un oiseau qu'aux luttes d'un captif.

Vous pourrez parcourir avec patience « la course qui vous est proposée, » et vous apprendrez, par une expérience bénie, que « la joie de l'Éternel est votre force. »

FRAGMENTS DE LETTRES D'UN PASTEUR LUTHÉRIEN.

I

* * * 2 juillet 1874.

... Tes lignes m'ont vivement intéressé. Les développements dans lesquels tu entres sur le rapport qui unit la justification à la sanctification, sur l'étendue de celle-ci et sur la source d'où elle procède, touchent à une partie si difficile et si importante de la morale chrétienne qu'il est presque impossible de s'en expliquer en quelques lignes. Je ne pense pourtant pas que, du moins chez les théologiens luthériens, Luther en tête, il ait régné à cet égard une aussi grande confusion d'idées que tu sembles le croire. Avec quelle netteté les réformateurs et nos confessions de foi n'énoncent-ils pas l'incapacité de l'homme à accomplir de bonnes œuvres agréables à Dieu, et combien ils mettent ensuite l'accent sur ce fait que la force se trouve en dehors de nous, que celui qui est notre justice est aussi notre sanctification — non pas une sanctification imputée, mais une force qui nous est communiquée et qui, bien qu'agissant à la manière du grain de senevé, nous purifie sans relâche, à travers des chutes et des rechutes diverses, et nous conduit d'un degré de la perfection à l'autre. Je ne puis accorder que d'après notre Église ce soit *nous* qui ayons à nous sanctifier ; elle enseigne au contraire que nous devons, dans la foi, *nous laisser sanctifier* par la puissance de Dieu ; or c'est précisément la pensée que tu as saisie d'une manière si vivante. Peut-être est-ce l'influence des congrégations religieuses au sein desquelles tu vis, qui t'a amené à méconnaître que la tendance semi-pélagienne contre laquelle tu t'élèves avec raison, a été dès longtemps repoussée par les réformateurs.

Il me semble voir, du reste, dans ton exposition, une tendance dangereuse. Tu parais admettre que, de même que nous acquérons par la foi une parfaite justice, nous pouvons par elle parvenir, ici-bas déjà, à une parfaite sanctification de la vie. Cela paraît ressortir, du moins, de certaines expressions de ta lettre, atténuées, il est vrai, par d'autres qui les limitent. Je conteste tant la possibilité que la justesse scripturaire de cette conception. Car, bien qu'une pleine sanctification non-seulement du cœur, mais aussi de la vie pratique, soit donnée comme règle partout et sans exception dans l'Écriture, cela ne nous montre pourtant que le but à atteindre, l'achèvement qui ne sera possible que par le dépouillement de ce corps de péché, quand l'âme sera affranchie des entraves de la chair.

Jusque-là, ce sera toujours une mortification, supposant constamment un reste de péché auquel il faut mourir. L'apôtre nous déclare que tout ici-bas est « en partie, » la connaissance, la foi, la sanctification, et il dit expressément (Phil. 3 : 12) : « Non que j'aie atteint le but, ou que je sois déjà *rendu accompli* ; mais je cours vers le but, m'efforçant d'y parvenir, *après que j'ai été pris par Jésus-Christ,* » — indiquant ainsi, en même temps, la source de sa foi.

II

* * * 16 août 1875.

... Je voudrais beaucoup te voir, surtout pour causer avec toi, du « mouvement d'Oxford. » Depuis nos lettres, je me suis procuré quelques ouvrages pour me rendre compte de la chose, et je confesse avoir été tout surpris des vérités anciennes et pourtant nouvelles auxquelles ils rendent témoignage.

Je n'ai pas encore entièrement reçu en moi ce dont ils parlent ; peut-être aussi ne puis-je pas les suivre en tous points ; mais ce qu'ils disent m'est apparu comme une révélation, et dans tous les cas je voudrais être sur la voie qu'ils indiquent pour vaincre le péché. Tout cela m'a tellement surpris, je trouve la thèse que nous devons chercher la sanctification par la foi seule, comme nous avons fait pour notre justification, si scripturaire, si logique, si en harmonie avec les autres doctrines de l'Écriture, que j'ai été saisi et comme ébloui après avoir lu *La sainteté par la foi*. Je voudrais pouvoir vivre avec des frères ayant l'intelligence de la chose, afin de m'édifier et de me fortifier moi-même. Mais je n'ai personne avec qui je puisse m'en entretenir.

III

* * * 3 septembre 1875.

... Des conférences sur le sujet qui nous occupe m'auraient été d'un grand profit, et je regrette de ne pouvoir assister aux réunions dont tu me parles. Après avoir lu quelques-uns des ouvrages que tu m'as signalés, je dis avec toi : De nouvelles lumières se sont levées pour moi, et je me sens aussi plus joyeux qu'auparavant. Ces pensées si simples sont si scripturaires, elles concordent si admirablement avec « l'analogie de la foi, » que je suis tout étonné qu'il ait fallu tant de temps à la chrétienté pour trouver la vraie intelligence de cette parole : Comme Christ « nous a été fait justice, » « il nous a été fait » aussi « sanctification. » Je suis convaincu qu'il ne se passera plus longtemps avant que ceux qui se sont considérés jusqu'ici comme les porte-flambeaux de la connaissance chrétienne, je veux dire les hommes de la science et les stricts orthodoxes, soient forcés de tenir compte de ce mouvement.

Bref, je me réjouis du fond de mon cœur de cette nouvelle lumière. Je vois maintenant devant moi un chemin *clair* pour la sanctification de ma vie, tandis qu'auparavant je tâtonnais dans le brouillard ; et je suis heureux de le connaître. Que le Seigneur veuille m'aider à y marcher et à devenir joyeux comme d'autres, dans l'expérience de sa fidélité.

IV

* * * 26 octobre 1875.

... Je cherche à me procurer tout ce qui paraît sur ce mouvement, aussi dans le sens polémique. A ce dernier égard, je n'ai encore rien trouvé qui pût être objecté victorieusement quant au caractère scripturaire des expériences et des

enseignements dont il s'agit. Ces grandes vérités sont là, si simples, si lumineuses dans la Parole de Dieu, et nous ne les y voyions pas! C'est l'œuf de Christophe Colomb. Quiconque désire sincèrement la sanctification et la victoire sur le péché, est forcé de dire qu'il a cherché et qu'il n'a pas trouvé, qu'il a tâché, mais sans parvenir... et cela, parce que nous n'avons pas reconnu le chemin indiqué par Dieu même, et avons cherché plus ou moins la sanctification en dehors du Sauveur, appuyés sur notre propre volonté et sur notre propre force.

Je vois maintenant l'Évangile et la vie chrétienne avec des yeux tout autres. Le développement de celle-ci me devient clair. La restauration de l'homme déchu et pécheur pour en faire un homme saint et sanctifié, apte seulement alors à la communion avec Dieu (« sans la sanctification personne ne peut voir le Seigneur »), est pour moi une nécessité logique, et je découvre le moyen par lequel cette restauration s'accomplit. Je conçois bien une justice, une rémission des péchés, une adoption *par imputation*; mais une *sanctification imputée* ne signifie rien : il faut que celle-ci ait une réalité, parce qu'elle doit être personnelle, inhérente à la personne. Si le Seigneur est notre force, c'est afin que nous devenions forts en lui (Éphésiens 6 : 10). Je lis encore dans les Philippiens (1 : 11) : « Remplis des fruits de justice, *lesquels sont* (s'accomplissent en vous) *par Jésus-Christ*, pour la gloire de Dieu. » Comme ces paroles m'apparaissent autres qu'elles ne m'apparaissent précédemment!

Il ne sert de rien de traiter de la vie chrétienne si l'on n'indique les moyens de la réaliser. C'est précisément ici le point nouveau, si l'on veut, auquel nous sommes aujourd'hui rendus attentifs.

X.

LETTRE DE M. PEARSALL SMITH.

Le *Record* du 1^{er} mars reproduit la lettre suivante, adressée par M. Pearsall Smith à un pasteur qui a cru devoir la publier, ce dont nous le remercions :

« J'ai ouvertement confessé que les déclarations des huit frères que vous me nommez, sont vraies. Depuis plusieurs années, dans mon zèle pour la cause de Dieu, j'ai eu l'habitude de me lever de grand matin et de travailler jusqu'à une heure avancée, sans prendre assez de temps pour me recueillir devant le Seigneur, et j'ai été abusé par Satan... Quand on m'a fait voir les aberrations où il m'entraînait, je les ai immédiatement reconnues, confessées, rejetées et abandonnées à jamais.

« Je regrette de ne pouvoir publier une réponse en ce moment. Si je me suis réjoui, naguère, dans le service du Seigneur et si je lui ai consacré toute ma vie, je puis aujourd'hui, dans ce temps d'opprobre et d'humiliation, remettre complètement ma réputation à sa garde, avec la ferme confiance qu'il rendra manifeste ma pureté en cette affaire.

« Que mon exemple serve à vous avertir que les plus grands privilèges sont tout près des plus grands dangers, et que dans le temps même où nous croyons sincèrement faire la volonté de Dieu, nous sommes néanmoins exposés à être trompés par l'ennemi, qui s'approche de nous déguisé en ange de lumière.

« Ne vous écarter en rien de la Parole de Dieu. N'enseignez rien dans vos conversations particulières que vous ne soyez tout aussi disposé à prêcher du haut de la chaire. Quant à moi, j'ai insisté, non pas trop fortement mais peut-être trop exclusivement, sur la confiance en Dieu, tandis que je n'ai pas suffisamment accentué la nécessité de la vigilance. « Marchez avec circonspection, » je vous en conjure. Partout où mon enseignement a été défectueux ou mal pondéré, demandez conseil au Seigneur, afin qu'il supplée, conformément à sa volonté, à tout ce qui fait défaut.

« Humilié et rapproché de mon Dieu, je marche devant lui en silence, et ne puis m'empêcher de m'étonner de la joie secrète qu'il me permet encore de trouver dans sa volonté.

« J'ai été bien malade, mais je me remets peu à peu. Si le Seigneur me permet de travailler encore pour lui, je serai plus humble et plus vigilant, cherchant moins à accomplir de grandes choses qu'à marcher dans ses voies avec un cœur débonnaire et contrit. Jusqu'ici, dans l'emploi de mes forces, j'ai eu trop en vue de grands triomphes spirituels ; mais le Seigneur a voulu m'humilier et me faire descendre au plus bas pour me faire mieux réaliser ma propre faiblesse.

« Dans mes écrits, je ne sais rien voir qui soit contraire à la Bible, mais j'y discerne une tendance contre laquelle il faut nous garder avec soin, à ne présenter qu'une seule face de la vérité. »

Ce n'est pas le nombre ni la grandeur de nos péchés qui font notre misère ; c'est que nous ne permettons pas à Celui qui ôte les péchés d'ôter les nôtres et d'habiter dans notre cœur.

DOROTHÉE TRUDEL.



La force du vrai chrétien est dans sa foi, sa consolation dans l'espérance, sa vie dans la charité.

GONTHIER.



« LES MISÉRABLES SE RÉJOUIRONT DE PLUS EN PLUS EN L'ÉTERNEL ; LES PAUVRES SERONT DANS L'ALLÉGRESSE A CAUSE DU SAINT D'ISRAËL. » — ÉSAÏE 29 : 19.

Le gérant :

J. BONHOUR.

EN AVANT!

Au moment où M. Moody quittait l'Europe, on lui demanda une dernière parole pour les milliers de chrétiens auxquels il venait d'annoncer l'Évangile. « Eh bien, répondit-il, donnez-leur de ma part ce mot d'ordre : *En avant!* » — C'est le mot que nous nous sentons pressés d'adresser aujourd'hui aux âmes qui se sont données à Jésus-Christ sans partage, pour lui obéir sans réserve.

En avant! sous peine de retourner en arrière et de voir se perdre dans de stériles théories ou dans des discussions plus stériles encore la vie que le Sauveur ne veut nous communiquer que pour son service. Fournir des explications sur la sainteté ou sur la foi, dissiper les malentendus qui se présentaient tout d'abord, était indispensable et pourra parfois encore être nécessaire ; mais notre point de départ, notre but, notre conception de la vie chrétienne sont aujourd'hui suffisamment compris de quiconque désire les comprendre. Il est temps de passer outre, et « d'avancer vers l'état d'homme fait, sans poser de nouveau le fondement de la conversion quant aux œuvres mortes et de la foi en Dieu ¹. »

S'agit-il de nos rapports personnels avec le Seigneur? Apprenons à le connaître mieux, non-seulement dans sa justice sans tache et dans sa paix ineffable, non-seulement dans sa force et sa joie, mais dans les trésors de sa lumière et de sa sagesse, dans ses souffrances, dans sa charité.

S'agit-il de la Bible? Ne nous bornons pas à relire ni même à approfondir nos passages de prédilection, mais apprenons à nous orienter dans ce jardin de Dieu, à en connaître les sentiers, à en cueillir les fleurs, à en savourer les fruits, à creuser le sol où sont enfouies d'inépuisables richesses ; à laisser de côté tantôt les détails pour l'ensemble d'un livre, tantôt l'ensemble pour les détails, sans négliger ni l'une ni l'autre étude ; à nous familiariser avec les patriarches comme avec les évangélistes, avec les prophètes comme avec les apôtres, et par-dessus tout avec Jésus-Christ, annoncé, manifesté, crucifié, ressuscité, remonté au ciel pour en redescendre,

¹ Hébr. 6 : 1.

— avec Jésus-Christ, cette Parole vivante à laquelle la Parole écrite tout entière rend témoignage.

S'agit-il de la prière? Il y faut devenir de jour en jour plus fervents et plus réguliers, plus enfantins et plus importuns, plus pénitents et plus joyeux.

S'agit-il du vieil homme? Remettons-nous chaque matin en présence de la croix sanglante où il a été cloué avec Christ, mais d'où il n'est pas descendu avec lui (Rom. 6 : 6; Gal. 2 : 20; 5 : 24); affermissons-nous par la pratique dans la sainte habitude de nous tenir pour morts au péché par la mort du Rédempteur; ne permettons pas que ni Satan, ni le monde, ni nos frères, ni notre propre cœur nous fassent abandonner ce terrain, le seul où la victoire soit promise, le seul où elle soit possible.

S'agit-il de l'homme nouveau? Nous n'avons pas à arrêter sur lui un regard complaisant qui serait coupable, mais à « courir avec persévérance dans la lice qui est devant nous, *regardant à Jésus* ¹, » recevant de sa plénitude grâce pour grâce, et reconnaissant d'autant mieux la distance qui nous sépare de sa stature parfaite.

S'agit-il du grand adversaire? Il change chaque jour de tactique : il est tantôt violent et tantôt flatteur ; il se fera pieux, au besoin, pour détourner notre regard du crucifié. Nous n'avons pas à argumenter, moins encore à parlementer avec lui, mais simplement à marcher en avant, « résistant au diable et il s'enfuira de nous ². »

Notre tâche devient-elle plus grande, plus complexe, plus pesante? notre sentier plus rude? notre avenir plus sombre? Des compagnons d'armes disparaissent-ils ou restent-ils en route? Des voix dont nous attendions les encouragements sont-elles muettes ou moqueuses, hostiles peut-être? Au lieu de la sympathie rencontrons-nous l'indifférence ou le dédain? au lieu de la coopération, l'inertie? — En avant! « nous n'avons point encore résisté jusqu'au sang, en combattant contre le péché ³. »

D'ailleurs, de quoi nous plaindrions-nous? S'il s'est trouvé des âmes fatiguées, altérées (les plus faibles de toutes, sans doute), qui ont désespéré d'elles-mêmes pour aller s'abreuver à la source et y trouver le rafraîchissement, le repos, la délivrance, — il en est

¹ Hébr. 12 : 1, 2. — ² Jacq. 4 : 7.

³ Hébr. 12 : 4. — Dans ce passage remarquable, il s'agit, comme l'indique le contexte, du péché qui s'oppose à nous du dehors. On l'applique souvent à nos habitudes coupables, mais de ce péché-là il est dit (v. 1) que nous devons le *déposer*.

d'autres, moins lassées jusqu'ici de leur volonté propre, et pourtant peu satisfaites, travaillées par l'Esprit-Saint, désireuses d'une vie plus abondante, et qui se demandent encore si, oui ou non, c'est un souffle de Dieu qui visite aujourd'hui l'Église. A quoi le reconnaîtront-elles? Non pas à nos expériences intimes, qu'elles ne voient point, non pas même au témoignage de nos paroles, si sincères d'ailleurs et si chaleureuses qu'elles puissent être, mais à celui de notre conduite, et ce témoignage emprunte sa principale valeur à sa durée. Soyons fidèles, fidèles en tout temps, en toutes choses, surtout dans les petites choses, fidèles de plus en plus, et les âmes se donneront au Sauveur, et il se formera dans nos églises un courant de vie qui entraînera tout ce qu'il y a de cœurs droits ayant faim et soif de la justice.

Prêts à agrandir la sphère de notre activité si Dieu nous y appelle, commençons par où il faut commencer, par les devoirs prochains (v. 1 Tim. 5 : 8 ; Tite 2 : 1-14) ; Jérusalem vient avant la Judée ; celle-ci avant la Samarie, et la Samarie avant les extrémités de la terre (Actes 1 : 8). Notre âme, notre famille, notre cité, notre nation, l'œuvre de Dieu dans le monde, voilà l'ordre dans lequel se présentent à nous ces cercles de plus en plus vastes dont le centre commun est la croix. A côté des questions du domaine purement spirituel, il se pose aujourd'hui — il s'impose, faudrait-il dire — des questions sociales à l'examen desquelles le disciple de Jésus-Christ ne saurait se soustraire. Il y a des souffrances poignantes à soulager, des iniquités criantes à réprimer, des plaies honteuses à guérir, et par qui donc tout cela doit-il se faire si ce n'est par le témoignage, par l'action, par le sacrifice de ceux qui déclarent ne vouloir vivre que pour Jésus-Christ? On leur reproche parfois d'être « peu pratiques ; » nous avons la confiance qu'ils seront bientôt trouvés trop pratiques au gré de ceux qui voudraient sommeiller dans le mal!

Le Seigneur rassemble aujourd'hui de toutes parts son armée, il groupe ses soldats, il assigne aux combattants leur poste, il leur met les armes à la main, il les passe en revue, il se place à leur tête, il leur annonce une guerre terrible, une victoire certaine... *En avant!*

TH. MONOD.

POUR TOUT DE BON ¹.

« Le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en force. » (1 Cor. 4 : 20.)

En temps de paix, les soldats font l'exercice à feu, mais aucun coup ne doit porter ; on produit du bruit, de la fumée, et voilà tout. Mais quand il y a déclaration de guerre, tout change de caractère : on aiguise les sabres, on distribue des cartouches à balles ; il ne s'agit plus d'un simulacre de bataille, il s'agit de rencontrer l'ennemi et de le vaincre.

Nous devrions considérer le réveil comme une entrée en campagne, et nous demander si nous sommes prêts ; quel est l'ennemi que nous avons à combattre, quelle est sa force. Pouvons-nous nous mesurer avec lui ? nos armes sont-elles en état ? et avons-nous assez de munitions pour prolonger le combat jusqu'au bout ? Il vaut la peine d'étudier cette question à la lumière de la révélation.

Parlons d'abord de l'*ennemi* à combattre : j'entends souvent dans les réunions parler de l'incrédulité, du matérialisme, de la superstition. Je ne retrouve pas bien la pensée évangélique dans ces préoccupations de notre temps ; d'après Christ, l'ennemi n'est pas une tendance philosophique, une idée, mais il est *quelqu'un*.

Je ne multiplierai pas les citations. Je rappellerai seulement cette exclamation du Sauveur, lorsque les soixante et dix disciples revinrent ² et lui racontèrent que les démons même leur étaient assujettis en son nom : « Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair. » Cet ennemi personnel règne encore, et fait son œuvre dans les enfants de rébellion ³ ; saint Paul se sentait en face de lui : « Ce n'est pas contre la chair et le sang que nous avons à combattre, mais c'est contre les principautés, contre les puissances,

¹ Nous avons le privilège d'offrir à nos lecteurs un article inédit (et nous espérons que ce ne sera pas le dernier) de cet homme de Dieu que pleurent nos Églises, que pleurent surtout les petits et les pauvres, et qui plus d'une fois nous avait prêté le concours de sa plume, — M. Christophe Dieterlen. On retrouvera dans ces pages si familières et si profondes cet inimitable accent de réalité qui faisait sa force. Il soulève sans les résoudre bien des questions capitales, peu familières sans doute à la plupart d'entre nous, et qui nous porteront à la réflexion, à l'étude de la Bible à la prière.

² Luc 10 : 18. — ³ Éphés. 2 : 2.

contre les princes des ténèbres, contre les esprits malins qui sont dans les airs ¹. »

Avons-nous conscience de la nature de l'ennemi, de son règne, comme Christ et Paul l'avaient? Comment entrerons-nous « dans la maison du fort » pour piller son bien, si d'abord nous ne le lions ²? J'en demande pardon à mes frères, mais il me semble que si nous nous rendions bien compte de l'importance de ce règne à détruire, nous rechercherions plus sérieusement l'armure spirituelle qui nous est nécessaire pour le surmonter.

Ce qu'on nomme le réveil religieux n'est encore que la fanfare d'appel. Si les soldats se rassemblent, il faudra les conduire au feu, et après le bruit des clairons on devra entendre le fusil et le canon, et on devra remarquer comment peu à peu les traits enflammés de l'ennemi sont éteints; car « le royaume des cieus ne consiste pas en paroles, mais en force. »

Le royaume des cieus ne consiste pas en paroles; il faut donc une grande sobriété; je ne sépare guère sobriété et réalité.

Jésus-Christ redoutait aussi la surabondance des paroles; il recommande d'éviter dans la prière les vaines redites; toute redite, si elle ne repose pas sur une réalité, éteint l'esprit qu'elle veut allumer. Je me permets d'en parler, parce que cette sobriété nous manque quelquefois.

En assistant aux réunions de prières, je me suis naturellement rappelé les prières de l'Église primitive, et j'ai constaté que nous ne prions plus comme les premiers chrétiens: « Étends ta main, afin qu'il se fasse des guérisons, des miracles et des merveilles par le nom de ton saint Fils Jésus ³. » Quelle est la raison vraie de cette réserve? Nous est-elle inspirée par le Seigneur?

J'aurais encore bien des différences à signaler entre notre condition religieuse et ce que je lis dans la Bible. L'Éternel a marché au milieu d'Israël dans la colonne; plus tard, il y avait des prophètes, puis des manifestations d'anges; après l'ascension du Sauveur, est venue la Pentecôte comme un vent qui souffle avec impétuosité, et le Seigneur est apparu aux apôtres Paul et Jean. Depuis dix-neuf siècles, il n'y a plus rien eu de semblable.

En constatant ces différences, quel est mon but? C'est de nous recommander la modestie. Dépouillons-nous de toute illusion, vivons

¹ Éphés. 6 : 12. — ² Matth. 12 : 29. — ³ Actes 4 : 30.

de réalités en nous fortifiant dans la communion avec le Seigneur et sa Parole. Si quelque don nous manque, il pourra nous le donner, mais nous ne demanderons et nous n'obtiendrons que lorsque notre pauvreté nous sera sensible.

Je n'ai pas fini. J'ai parlé de la différence entre nos prières et la prière apostolique : je me permettrai de mettre en regard notre prédication et la Parole de Dieu.

Notre prédication est souvent éloquente et savante ; cependant, à l'issue d'un culte, il serait quelquefois difficile de préciser ce qui est resté dans les âmes. Ainsi les cultes se succèdent, et l'Église de Christ reste le petit troupeau.

Elle doit pourtant faire la conquête du monde, et « la Parole de Dieu est vivante et efficace, et plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants ; elle atteint jusqu'au fond de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et elle juge des pensées et des intentions du cœur. »

C'est ainsi que la parole de Pierre saisit à la fois cinq mille âmes, et les obligea à demander : « Hommes frères, que ferons-nous ? »

Notre parole n'a plus ces effets ; elle fend les airs, mais elle ne pénètre pas jusqu'au fond de l'âme et de l'esprit. Elle aurait besoin d'être aiguisée.

Je termine par un point capital. Ce qui fait la séparation entre l'homme et Dieu, c'est le péché ; aussi le premier acte pour amener un rapprochement, c'est le pardon des péchés.

Christ disait avec autorité au pécheur : « Tes péchés te sont pardonnés, » et il a donné la même autorité à ses disciples, leur disant : « Je vous donne les clefs du royaume ; ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel. »

Je crains bien que ces clefs du royaume ne soient actuellement oubliées dans quelque coin. Sans doute, on parle beaucoup du pardon des péchés, mais lier et délier, qui est-ce qui y pense?...

Que de questions de toute importance soulevées !

O mes amis ! regardons-y de près, et avant d'entrer en campagne, examinons nos munitions et assurons-nous que nos cartouches sont à balles.

DIETERLEN.

LA VIE DE LA FOI.

VIII. — LA CROISSANCE DANS LA GRACE.

(Suite.)

Croissons donc, mais croissons de la seule manière efficace, selon l'ordre établi par le Seigneur : assurons-nous que nous sommes dans la grâce, et puis laissons le céleste vigneron nous cultiver à sa guise. Tenons-nous exposés à la clarté de sa face, que la rosée d'en haut descende sur nous, et les feuilles, les fleurs et les fruits ne peuvent manquer de venir en leur saison. Veillons seulement à ce rien ne nous empêche de recevoir directement les rayons du Soleil de justice ou la pluie du ciel. Il peut suffire de la plus mince couverture pour intercepter la chaleur et l'humidité, et pour faire que, là même où elles règnent, une plante languisse et se fane : de même, le moindre obstacle entre Christ et notre âme peut être cause que nous dépérissions. Écartons toutes les brumes ; ouvrons notre être tout entier à l'influence des moyens qu'il peut plaire au Maître d'employer à notre égard ; réchauffons-nous à son amour, abreuvons-nous de sa bonté. Que nos yeux soient sur lui, sans cesse : regardez et votre âme vivra.

Nous n'avons pas d'efforts à faire pour croître ; mais que tous nos efforts se concentrent sur ce point : demeurer attachés au cep. Le vigneron, qui prend soin de la vigne, prendra soin de chaque branche, et greffera, taillera, arrosera, dirigera de telle sorte, que cette branche portera du fruit, et que son fruit sera permanent.

Vous semble-t-il que vous soyez planté dans un sol aride où rien ne peut croître ? Remettez-vous à Celui qui a soin de vous, et il fera fleurir le désert comme la rose, il le changera en fontaines et la terre sèche en sources. La promesse est certaine : l'homme qui se confie en l'Éternel « sera comme un arbre planté près des eaux, et qui étend ses racines le long d'une rivière ; qui, lorsque la chaleur viendra ne la sentira point, et sa feuille sera verte, et qui ne sera point en peine dans l'année de la sécheresse et ne cessera point de porter du fruit ¹. » Il est en la puissance de notre culti-

¹ Jér. 17 : 8.

vateur de faire d'un terrain quelconque un terrain béni par sa grâce, du moment que nous nous abandonnons à lui. Point n'est besoin qu'il nous transplante ailleurs ; là où nous sommes, au milieu même des circonstances qui nous entourent, il fait lever son soleil et tomber sa pluie sur nous, et transformé en moyens les choses mêmes qui nous semblaient d'insurmontables obstacles. Peu m'importent les circonstances ; l'efficace de sa puissance merveilleuse fera ce qu'il me faut. Comptons sur lui : assurément il le mérite. Qu'il envoie l'orage, le vent, l'ondée ou le soleil, acceptons tout de sa main, inébranlablement convaincus que s'il a entrepris de nous faire mûrir, il connaît les meilleurs moyens à employer pour cela, et dirige vers ce but jusqu'aux éléments, qui tous lui obéissent.

Laissez-moi donc vous supplier de renoncer à vous faire croître vous-même, et de vous *laisser croître* tout simplement. Votre croissance est l'affaire du vigneron, et lui seul peut la mener à bien. Rien ne lui sera difficile : fussiez-vous resté nain jusqu'ici, des difformités eussent-elles entravé votre développement, la source de la vie parût-elle tarie chez vous, rien n'empêchera son œuvre de s'accomplir parfaitement si seulement vous consentez à vous remettre entre ses mains et à le laisser agir à votre égard comme il le jugera bon. Sa miséricordieuse promesse à ses enfants rebelles vous le garantit : « Je guérirai leur rébellion, » dit-il ; « je les aimerai de bon cœur, car ma colère s'est détournée d'eux. Je serai comme une rosée à Israël, il fleurira comme le lis, il jettera ses racines comme le Liban. Ses branches s'avanceront ; sa beauté sera comme l'olivier et son odeur comme le Liban. Ceux qui demeurent sous son ombre reviendront, ils revivront comme le froment, ils fleuriront comme la vigne, et l'odeur en sera comme le vin du Liban ¹. » « Ne craignez point, » dit-il encore, « car les pâturages du désert ont poussé leur jet, les arbres ont porté leur fruit, le figuier et la vigne ont donné leur vigueur... Les aires seront remplies de froment, les cuves regorgeront de vin excellent et d'huile. Et je vous rendrai les années que la sauterelle avait broutées. Vous aurez en abondance de quoi manger et être rassasiés, et vous louerez le nom de l'Éternel votre Dieu, qui vous aura fait des choses merveilleuses ; ainsi mon peuple ne sera jamais confus ². »

Oh ! bien certainement, quand le Seigneur dit : « Considérez

¹ Osée 14 : 4-7. — ² Joël 2 : 22, 24-26.

comment croissent les lis des champs, » ces mots nous reportent à un genre de vie et de développement bien différent de ce que sont d'habitude la vie et le développement des chrétiens ; à une vie d'abandon, à une croissance sans effort, — amenant pourtant des résultats admirables. Toute âme qui consentira à devenir de la sorte un lis planté dans le jardin du Seigneur, et qui croîtra comme croissent les lis des champs, recevra leur brillante parure, de laquelle n'approcheront jamais les plus riches tissus fabriqués par la main de l'homme.

Tel est le genre de progrès dans la grâce auquel croient ceux qui vivent dans la pleine confiance ; progrès qui amène au résultat désiré, car c'est alors que l'arbre planté près des ruisseaux d'eau courante rend son fruit dans sa saison, sans que son feuillage se flétrisse. Notre joie est de savoir qu'il est dans le champ du Seigneur bien des plantes croissant de la sorte. De même que les lis des champs sont exposés aux rayons du soleil et en vivent, de même ces âmes contemplent, comme réfléchié dans un miroir, la gloire du Seigneur à visage découvert, et sont transformées en la même image, de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur.

... Si vous leur demandiez d'où vient que leur croissance est tellement soutenue et si rapide, elles vous répondraient qu'elles ne s'en inquiètent pas et en ont à peine conscience ; que leur Maître leur a dit de demeurer en lui, leur promettant qu'à cette condition elles porteraient beaucoup de fruit ; qu'elles ne se préoccupent que de demeurer en lui, ce qui est la part qu'elles ont à prendre dans l'œuvre de leur développement, et qu'elles abandonnent au vigneron la culture, l'accroissement, l'émondage. Vous vous apercevriez que ces âmes-là sont absorbées non dans l'examen d'elles-mêmes, mais dans la contemplation de Jésus... C'est lui qui, pour elles, est bien « le commencement et la fin. »

Nous savons tous que la croissance ne procède pas par soubresauts, qu'elle résulte d'une vie cachée, d'une force intérieure. Toutes les secousses, tous les efforts possibles ne feront pas croître un arbre mort ; mais un arbre vivant croîtra de lui-même. Il est donc évident que le point important est d'acquérir le principe vital, et alors la croissance viendra toute seule. Ce principe, c'est la vie cachée avec Christ en Dieu, la merveilleuse vie du Saint-Esprit venant établir sa demeure dans l'âme. Soyez rempli de cette vie, mon cher lecteur, et, que vous en ayez conscience ou non, vous ne

pouvez manquer de croître. Demeurez attaché au cep ; que sa sève circule librement en vous ; n'opposez aucun obstacle à son action vivifiante, qui produit en vous le vouloir et le faire selon son bon plaisir. Livrez-vous entièrement à son tendre contrôle. Remettez-lui vos progrès comme vous lui avez remis tout le reste : ne vous en mettez pas en peine, n'y pensez même pas. Comptez sur lui absolument et toujours. Acceptez ce que chaque moment vous apporte comme venant de lui, de sa main paternelle, comme étant le rayon de soleil ou la goutte de pluie nécessaire pour ce moment-là. Que votre cœur donne un assentiment continu à la volonté de votre Père. En résumé, pour ceci comme pour les autres détails de votre existence, « ne vous inquiétez de rien ; mais en toutes choses exposez vos besoins à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces, et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ ¹. »

Vous verrez alors s'accomplir à la lettre la promesse : « Le juste prospérera comme le palmier, et croîtra comme le cèdre du Liban. Ceux qui sont plantés dans la maison de l'Éternel fleuriront dans les parvis de notre Dieu. Ils porteront des fruits dans la blanche vieillesse ; ils seront vigoureux et verdoyants ². »

H. W. S.

« Je me sanctifie moi-même pour eux afin qu'eux aussi soient sanctifiés en vérité. » En d'autres termes : La sainteté que je réalise dans ma propre vie, deviendra la leur par la communication que je leur en ferai ; et alors ils seront véritablement saints comme moi... Jésus-Christ a vécu parce que sa sainteté devait un jour, après sa mort et son ascension, devenir la nôtre... Notre sainteté, ce n'est pas proprement nous changeant et devenant meilleurs... c'est bien plutôt *lui*, lui naissant et grandissant en nous, de manière à remplir notre cœur, et à bannir graduellement notre moi naturel, notre vieil homme qui, lui, ne s'améliore pas et n'a autre chose à faire qu'à mourir...

Christ substitué à nous devant Dieu comme notre *justice* ; Christ substitué à nous en nous-mêmes comme notre *sanctification* : « Christ fait pour nous, » comme dit saint Paul, « sagesse, *justice, sanctification* et rédemption, » voilà la plénitude du salut chrétien.

F. GODET. (*Études bibliques.*)

¹ Phil. 4 : 7. — ² Ps. 92 : 13, 14.

LES ASPIRATIONS.

S'il est quelque part une âme tendre, dont les aspirations se poétisent et qui cherche un idéal, elle éprouve en ce triste monde des déceptions particulièrement intimes et profondes. Quand elle veut recevoir du ciel l'eau vive qui doit la désaltérer, sa vie devient une aspiration continue. Il ne lui faut pas seulement l'apaisement de la conscience, mais une communion réelle et constante avec son Seigneur. C'est lui qu'elle aime, c'est sa présence qu'elle cherche : non pas une théorie, une science, mais un objet, un être qui vive avec elle, en elle. L'idée pure ne peut la satisfaire.

O vous qui, en nos jours de réveil, avez senti se ranimer vos désirs, et qui, pour atteindre les plateaux élevés où d'autres vivent près de Dieu et sous le constant regard de sa face, vous êtes élancés déjà dans les espaces sans limites de l'aspiration, — venez ! Nous allons vous faire contempler votre portrait, tracé d'une main divine dans le Cantique des cantiques.

La Sulamite cherche le Maître comme vous, et elle le trouve. Venez apprendre comment elle l'a trouvé.

Égarée dans la cour mondaine d'un Salomon, comme vous l'êtes dans un monde christianisé, pour n'avoir pas su garder sa propre vigne, elle est environnée de flatteries et de tentations.

Mais son Berger absent possède déjà le meilleur de son cœur, et tous ses plus ardents désirs se rapportent à lui. Elle le demande à tous, elle l'implore, elle ne parle que de lui à ceux qui la louent et qui veulent détourner son attention vers elle-même.

Son bien-aimé semble répondre à son appel, — mais il ne se montre qu'à travers le treillis ; il heurte de nuit et se retire aussitôt. D'où vient qu'ils se cherchent l'un l'autre sans se rencontrer ? Il y a là sûrement une méprise. Cette méprise existe aussi pour l'âme qui vit d'aspirations et qui ne possède pas son Seigneur en réalité. Comment se rencontreraient-ils puisqu'ils ne sont pas d'accord ? Le Berger dit à la Sulamite : « Viens ! viens aux champs, » c'est-à-dire loin du monde, dans les régions plus sereines de la liberté, du plein soleil, de l'air pur... Mais elle refuse et garde son propre terrain. Elle lui crie en vain : « Reviens ! » Puis, agitée, elle se lève, parcourt les rues et le demande aux gardes des murs qui ne le connaissent pas mieux qu'elle, — au lieu de tout quitter pour le

suivre. N'est-ce pas ici l'histoire de vos vaines recherches, ô vous qui souffrez de vides profonds et désespérants, et qui, retenus par des liens terrestres, supportez avec impatience les constantes intermittences de vos joies spirituelles ?

La Sulamite refuse de suivre son Maître, et le Maître ne peut se donner à elle dans le séjour où elle s'obstine à demeurer.

Parfois, dans sa vive imagination surexcitée par la douleur, la Sulamite croit saisir celui qu'elle aime et s'efforce de le retenir. Dans son extase, elle lui parle comme à un être présent. Mais ce n'est qu'un rêve... « Ne la réveillez pas jusqu'à ce qu'elle le veuille ! » Elle se complaît dans ses imaginations, ne la réveillez pas ! Ce n'est qu'une bénédiction fugitive ; la nuit sera plus sombre encore lorsque le rayonnement aura disparu. L'âme altérée connaît ces météores qui s'éteignent, et quand la présence désirée du Seigneur s'est évanouie, elle se demande avec désespoir si tout ce qu'elle éprouve n'est pas une pure illusion.

Mais le jour arrive enfin où la Sulamite trouve celui qu'elle aime. Elle s'indigne, rompt tous les charmes qui l'attachent au monde et s'en va au désert. Connaissez-vous ce que c'est que *le désert*, le désert où l'on est seul avec Jésus ? Un jour ou l'autre, il faudra être seul avec lui. Ce sera le moment décisif, l'heure bénie, quels que soient les découragements ou les épreuves qui vous y amèneront. Là vous mettez tout le poids de votre faiblesse sur Jésus, vous vous appuyerez en réalité sur lui seul, alors vous éprouverez que son bras est fort et que son cœur est un rocher.

Vous remonterez ensuite de votre désert spirituel pour vivre en ce pauvre monde, mais quelle différence ! Jésus sera comme un cachet sur votre cœur, et vous reconnaîtrez que son amour est au-dessus de tous les biens terrestres que vous lui préféreriez.

L'âme a cessé ses ardentes poursuites, elle ne sent plus de vide ni d'angoisse, elle garde sa propre vigne et peut dire à son Seigneur : « Va-t'en ! » Reste dans ton ciel en attendant l'heure marquée pour ton glorieux retour. Jusque-là je te serai fidèle, et tu demeureras auprès de moi par ton Esprit jusqu'au jour où tu m'appelleras auprès de toi dans ta gloire.

X.

La volonté de Dieu peut faire souffrir ; mais c'est la volonté de Dieu.

QUESNEL.

DEUX ROUTES VERS LE CIEL.

CAUSERIE DE L'AMI DANIEL.

Je croyais autrefois qu'il n'y avait qu'un moyen d'arriver au ciel. Je sais maintenant qu'il y en a deux.

Il y en a deux comme il y a deux chemins conduisant à B., si vous voulez y aller à travers champs. Vous escaladez la barrière, puis vous voyez deux petits sentiers et vous pouvez prendre celui que vous préférez. L'un vous conduit le long du fossé, parmi les buissons de genêt, les ronces et les broussailles, et il n'y a rien à voir qu'un grand mur de pierre tout du long. L'autre est plus escarpé d'abord, mais vous vous trouvez bientôt au-dessus des buissons de genêt, vous avez une belle vue, et quel air frais vous respirez ! La mer bleue se déroule sous vos yeux, et les petits nuages blancs si brillants qui flottent au firmament semblent s'élever jusqu'à ce monde où le péché n'existe plus. Il y a aussi deux classes de gens qui se dirigent vers le ciel ; tous de braves gens, je n'en doute pas ; ils sont entrés par la seule porte, et ils arriveront au but : mais les uns marchent au milieu des broussailles, se traînant à travers les ronces, toujours tâtonnant pour trouver le bon chemin ; ils soupiraient et se lamentent sans cesse, car le grand mur de pierre leur cache la belle vue ; — les autres marchent en chantant aussi gaiement que l'alouette ; ils servent l'Éternel avec allégresse.

Je ne crois pas qu'on puisse expliquer cela en disant qu'il y en a qui ont bien plus à supporter que d'autres pendant le trajet. Cela n'est pas une raison ; j'ai souvent rencontré tel pèlerin bien pauvre courant sur la route du haut, tandis que je voyais tel autre auquel rien ne manquait, semblait-il, aller clopin-clopant le long de la route du bas. Voyez le pauvre vieux François ; s'il en est qui aillent au ciel nu-pieds, il est bien du nombre. Eh bien ! il est toujours sur le sommet de la colline. Je viens d'aller le voir, et c'est ce qu'il m'a dit qui m'a fait penser à tout ceci. Il toussait beaucoup, le pauvre vieux, mais son visage rayonnait d'une clarté céleste.

— Tout contre la porte des cieux, n'est-ce pas ? lui ai-je dit.

— Oui, mon cher Monsieur, tout contre la porte ; je peux presque entendre les chants des anges.

— Mais il me semble que vous êtes sur le seuil depuis bien des années, mon pauvre François.

— Eh bien ! n'est-ce pas la meilleure place ? a-t-il répondu. Puisque Lazare pouvait se traîner jusqu'à la porte du riche et ramasser les miettes qui tombaient de sa table, il aurait eu bien tort de ne pas y venir et de se laisser mourir de faim. Il y a longtemps que j'ai compris que l'intention de mon bon Maître n'était pas de me laisser végéter misérablement ; que je pouvais aller tout droit à la porte d'or de la maison de mon Père, où tant de gens ont du pain en abondance, et prendre de la gloire des cieux tout ce que j'en pouvais prendre. Ayant compris cela, n'aurais-je pas été absurde de rester à l'écart, et de me laisser périr de faim ?

— Vous avez bien raison, François, répondis-je, et je n'en reviens pas

quand je vois combien de gens sont insensés à cet égard, quand ils sont si sages pour les choses de ce monde. Ils marchent au lieu d'aller en voiture, et vont en troisièmes quand ils pourraient aller en premières pour le même prix !

— En voiture, mon cher Monsieur ! reprit François joyeusement ; ah ! vous pourriez même parler de voler vers la patrie ; oui, de s'envoler comme l'alouette en chantant comme elle.

Eh bien, chers amis, cette conversation m'a fait penser qu'il y a là un secret qu'il vaut la peine de chercher. Du reste, ce n'est pas la première fois que cette idée me vient. Un jour que j'étais à Londres, je voulus aller au Palais de Cristal, et je demandai à un « policeman » de m'indiquer l'endroit où l'on prenait les billets. « Il y a deux lignes, me dit-il, par laquelle voulez-vous aller ? » Naturellement je répondis que je voulais prendre la meilleure, et je lui demandai quelle était la différence entre les deux. « Eh bien, dit-il, les deux lignes partent de cette station, et toutes les deux conduisent au palais. L'une s'appelle la voie d'en haut, et l'autre, la voie d'en bas ; la première vous conduit jusque dans le palais, l'autre vous laisse à une petite distance et vous avez à grimper passablement de marches avant d'arriver à destination. — Ah ! m'écriai-je, si c'est comme cela, je vais prendre la voie d'en haut, bien sûr. » Et je m'étonnai que personne prit jamais l'autre. Cela me fit réfléchir. Il y a des gens qui vont au ciel par la voie d'en bas ; ils ne profitent pas de leurs privilèges ; ils voyagent dans les ténèbres, au lieu de marcher en plein jour, à l'air libre, jouissant du paysage ; quand ils seront près d'atteindre le but, il me semble qu'ils auront à gravir bien des marches.

Je me représente parfois le moment du départ. C'est bien la même gare, mais les voies sont différentes. Saint Paul prend de suite celle d'en haut.

Cette voie est celle dans laquelle l'homme ne porte pas ses regards sur lui-même, mais sur le Seigneur Jésus ; ses péchés lui apparaissent dans toute leur laideur, car il se dit que ce sont eux qui ont fait souffrir son Sauveur ; puis, il ne voit plus que ce Sauveur qui est tout amour, il tombe à ses pieds, décidé à se donner entièrement à lui, et il s'écrie du fond de l'âme : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » — D'autres, au contraire, pensent avant tout à eux-mêmes : à leur salut, leur paix, leur satisfaction, leur avenir.

C'est là l'entrée des deux sentiers ; cherchons comment ils continuent. Voyez cet homme : il franchit la barrière, et voit la colline et le sentier qui la contourne. Ne pensant qu'à lui-même, il se dit : « Eh bien, je vais m'épargner cette montée, » et pour cela il s'engage à travers les broussailles. Avant qu'il soit longtemps, vous le verrez gémissant, soupirant, trouvant que la route qui mène à Sion est bien rude et bien difficile. S'il rencontre un compagnon de voyage, il ne l'entretiendra que de ses tentations, de ses difficultés, et les gens du monde qui l'entendront, diront : Quelle triste chose que la piété !

Suivez au contraire l'homme qui a pris le chemin montant. A peine a-t-il escaladé la barrière qu'il voit de loin son Maître. « Ah ! pense-t-il, je serai plus près de lui là-haut, et je verrai mieux sa beauté. » Il se hâte de gravir la côte escarpée, puis il continue son chemin en chantant et en admirant la vue ravissante qu'il a devant lui. L'autre pèlerin se dirige vers le même point, mais il ne voit rien qu'un grand mur, et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il aura à grimper deux fois autant quand il arrivera au bout.

Il y a une quantité de gens qui en sont là. Ils sont très-pieux, mais leur piété ne leur a jamais procuré la joie ; et si vous voulez en savoir la raison, c'est qu'ils ne pensent guère qu'à eux-mêmes. Ils prient, mais presque toujours pour demander au Seigneur de les garder, de les nourrir, de les vêtir, et de les amener enfin à la patrie céleste. Ils sont plus préoccupés de ce que le Seigneur fera pour eux que du service qu'ils doivent eux-mêmes au Seigneur ; ils le servent, mais dans l'espoir d'obtenir comme récompense la couronne et la robe de justice ; il n'y a pas de danger qu'ils s'oublient, allez ! Comment donc s'étonner que le pauvre voyageur de la vallée soit si triste ? L'étonnant serait qu'il ne le fût pas : il a toujours son moi devant lui comme un mur qui l'entoure et intercepte le soleil. Quand on tient ses regards fixés sur soi-même, on aura beau regarder, on ne trouvera rien de bien réjouissant à voir. D'ailleurs, le croiriez-vous, il arrive assez souvent que ces gens-là aiment et entretiennent soigneusement leur tristesse, parce qu'ils considèrent qu'elle les élève au-dessus des chrétiens joyeux. Ils ne pensent pas même à se demander si le Seigneur les veut joyeux ou tristes, parce qu'ils ont tranché la question d'eux-mêmes, en sorte que c'est encore, sans qu'ils s'en doutent, leur moi qui règne sur eux. Mais le voyageur qui marche sur le sommet de la montagne, prend sa longue-vue et s'oublie en contemplant l'amour, la sagesse, la puissance et la gloire de son divin Maître. Il loue Dieu de tout son cœur parce qu'il ne peut pas faire autrement. Comment pourrait-on ne pas le louer quand on a éprouvé combien il est bon et compatissant ? Si nous allons vers notre Père céleste pour lui demander seulement la part de biens qui nous revient, nous l'obtiendrons en notre qualité de fils, mais nous ne serons jamais satisfaits ; notre joie ne débordera pas comme un torrent et ne se répandra pas autour de nous. Si nous voyons, au contraire, que notre part de biens n'est rien en comparaison de la présence du Père lui-même, nos cœurs seront pleins d'allégresse. Vraiment, quand nous entendons la voix de notre Père, que nous sentons ses bras nous entourer et son amour se répandre dans notre cœur, nous ne pouvons faire autrement que de nous réjouir. Saint Paul marchait sur la hauteur parce qu'il était mort à lui-même et qu'il vivait pour Christ ; les souffrances, la pauvreté, les persécutions, la mort même, n'étaient rien pour lui si seulement il pouvait servir son Dieu. Aussi pouvons-nous être sûrs que lui qui se disait « affligé, mais toujours dans la joie, » était le premier à mettre en pratique l'ordre que le Seigneur nous a donné par lui : « Soyez toujours joyeux. » C'est qu'il ne se recherchait pas lui-même. La volonté propre est comme un bras de mer qui sépare la terre promise de la nôtre. Saint Paul traita ce vieux locataire avec bien peu de ménagements ; il lui donna ordre de déloger et fit restitution de la propriété à l'Éternel. « Ce n'est plus moi qui vis, » dit-il, « c'est Christ qui vit en moi. » Eh bien, je veux suivre son exemple. Je me dirai : « Daniel, je ne veux plus de toi dans la maison. Tu me donnes plus d'ennuis que n'importe qui ; tu es si difficile à contenter, et si changeant, que si tu vas bien aujourd'hui, on ne sait pas comment tu iras demain ; je vais te congédier, toi et tout ce qui t'appartient. »

Voilà ce que je désire pour moi, mes amis ; mon cœur s'écrie : « Mon Sauveur, viens demeurer sous mon toit, non pas comme un hôte que j'ai à recevoir et auquel je puis de temps en temps demander une faveur ; viens, et

sois le Maître, et je serai le serviteur, et tout ce qui est à moi te servira. » C'est là ce que je veux ; et si quelqu'un vient frapper à la porte et demande : « Daniel demeure-t-il ici ? » avec quel bonheur je répondrai : « Daniel n'y est plus ; il est mort et enterré ; cependant je vis, non plus moi-même, mais Christ vit en moi. »

Vous avez aussi, chacun de vous, une maison ; une maison à trois étages qui sont le corps, l'âme et l'esprit. Prenez-en la clef, allez tout droit au Seigneur, donnez-lui cette clef, et que ce soit fait une fois pour toutes. D'année en année, nous renvoyons toujours jusqu'à ce que les vieux murs tombent en ruines et qu'il n'y ait plus que des décombres. « Offrez vos corps, » dit saint Paul. Dites donc à votre Dieu : « Me voici ; » prends-moi à toi tout entier et pour toujours. Donnez-lui la maison, et balayez-la, et entretenez-la aussi soigneusement que possible pour lui. Que le Seigneur nous aide tous à être des chrétiens marchant sur la hauteur.

Ainsi parla l'ami Daniel, et tous ceux qui l'écoutaient dirent du fond de leur cœur : *Amen*.

Dites-vous que Dieu ne fait jamais rien arbitrairement ; s'il vous refuse la santé, par exemple, c'est qu'il a une raison pour cela, et si vous le croyez avec une foi sincère, vous n'aurez pas le désir de découvrir quelle est cette raison. Si peu à peu vous vous apercevez que votre volonté n'est pas toujours la sienne, ne vous découragez pas ; réfugiez-vous auprès de votre Sauveur et restez en sa présence jusqu'à ce que vous obteniez le même esprit qui lui faisait dire : « Père, si tu voulais éloigner cette coupe de moi ! Toutefois, que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne. » Chaque fois que vous le direz, cela vous sera plus facile ; vous vous rapprocherez davantage de lui, et dans ce rapprochement vous trouverez une douce paix qui rendra votre vie infiniment heureuse, quelles qu'en soient les conditions extérieures.

(Extrait de « *Marchant vers le Ciel*. »)



Se confier, c'est se reposer ; se confier en l'Éternel, c'est se reposer sur l'ami le plus sage, le plus puissant, le plus tendre, le plus fidèle à ses promesses. Ne direz-vous pas qu'il est heureux, celui qui, à chaque inquiétude sur l'avenir, répond : « Mon Père céleste sait de quoi j'ai besoin ; » qui, à chaque difficulté, dit, en regardant Jésus crucifié sur le Calvaire : « A la montagne de l'Éternel il y a été pourvu : Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, qui l'a livré à la mort pour moi, comment ne me donnerait-il pas toutes choses avec lui ? »

ROCHAT.



« AYANT AIMÉ LES SIENS QUI ÉTAIENT DANS LE MONDE, IL LES AIMA JUSQU'À LA FIN. » — JEAN 13 : 1.

Le gérant :

J. BONHOUR.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1876.

LA RÉPONSE DE L'AVEUGLE GUÉRI.

« Donne gloire à Dieu : nous savons que cet homme est un méchant. » — « Si c'est un méchant, je l'ignore, je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et qu'à cette heure je vois. »
(Jean 9 : 24, 25.)

Qu'est-ce donc que nous voyons aujourd'hui et que nous ne voyions pas auparavant? Nos progrès? notre sainteté? Non. Ce que nous voyons mieux, c'est d'une part notre péché, et d'autre part la parfaite suffisance de notre Sauveur.

Oui, notre péché nous apparaît toujours plus hideux, et nos péchés toujours plus nombreux, parce que nous en discernons sans cesse que nous n'appelions pas *péchés* avant d'y voir plus clair. Oui, de nouveaux horizons se découvrent sans cesse à nous, nous apercevons de nouveaux devoirs à remplir, un idéal plus élevé à atteindre, et nous savons que ce qui nous semble aujourd'hui être l'idéal de la vie chrétienne nous en paraîtra bien éloigné quand nous y serons arrivés. Il en sera de même jusqu'à la fin : étrangers et voyageurs ici-bas, pèlerins toujours en marche vers la patrie céleste, nos pieds ne se reposeront, nos cœurs ne seront pleinement satisfaits, que le jour où les portes d'or s'ouvriront devant nous.

Cette vie que l'Écriture compare à un voyage, elle la compare aussi à une guerre, — et comme le voyage, la guerre durera jusqu'à notre dernière heure. Mais nous avons dans cette guerre un allié qui n'a jamais été vaincu et qui ne le sera jamais, ce qui change singulièrement pour nous les conditions de la lutte : vainqueurs par lui, nous participerons avec lui aux fruits de la victoire. Jésus-Christ nous dit : « Prenez courage, j'ai vaincu le monde. » Enrôlés dans son armée, le grand point, le seul dont nous ayons à nous préoccuper, c'est de le suivre dans le chemin de l'obéissance partout où il nous appellera à marcher, ce qui ne signifie pas, assurément, nous asseoir les bras croisés sur le bord de la route.

Nous ne nous laisserons donc pas ébranler par ceux qui nous disent : Prenez garde! Êtes-vous bien sûrs que Dieu ait dit...? Ne vous faites-vous pas de singulières illusions en croyant à la possibilité d'une vie chrétienne plus haute, plus vivante, si l'on

peut dire ainsi, que celle que possèdent la plupart des chrétiens? Vous enseignez que les conditions de cette vie, les moyens de la réaliser, sont autres que nous ne l'avons cru voir jusqu'à présent dans la Parole de Dieu : n'y a-t-il pas de votre part beaucoup de présomption à penser que vous avez trouvé je ne sais quel remède nouveau pour guérir ce mal, si ancien, hélas, et toujours le même, de la tiédeur, de l'indifférence, de la stérilité des chrétiens? Vous pensez être réveillés, mais vous rêvez! Vous jugez que vos yeux ont été ouverts : tentation à l'orgueil! Votre théologie fait fausse route, si tant est que vous soyez capables de formuler une théologie. Les seules formules qui puissent faire du bien, ce sont les nôtres.

Nous répondrons : — « Nous ne savons qu'une chose, » c'est que nous vivions autrefois tranquilles dans le péché, et que maintenant nous ne pouvons plus en prendre notre parti, que nous ne voulons plus accepter ce honteux esclavage comme étant la volonté de Dieu à notre égard. La preuve que nos yeux sont ouverts, c'est que nous voyons notre misère, qu'elle nous fait souffrir, et que nous ne voulons plus nous endormir ou nous étourdir pour échapper à cette douleur.

Comment ce changement s'est-il opéré? Quel genre de réunions, quelle sorte d'appels, quelle doctrine, quels hommes y ont contribué? — Nous n'avons pas besoin de le savoir; mais nous savons une chose, c'est que nous voyons notre monstrueuse ingratitude, notre incrédulité, nos révoltes secrètes, notre péché en un mot, comme nous ne les avons jamais vus. Nous croyons que la volonté de Dieu en Jésus-Christ est que nous ne nous contentions pas du *désir* de le glorifier dans nos corps et dans nos esprits qui lui appartiennent, mais que nous arrivions à le glorifier réellement, et nous savons que pour y arriver sa force est promise à notre faiblesse.

Nous sommes misérables et pécheurs, c'est donc pour nous que Jésus-Christ est venu; or, il est vivant aujourd'hui pour sauver parfaitement ceux qui vont à Dieu par lui.

N'est-ce pas une chose étrange que ce désir qui se fait jour chez tant de chrétiens, ayant devant eux des frères qui ont trouvé un commencement de guérison, de leur persuader à grand renfort d'arguments qu'ils se trompent sur leur état de maladie, ou que les moyens auxquels ils demandent la santé sont insuffisants? Il a même été question d'orgueil spirituel, de « quiétisme »... mais ces dangers ne sont-ils pas plutôt à craindre pour les chrétiens

qui pensent avoir épuisé la source des grâces de Dieu et n'avoir rien à attendre de plus que ce qu'ils ont?

S'il y avait dans le mouvement actuel quoi que ce fût d'agressif ou de sectaire, nous comprendrions que chacun cherchât à défendre sa maison ; mais il ne s'agit de rien de pareil. On a remarqué depuis longtemps que les chrétiens qui insistent le plus sur la vie de la foi, bien loin de se constituer en sectes particulières, s'attachent individuellement, plus fermement que jamais, aux églises dont ils font partie, tout en se sentant plus unis à leurs frères d'autres dénominations ; preuve évidente que ce mouvement tend à « l'édification du corps de Christ, » de l'Église, au sens universel, et nullement au profit de telle église plutôt que d'une autre. Ce qu'il est vrai de dire, c'est que du jour où nous avons compris le devoir et senti le privilège de travailler ensemble à l'édification du corps de Christ malgré les barrières qui nous séparent les uns des autres, nous avons tressailli d'une commune joie, et il nous a semblé que nous posions le pied sur un chemin à l'extrémité duquel nous verrions se réaliser le vœu de Jésus-Christ : « Père saint... qu'ils ne fassent qu'un, comme nous. » Nous avons pu alors subordonner dans nos cœurs la prospérité et le succès de nos diverses églises aux intérêts supérieurs de l'avancement du règne de Dieu dans le monde et à la gloire de son nom.

Y a-t-il une âme qui ait cru avoir reçu quelque bien de ces réunions qu'on a appelées de consécration et de réveil, et qui ait été trompée dans son attente? Y a-t-il un chrétien qui ait fait sérieusement l'essai de cette force qu'on lui assurait être au service de quiconque, renonçant à soi-même, était décidé à en faire usage par la foi, et qui n'ait rien trouvé? qui soit demeuré vis-à-vis du péché dans le même état d'impuissance et de chute où il était auparavant? Nous n'avons recueilli jusqu'ici aucun aveu de ce genre. Les voix qui s'élèvent pour nous mettre en garde contre les dangers de cet enseignement, qu'on n'a pas réussi à qualifier, parce qu'il n'est pas autre chose au fond que celui de la Bible, sont les mêmes qui, dès le début, avaient manifesté de l'éloignement pour le réveil. Celui-ci estime que la question ecclésiastique doit primer toutes les autres ; pour celui-là, il y a danger à détourner les âmes de la forme ordinaire des services religieux. Pour cet autre, nous avons de la piété une conception sentimentale et féminine ; d'ailleurs il nous manque une doctrine, — à quoi nous pourrions répondre à peu près comme

M. Moody à un frère qui lui témoignait le désir de voir exposée par écrit la doctrine qu'il prêchait : « Vous la trouverez dans le chapitre sixième de l'épître aux Romains. » Tel autre, au contraire, discerne fort bien notre doctrine, laquelle fourmille des hérésies les plus dangereuses. Ou bien encore, on juge utile d'appeler notre attention sur tout le temps consacré à ces réunions, au détriment de nos ménages et de nos affaires : « A quoi sert cette perte?... » Nous osons dire à tous ces frères qu'ils n'ont pas obéi au précepte de l'Apôtre, d'éprouver toutes choses ; ils n'ont pas soumis à l'épreuve de leur expérience personnelle et pratique l'enseignement particulier de ce qu'on est convenu d'appeler, un peu par anticipation, le réveil actuel. Ils l'ont jugé du dehors, convaincus d'avance qu'il n'y avait rien de bon ni de solide à en attendre.

Il fut un temps et il n'est pas bien éloigné, où ces mêmes amis qui aujourd'hui nous accusent de n'avoir pas de doctrine nettement définie, nous accusaient de trop appuyer sur la doctrine et pas assez sur la vie. Si nous affirmons qu'il ne nous reste rien à faire pour « parachever » notre salut, sinon de nous approprier par la foi les fruits de l'œuvre de Jésus-Christ, c'est parce que nous ne savons pas voir autre chose dans la Parole de Dieu.

Un mot encore à l'adresse des frères qui croient devoir détourner les âmes de la recherche de la sanctification par le moyen de ces réunions spéciales et des publications dites de réveil.

Qu'ils nous permettent de leur dire à notre tour : Prenez garde. Ne traitez pas légèrement des choses aussi graves et aussi saintes ; ne leur faites pas la guerre, n'en riez pas non plus. Vous êtes en présence de faibles, de malades au cœur desquels Dieu allume la sainte ambition de quelque chose de plus *réel* que ce qu'ils ont connu jusqu'ici ; pourquoi vous efforcer de les convaincre qu'ils n'ont rien de meilleur à attendre ? Ne les troublez pas dans leurs nobles recherches ; craignez de mettre une pierre d'achoppement sur leur chemin. Vous savez que le dernier mot de tout ce qu'ils entendent ou lisent est toujours : Jésus-Christ Sauveur, mort à cause de nos péchés, ressuscité à cause de notre justification ; Jésus-Christ, notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption. Ils le reçoivent comme tel, ils se réjouissent dans sa fidélité : craignez, ah ! craignez de scandaliser un de ces petits !

G. J.

DU MÉCONTENTEMENT DE SOI.

Il est un mécontentement de soi dont la légitimité est hors de doute et qui est inséparable de tout christianisme sérieux ; c'est ce sentiment de tristesse provenant du contraste que nous constatons entre nos aspirations vers la stature parfaite de Christ, notre modèle, et la réalisation si grossière de cet idéal dans notre vie de tous les jours. Cette sainte douleur de l'âme qui gémit de ses imperfections et de son insuffisance, nous ne la connaissons jamais assez. S'il y a une forme de christianisme qui envisage le péché à un point de vue superficiel, et qui, satisfait à bon marché, croie à tout instant avoir atteint le but, jamais ce christianisme-là ne sera le nôtre. Ce n'est pas celui de l'Apôtre Paul, et notre propre expérience le contredit de point en point. A mesure que nous avons avancé dans la carrière qui s'ouvrait devant nous, nous sommes devenus plus exigeants quant à nous-mêmes, moins faciles à contenter. C'est là un principe indiscutable, car il repose sur le double témoignage de l'Écriture sainte et de l'expérience chrétienne.

Mais si ce principe est vrai, gardons-nous toutefois d'en exagérer la portée et d'en tirer des conséquences qui ne s'y trouvent pas renfermées.

Il y a dans notre vie à tous des époques où nous éprouvons le besoin de jeter un rapide coup d'œil en arrière et de faire le compte de nos voies. Où en sommes-nous en fait de vie chrétienne ? Avons-nous avancé ou reculé ? Telle est la question que nous nous adressons. Rien de plus légitime que ces examens de conscience. Autant il serait malsain pour notre âme de nous considérer et en quelque sorte de nous « ausculter » à tout moment, autant il est salutaire de rentrer de temps à autre en nous-mêmes pour établir, sous le regard de Dieu, notre bilan spirituel. Or, cet examen peut nous conduire à des résultats très-différents.

Il peut arriver en premier lieu que nous ayons le sentiment de n'avoir fait aucun progrès, et que ce sentiment ne corresponde pas à un état de choses réel. Il y a là une illusion fréquente qui provient de ce que Dieu fait son œuvre en nous d'une manière insensible et cachée. Quand l'idée fixe que nous n'avancions pas s'empare de notre esprit, elle risque fort de nous pousser au découragement.

Prenons garde de ne pas tomber dans ce piège, et rappelons-nous que le sentiment individuel n'est pas une règle à laquelle nous puissions mesurer avec certitude la réalité et l'étendue de nos progrès.

Mais il peut arriver aussi que ce sentiment de mécontentement de nous-mêmes ne soit pas une pure illusion. Ce cas particulier nous est décrit dans un des derniers numéros de ce journal : « Trop souvent le chrétien le plus ardent dans ses aspirations et le plus persévérant dans ses efforts pour croître, se trouve à la fin de chaque année moins avancé qu'il ne l'était au commencement¹. » Si cette expérience provient quelquefois d'une erreur de notre esprit, il n'en est pas toujours ainsi. Il serait dangereux de repousser cette idée d'un déclin chaque fois qu'elle se présente à nous, en n'y voyant qu'un piège de Satan ; dangereux aussi de n'y voir, tout au contraire, qu'un signe de progrès. Qui nous dit en effet que ce mécontentement ne provient pas d'un état de choses anormal, qui nous donne mauvaise conscience ? Il est bien des causes qui ont pour effet certain d'arrêter notre croissance dans la grâce et de nous empêcher d'avancer vers le but. Tel serviteur de Dieu, dont la parole a été pour un temps irrésistible, gémit d'avoir perdu cette démonstration d'esprit et de puissance dont il avait trouvé le secret. Il se peut fort bien qu'il se trompe, et que dans un affaiblissement apparent il ait gagné en force spirituelle ; mais il se peut aussi que, faute d'exercer un contrôle incessant sur lui-même chaque fois qu'il était appelé à parler en public, il ait laissé peu à peu se glisser dans son âme des préoccupations personnelles qui le réduisent à une impuissance momentanée. Ou bien, pour choisir un cas tout différent, ce qui nous trouble peut-être et nous rend mécontents de nous-mêmes, c'est une habitude fâcheuse dont nous avons été délivrés pendant un certain temps et qui, par suite d'un manque de vigilance, a fini par reparaitre : l'habitude, par exemple, de nous faire des soucis. Nous soupignons en songeant à ces journées d'autrefois, si paisibles, si heureuses, où mille sujets de préoccupation ne nous causaient aucune anxiété, parce que nous avions appris à nous décharger chaque jour sur Dieu de notre fardeau. Nous comparons le présent au passé, et ce contraste nous attriste. Quoi d'étonnant ! Il est fort heureux que nous éprouvions ce senti-

¹ *Libérateur* de mars, p. 37.

ment de tristesse, car sans cela, nous demeurerions indéfiniment dans cette situation lamentable, tandis qu'en reconnaissant un déclin, nous pouvons le faire cesser d'un moment à l'autre et rentrer dans les conditions normales de tout véritable progrès.

Il est un troisième résultat auquel nous pouvons arriver. Il se peut que nous soyons amenés à cette conclusion : Ma vie spirituelle a progressé. Cette satisfaction que nous éprouvons peut sans doute provenir de l'orgueil spirituel et n'être qu'une illusion dangereuse ; mais en est-il toujours et nécessairement ainsi ? Nous est-il absolument interdit de constater des changements heureux dans notre conduite, et serait-il vrai de dire que si nous croyons avoir avancé, c'est une preuve certaine qu'au contraire nous avons reculé ? Nous ne le pensons pas. Tout dépend de l'esprit dans lequel nous constatons ce progrès de l'œuvre de Dieu en nous. Si nous le faisons en toute humilité, en disant avec l'Apôtre : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, » et en ne nous glorifiant que « dans le Seigneur, » n'est-il pas tout naturel et parfaitement légitime de nous réjouir de ce travail béni qui s'opère en nous sous l'influence du Saint-Esprit ? Quoi ! nous avons pu reconnaître que notre Bible nous était devenue plus précieuse qu'autrefois, la prière plus nécessaire que jamais, nous avons plus de courage pour surmonter les difficultés de notre position, plus de patience dans nos rapports avec notre prochain, nous avons perdu le goût de telle récréation mondaine qui nous passionnait jadis, en un mot la volonté de Dieu nous devient toujours davantage « bonne, agréable et parfaite, » et par crainte de paraître nous décerner des éloges, nous passerions toutes ces bénédictions sous silence, nous en mettrions en doute la réalité ! Ne craignons pas de le dire, une pareille manière d'agir serait le comble de l'ingratitude et empêcherait le Seigneur de nous continuer sa faveur.

Que Dieu nous donne de plus en plus cet esprit de sagesse et de simplicité dont nous avons besoin pour voir les choses telles qu'elles sont et éviter de tomber toujours dans les extrêmes ! Que, d'une part, il nous enseigne chaque jour davantage ce mécontentement de soi qui puise incessamment sa source dans le sentiment de notre indignité et de notre misère, sans jamais dégénérer en découragement, et que, d'autre part, il nous donne de connaître de plus en plus cette satisfaction, si pure et si légitime, du voyageur qui, arrivé au sommet de la première colline, au moment de re-

prendre son bâton pour gravir une pente plus élevée, éprouve le besoin de se recueillir un instant en face de l'espace parcouru, et d'entonner un cantique d'action de grâces.

AUGUSTE FISCH.

On ne continue à marcher qu'à la condition de ne pas se croire arrivé au but. Celui qui se croit arrivé s'arrête et cesse de combattre, sous prétexte qu'il a déjà reçu la couronne. Personne n'est plus près d'une chute que celui qui, étant debout, s'imagine qu'il ne peut pas tomber, et néglige de prendre garde à ses pas. Notre vraie sécurité est dans le sentiment de notre faiblesse. Nous défier de nous-mêmes et regarder à Celui qui seul peut toutes choses en nous, voilà le secret de la force.

F. BONIFAS.



Plusieurs demandent des moyens, des méthodes, des secrets pour arriver à la perfection, et je leur réponds que je ne connais d'autre perfection que d'aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même, et que tous les secrets de cet amour, c'est d'aimer : comme on apprend à étudier en étudiant, à parler en parlant, à courir en courant, aussi apprend-on à aimer Dieu en l'aimant. Chacun parle de perfection et fort peu la pratiquent ; on veut avoir des vertus éclatantes, attachées au haut de la croix afin qu'on les voie de loin et qu'on les admire. Très-peu s'empressent à cueillir celles qui croissent au pied, à l'ombre de cet arbre de vie. Cependant ce sont les plus odoriférantes et les plus arrosées du sang du Sauveur. — Employez donc au service de Dieu les menues occasions qui se rencontrent. On ne fait presque point de cas de ces petites condescendances aux fâcheuses humeurs du prochain, ou du support de ses imperfections... d'une petite injustice, d'une préférence des autres à nous, d'une algarade, d'une importunité ; de faire des actions au-dessous de notre condition, de répondre agréablement à qui nous reprend à tort et avec aigreur, de recevoir une faveur avec action de grâces, de s'abaisser devant ses égaux et inférieurs, de traiter ses domestiques avec humanité et avec bonté. Tout cela paraît petit devant ceux qui ont le cœur haut. On ne veut aujourd'hui que des vertus braves et bien vêtues, qui donnent de la réputation ; et cependant combien est préférable l'humilité ! Dieu qui est charité conduit les humbles. Son esprit n'est ni dans l'orage, ni dans le tourbillon, ni dans le bruit de plusieurs eaux, mais dans un son doux et subtil.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

LA PAROLE DE DIEU ET SON PRIX INFINI.

L'Église chrétienne évangélique vient à nous avec un témoignage central, unique : c'est que Dieu nous offre, par sa parole, le salut gratuit, parfait, suffisant, éternel, en Jésus-Christ notre Seigneur. Elle nous dit : Crois en lui, et tu en feras l'expérience.

L'âme avide de vérité et de pardon qui accepte la bonne nouvelle du salut et reçoit le don de Dieu, éprouve la réalité et la puissance d'une vie nouvelle ; et quel que soit le moyen qui lui a transmis le message du salut, prédication, écrit, individu ou société, le croyant l'aime, le respecte et lui témoigne une confiance des plus légitimes.

Mais lorsqu'il remonte à la source première de la lumière, il est ramené à la Bible ; il s'aperçoit bientôt que plus la prédication orale a été appuyée sur l'Écriture, plus elle a été efficace et puissante ; l'épée est d'autant plus pénétrante, la semence d'autant plus vivace et capable de se propager, le marteau d'autant plus propre à briser le marbre de l'indifférence et de l'incrédulité, que la prédication est plus fermement appuyée sur le témoignage écrit de la Bible ; aussi ne saurait-il séparer le témoignage intérieur de l'autorité extérieure de l'Écriture ; c'est un même témoignage de l'Esprit, une même puissance de pardon et de vie qui le rapproche du Christ, le Sauveur. Mais est-il sûr de ne pas se tromper en répétant avec le psalmiste : « Ton témoignage est assuré » ? Ne pourrait-il pas s'être mêlé quelque erreur à la vérité, quelque alliage à l'or pur ? Car enfin nous n'en sommes plus aux temps heureux où la parole de Dieu était prêchée par la bouche infaillible du Fils de Dieu. Ne craignons rien. A moins d'admettre que la révélation de Dieu n'ait été nécessaire que pour un temps, ou que le Dieu qui aime tous les hommes d'un égal amour, ait voulu privilégier une seule génération, nous pouvons être sûrs que la révélation, divinement accordée, a aussi été divinement garantie, et que non-seulement la parole qui nous la conserve ne l'a pas faussée, mais qu'elle ne lui a rien fait perdre de sa vertu primitive, de sa réalité spirituelle, — et c'est là ce qu'en effet la parole de Dieu dit d'elle-

¹ Ps. 19 : 8.

même et ce que l'expérience de chaque jour confirme. « La parole de Dieu est vivante et efficace, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants; » et de fait, la même foi qui affirme que Dieu a parlé aux hommes, déclare aussi que la révélation de Dieu nous a été transmise d'une manière sûre, et la foi qui se défend de tout doute touchant la divinité du salut, se met aussi en garde contre tout ce qui ébranlerait sa confiance à l'Écriture.

Mais comment Dieu a-t-il garanti sa parole? Dès que les hommes ont voulu déterminer arbitrairement les limites et les conditions de cette garantie, ils sont tombés dans l'erreur. Le « Consensus » ayant eu à répondre à Louis Cappel, qui avait cherché à découvrir l'origine des points-voyelles hébraïques, se crut en droit d'exprimer la doctrine soi-disant orthodoxe dans les termes suivants : « Le code hébreu est inspiré tant dans les consonnes que dans les voyelles, dans les points-voyelles et dans la valeur des points-voyelles. » Des grammairiens devaient aller plus loin; Hollazius écrivait : « Le style de l'Écriture sainte n'est défiguré par aucune faute de grammaire, par aucun barbarisme, par aucun solécisme, » et Gisbert Voëtius, se posant la question, si les auteurs sacrés avaient besoin d'études ordinaires, de recherche ou de méditation, répond : « Je le nie, l'Esprit leur inspirait et leur dictait immédiatement ce qu'ils devaient écrire. » — D'autre part, des docteurs modernes ont cru qu'ils pouvaient affirmer que l'inspiration ne concernait que les idées et non les mots, comme s'il était possible de faire cette distinction. Quelques autres (dans le nombre M. Guizot) ont restreint l'inspiration aux sujets religieux et en ont exclu ce qui appartient à l'histoire ou aux autres connaissances humaines. Un pareil triage nous semble également impossible; car où tracer la ligne de démarcation? — Faudra-t-il donc adorer le code? garder les fautes d'écriture comme le font les rabbins? Tout au contraire, Dieu a laissé à des hommes le soin d'écrire sa parole, et il a donné aux hommes la tâche de l'étudier; il ne veut nullement nous dispenser de la peine de la recherche, et demande au contraire que nous puissions tous dire avec David : « J'ai recherché avec soin ta parole! » Si nous voulons l'absolu, nous tombons dans des excès contredits par les faits. Dieu veut que notre confiance en sa parole soit un effet de notre confiance en lui, et ce qu'il nous affirme, c'est que sa parole contient le témoignage de l'Esprit, qu'elle est

Esprit et vie, une semence incorruptible qui laisse les générations, les systèmes, les erreurs disparaître ou se corrompre, sans jamais perdre sa puissance spirituelle. C'est là ce qu'ont affirmé les auteurs sacrés eux-mêmes, et après eux tous les fidèles de l'Ancien et du Nouveau Testament.

L'Écriture sainte nous montre elle-même la variété inépuisable de ses applications par des comparaisons diverses d'un sens profond et riche. S'agit-il de sa valeur : elle est semblable à l'or fin ¹; elle est affinée, purifiée par tous les feux de la persécution ou de la critique comme l'argent le plus pur ². S'agit-il de ses bienfaits : c'est du lait pour les enfants ³, de la viande solide pour les hommes faits ⁴, une nourriture qui fait croître l'homme spirituel ⁵, un pain vivifiant pour tous ⁶, distribué par de sages dispensateurs ⁷. S'agit-il de sa puissance contre le mal : c'est un marteau qui brise la pierre ⁸, un feu qui brûle les épines ⁹, qui réchauffe et purifie ¹⁰; une arme défensive ¹¹ et offensive ¹²; une épée à deux tranchants ¹³, frappant l'ennemi du dehors ¹⁴ et celui du dedans ¹⁵; tirée en ligne droite, comme tout ce qui est conséquent, juste, vrai, logique; tranchante pour séparer l'homme de son péché, aiguë pour pénétrer dans son cœur; tenant à distance, même quand elle ne frappe pas ¹⁶, et tuant le méchant par son témoignage et son juste jugement ¹⁷. S'agit-il de son influence : c'est une lumière qui éclaire l'intérieur ¹⁸ et l'extérieur ¹⁹; qui dissipe les ténèbres en les jugeant, qui nous montre la vraie forme des choses, du bien comme du mal, de Dieu comme du monde, faisant que les yeux voient ²⁰, rendant lumineux tout ce qu'elle éclaire ²¹; c'est un miroir qui reflète les profondeurs du cœur de l'homme ²², aussi bien que les profondeurs du ciel ²³. S'agit-il de sa croissance : elle est une semence ²⁴ incorruptible ²⁵; c'est un grain dur et concentré, vanné et épuré ²⁶, facile à conserver dans la mémoire ²⁷ comme dans un grenier, mais qui ne germe et ne mûrit que dans le terrain convenable ²⁸ et d'après les périodes régulières de toute croissance ²⁹. S'agit-il de sa

¹ Ps. 19 : 11. — ² Ps. 12 : 7. — ³ 1 Pierre 2 : 2. — ⁴ Hébr. 5 : 12-14; Ézéch. 3 : 3. — ⁵ 1 Tim. 3 : 16, 17. — ⁶ Dent. 8 : 3; Jean 6 : 48, 51. — ⁷ Luc 12 : 42. — ⁸ Jér. 23 : 29. — ⁹ Jér. 6 : 14. — ¹⁰ Jér. 23 : 29. — ¹¹ 2 Sam. 22 : 31. — ¹² Actes 18 : 28. — ¹³ Hébr. 4 : 12. — ¹⁴ Matth. 4 : 10. — ¹⁵ Hébr. 4 : 12. — ¹⁶ Jos. 5 : 13; Ps. 45 : 4. — ¹⁷ Apoc. 19 : 15; 1 : 16; 2 : 16. — ¹⁸ 2 Pierre 1 : 19. — ¹⁹ Ps. 119 : 105. — ²⁰ Ps. 19 : 9. — ²¹ Éphés. 5 : 13. — ²² Hébr. 4 : 13; Jacq. 1 : 23; 2 Pierre 1 : 19. — ²³ 1 Cor. 2 : 10. — ²⁴ Luc 8 : 11. — ²⁵ 1 Pierre 1 : 23. — ²⁶ Jér. 23 : 28; Ps. 12 : 7. — ²⁷ Ecclés. 12 : 13. — ²⁸ Matth. 13 : 3-8. — ²⁹ Marc 4 : 27.

douceur et de son charme : elle est comparée au miel ¹, à une rosée ou à une pluie fécondante ².

« Regarde l'abeille, » disait saint Cyrille de Jérusalem, « comme elle visite les fleurs de toute espèce pour recueillir son miel; afin que toi tu parcoures de même les Écritures saintes, que tu embrasses le salut, et que, rassasié, tu puisses dire : Seigneur, que tes commandements sont doux, oui, plus doux que le miel ³ ! »

Aussi, voyez combien les croyants de tous les temps ont apprécié et aimé la Parole de Dieu! Les justes la méditent jour et nuit ⁴. Moïse exigeait que les rois en fissent une double copie, dès le début de leur règne, pour en porter toujours un exemplaire avec eux ⁵. Il disait aux Lévites : « Prenez ce livre de la Loi et mettez-le à côté de l'Arche de l'Alliance de l'Éternel votre Dieu, et il sera là pour témoin contre toi ⁶; » et au peuple : « Mettez donc dans votre cœur et dans votre entendement ces paroles que je vous dis, et liez-les pour signes sur vos mains, et qu'elles soient pour frontaux entre vos yeux! Et enseignez-les à vos enfants, vous en entretenant, soit que tu te tiennes dans ta maison, soit que tu voyages, soit que tu te couches, soit que tu te lèves. Tu les écriras aussi sur les poteaux de ta maison et sur tes portes ⁷. »

Quelle place n'occupe-t-elle pas dans la vie des Juifs fidèles! Le psaume 119 tout entier n'est qu'une riche et longue variation sur ce thème : « Oh! combien j'aime ta loi! » Samuel lui rend son empire dans la nation israélite, David la glorifie dans ses Psaumes, Salomon l'explique dans ses Proverbes, Ezéchias la fait recueillir par ses ministres, et Esaïe s'écrie : « A la loi et au témoignage! Si vous ne parlez pas selon le témoignage, il n'y aura point de matin pour vous ⁸. » Josias, découvrant qu'il n'a pas accompli les commandements de la loi, déchire ses vêtements ⁹ et réforme le peuple et le culte. C'est elle que lisent et méditent les Jérémie, les Daniel, les Zacharie, les Siméon. Mathathias mourant fait venir ses fils et leur dit : « Soyez zélateurs de la loi, et donnez vos âmes pour l'alliance de vos pères; » puis il leur cite comme modèles Joseph, Phinéas, Josué, Caleb, Élie, etc. ¹⁰. La mère israélite dont parle le deuxième livre des Maccabées, assistant au martyre

¹ Ps. 119 : 103. — ² És. 55 : 10, 11. — ³ Catéchèse 9. — ⁴ Ps. 1 : 2. — ⁵ Deut. 17 : 18. — ⁶ Deut. 31 : 26. — ⁷ Deut. 11 : 18-20. — ⁸ És. 8 : 20. — ⁹ 2 Rois 22 : 11. — ¹⁰ Premier livre des Maccabées.

de ses sept fils, leur criait : « Ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit et la vie, ni qui ai rassemblé tous vos membres. Mais le Créateur du monde, qui a formé la nature de l'homme, vous rendra de nouveau l'esprit et la vie... parce que vous ne tenez pas compte de vous-mêmes, à cause des lois de Dieu. » Soutenu par les conseils de son héroïque mère, le plus jeune des sept fils se livra aux bourreaux en leur disant : « Qu'attendez-vous ? je donne mon âme et mon corps, comme l'ont fait mes frères, pour les lois de nos pères. Que la colère du Tout-Puissant, qui a été justement répandue sur notre nation, finisse par moi et par mes frères ! »

« Ceux-ci ont vaincu par la parole à laquelle ils rendaient témoignage, et ils n'ont point aimé leur vie, mais l'ont exposée à la mort ¹. »

G. APPIA.

... Dieu veut nous rendre saints, et Dieu nous commande d'être saints; cette sainteté, qu'il veut d'une volonté souveraine, il la donne et il la demande; ou pour dire la même chose en d'autres termes, il la veut avec nous et contre nous; il la veut avec ceux qui la veulent et contre ceux qui ne la veulent pas. Nous nous adressons aux premiers et nous leur disons : Réjouissez-vous et rendez grâces : Dieu veut ce que vous voulez; il l'a voulu avant vous; il l'a voulu de tout temps; il le voudra toujours; il le veut d'une volonté aussi énergique que la vôtre l'est peu; il le veut avec plus d'ardeur qu'une mère ne veut le bonheur de son enfant, ou qu'elle ne demande la vie de son premier-né lorsqu'elle voit qu'il s'en va mourir. Si vous voulez être sanctifiés, c'est lui-même qui vous a mis au cœur cette volonté; il en est le premier auteur comme il sera en vous la force pour l'exécution; il n'est pas moins le chef et le consommateur de votre sanctification, qu'il est le chef et le consommateur de votre foi. Ayez donc bon courage; vous ne travaillez pas seuls, mais avec le Seigneur du ciel et de la terre qui vous a fait promettre que son Esprit vous conduirait tout doucement, comme on conduit une bête qui descend dans la plaine², et qui a bien voulu vous assurer que, dans toutes vos détresses, il serait lui-même en détresse³. Ineffable sympathie! condescendance prodigieuse! promesse immense! Mais nous avons un gage, et ce gage, le voici : « Dieu, qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il point toutes choses avec lui ! » *Toutes choses*, ainsi l'esprit de prière; *toutes choses*, ainsi la sagesse; *toutes choses*, ainsi l'amour; *toutes choses*, ainsi la sanctification. Lisez donc avec joie, baisez avec reconnaissance cette parole que tant d'autres lisent avec effroi : « C'est ici la volonté de Dieu, savoir votre sanctification. »

VINET.

¹ Apoc. 12 : 11. — ² És. 63 : 14. — ³ És. 63 : 9.

A UNE AME TROUBLÉE.

Attachons nos regards sur le Sauveur, et nos craintes s'évanouiront comme un rêve. « C'est ici le témoignage, que Dieu *nous a donné* la vie éternelle, et cette vie est en son Fils. » *Donné*, non pas vendu, ou prêté, ou promis; *a donné*, non pas donnera; si ce seul mot, dans sa plénitude, entre dans notre cœur, la vie, l'amour, la paix, la joie, l'obéissance y entrent aussi. Dieu *donne*, — qu'avons-nous donc à faire? Acheter? mériter? attendre? — Non, **mais tout simplement recevoir**. Ce que nous avons peine à croire, c'est que ce puisse être **vraiment** un fait que quiconque, à cause du sacrifice de Jésus-Christ mort pour ses **péchés**, s'attend à recevoir, aujourd'hui, sur la terre, jour après jour, le pardon, la **paix**, la force, et bientôt la délivrance de toute souillure et de toute douleur dans le ciel, soit vraiment possesseur de cette grâce. Oh! ce mot de *grâce*! que nous avons de peine à le réaliser! et comme nous sommes toujours enclins à regarder à notre ingratitude, à notre froideur, à nos chutes, à nos ténèbres, à notre incrédulité, **pour conclure** que la bonne nouvelle du salut ne concerne pas des pécheurs tels que nous! tandis que s'il y avait des préférences, au banquet de la grâce gratuite, **les plus** pécheurs entre les pécheurs seraient les premiers servis! Jésus-Christ a *tout accompli*, et tous les dons de Dieu sont entre ses mains — mieux que cela, *lui-même*, par l'Esprit, est prêt à venir habiter en nous, dans une communion plus intime que la plus tendre affection sur la terre. Et tout cela est fondé sur quoi? Sur l'amour de Dieu — l'éternel, l'insondable, l'immuable amour de Dieu, dont l'amour d'une mère est une imparfaite image. « Qui nous séparera de l'amour de Christ? » « Ni les choses présentes; » — voilà pour aujourd'hui, — « ni les choses à venir, » — voilà pour demain. Vivons de Jésus-Christ, — en Jésus-Christ, — pour Jésus-Christ; — ne demandons rien de moins, puisque rien de moins n'est promis, et que tout est grâce, — c'est lui qui nous expliquera ses promesses, en les réalisant en nous. Prions sans cesse, et quand Satan nous parle de douter, de craindre, de nous croire trop malades pour le médecin, — ne lui répondons pas un mot, mais tournons-nous vers Jésus-Christ. Et puis, en priant, veillons, car après tout, la vie la plus vigilante est la plus facile; si nous arrachons les mauvaises herbes à mesure qu'elles poussent, elles se détachent plus facilement et nous ne leur laissons pas le temps de s'unir en petits nids à serpents. — Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs — « et pourquoi pas le pauvre Joseph? » Voilà tout l'argument; acceptons comme un fait, avec des larmes de reconnaissance, ce que Dieu nous dit être un fait. Allons à Jésus-Christ heure après heure, tels que nous sommes, et nous trouverons en lui ce qu'il nous faut. Allons, non pas *pour voir* si nous l'y trouverons, mais *parce que* nous savons, sur le témoignage de Dieu, que nous l'y trouverons. Seigneur, « augmente-nous la foi! »

TH. MONOD. (Extrait d'une lettre.)

UNE DÉLIVRANCE.

Novembre 1874.

Bien cher Monsieur,

Soyez béni et réjoui, mais surtout que l'éternel Dieu d'amour, qui au lieu de mépriser les cœurs contrits les recherche, soit loué et glorifié !

Depuis dix-huit mois l'interdit s'était glissé dans mon cœur ; habituée à communier avec mon Sauveur et appelée à sonder le cœur de beaucoup d'autres, j'ai senti tout de suite qu'il y avait entre lui et moi une ombre qui me voilait sa face ; mais mille raisons spécieuses me faisaient garder, même comme légitime, ce péché maudit. Plusieurs fois, je me suis dit : « J'irai vers tel serviteur ou vers telle fidèle servante de la vérité, qui m'aidera dans ma lutte ; » mais je n'y allais pas, et d'ailleurs je sentais que ce n'était pas tel homme ou telle femme qui pourraient m'aider, mais seulement Celui dont je ne demandais pas le secours, parfois craignant de l'obtenir et parfois aussi sentant que c'est se jouer de Dieu que de prier contre ses propres désirs. La ruse de Satan me soufflait : Consulte cette personne, ou bien cette autre, — il y avait un grand choix, — tu verras qu'ils t'approuveront tous... et ma volonté se raidissait, et moi aussi, moi qui pourtant puis dire que j'aimais le Seigneur, je résistais !

Mais Celui qui m'a aimée le premier m'a troublée jusqu'à ce que je me sentisse si malheureuse qu'un beau jour, oui, un bien *beau* jour, je tombai à ses pieds en lui criant : « Tu vois, je tombe et ne me relève pas ; si tu ne me relèves toi-même, je suis perdue ; tu sais que tu m'as rachetée, tu sais que je ne veux pas plus vivre que mourir sans toi, tu sais que je suis à toi, sauve-moi, délivre-moi de mon écharde, et si mon lâche cœur revient sur cette prière, ne l'écoute pas, purifie, brûle tout, malgré moi s'il le faut, mais fais-le, coûte que coûte ! » Et le lendemain de ce jour, l'Esprit du Seigneur conduisit une amie à m'apporter un journal religieux, que je lus, copiai, appris presque par cœur, suppliant cet Esprit d'agir en moi, d'y régner en maître et de mettre sa volonté à la place de la misérable mienne.

O cœur désespérément malin ! Malgré tout cela je ne détruisis point mes idoles, mais les gardai, les mettant de côté pour pouvoir leur donner un coup d'œil au besoin. Aussi reprirent-elles leur empire, et mon état « devenant pire que le premier, » je fus, Dieu en soit béni ! plus malheureuse qu'avant ; quand je voulus prier je n'entendis plus « le son doux et subtil » me répondre, je revoyais l'interdit que je détestais et pourtant regardais comme légitime.

En entendant parler des réunions, je me dis que si quelqu'un avait besoin, non pas seulement de recevoir le Saint-Esprit, mais d'en être tellement rempli qu'il n'y eût pas la moindre parcelle de place pour quoi que ce fût autre que lui, c'était bien moi ; j'y allai. Auparavant, je priai ; le matin, et même dans la rue avant de mettre le pied sur le seuil de l'église, je dis au Seigneur : « Permits que je n'aie pas dans ces lieux si je ne dois pas t'y trouver ; fais que ma prière soit sincère ; si elle ne l'est pas, change-moi pour qu'elle le devienne ; ne me laisse pas m'endurcir, viens me délivrer. »

Et il m'a délivrée! — Dès le jour même? Non! car j'ai probablement encore essayé de regimber. Mais il ne m'a ni rejetée ni abandonnée; il « a intercédé pour moi par des soupirs qui ne s'expriment pas, » mais que je sentais, et mes prières, qui peut-être avaient moins d'ardeur, étaient remplies d'une foi et d'une confiance enfantines qui me semblaient étranges; je me demandais à moi-même : « Est-ce lui, cet intercesseur, ce régénérateur, qui met en moi cette attente en ses promesses? » Et quand je vins hier à la réunion de dix heures et demie, je crus que je disais, mais je vois bien que c'était lui qui me faisait lui dire : « Viens quand tu voudras et comme tu voudras, je t'attends, je sais que tu viendras! Je ne fais plus de résolutions, c'est toi qui les feras et les accompliras en moi. » — Il est venu ce matin, il a brûlé mes vaisseaux, et s'il m'a causé quelques souffrances, et s'il m'en réserve d'autres, je sais qu'il bandera les plaies qu'il a faites. Je lui demande qu'il fasse goûter à tous ceux qui les cherchent, la paix et le contentement inexprimables qu'il m'a donnés à moi-même.

Au Dieu trois fois saint, Père, Fils et Saint-Esprit, soient l'amour de ses rachetés et la gloire de leur salut.

N.

P. S. — Avril 1876. Cher Monsieur, vous me demandez l'autorisation de publier la lettre que je vous ai adressée lors des réunions de consécration à Paris en novembre 1874. Vous me demandez en même temps si l'événement a répondu aux espérances que j'exprimais il y a dix-sept mois. Mes espérances ont été, non pas réalisées seulement, mais dépassées. Dieu m'a fait perdre le goût et presque le souvenir de ce péché qui m'avait enchaînée si longtemps, et cette victoire m'a aidée à en remporter d'autres par la force du Seigneur. Si vous jugez que ces lignes puissent être de quelque secours à des âmes travaillées et chargées, je consens volontiers à leur publication.

N. ¹



« TANDIS QUE TOUS LES PEUPLES DE LA TERRE MARCHENT, CHACUN AU NOM DE SON DIEU, NOUS MARCHERONS, NOUS, AU NOM DE L'ÉTERNEL NOTRE DIEU, A TOUJOURS ET A PERPÉTUITÉ. » — MICHÉE 4 : 5.

¹ Cette lettre a été écrite par une personne occupée sans relâche au service de Jésus-Christ parmi les pauvres. Un tel témoignage est assurément de nature à affermir notre foi, à réjouir nos cœurs et à glorifier Dieu. (*Réd.*)

Le gérant :

J. BONHOURE.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1876.

APRÈS LA PENTECOTE.

« Si nous vivons par l'Esprit,
marchons aussi par l'Esprit. »
(Gal. 5 : 25.)

C'est par le Saint-Esprit de Dieu, et par Lui seulement, que nous avons reçu la vie divine, lorsque ne croyant point encore au nom de Jésus, nous étions morts dans nos péchés. Oui, nous étions *morts* quant à Dieu, et absolument incapables, par conséquent, de l'aimer et de nous acquitter envers lui d'aucun acte d'obéissance sincère ; en sorte que si maintenant, par la foi en Jésus, nous sommes passés de la mort à la vie, c'est un don de la grâce de Dieu, et nous n'avons obtenu cette immense bénédiction que par la puissance souveraine et victorieuse du Saint-Esprit, comme le même apôtre le déclare plus abondamment dans son épître aux Éphésiens ch. I, v. 15-20 et II, v. 1-6. Telle est la vérité que saint Paul pose en principe quand il affirme aux Galates que *nous vivons par l'Esprit* ; d'où il tire cette conséquence pratique : *marchons aussi par l'Esprit*.

Remarquons-le bien, l'apôtre ne nous recommande pas seulement ici, comme aux Romains (VIII, 1, 4) de *marcher selon l'Esprit*, ou en d'autres termes, dans la sanctification, qui est la voie du Saint-Esprit ; mais il veut que, comme c'est par la puissance de l'Esprit de vie que nous avons été renouvelés en Jésus-Christ, nous sachions bien aussi que nous ne pouvons marcher dans cette voie nouvelle d'obéissance et de sainteté que par la grâce et la force de ce même Esprit qui nous a été donné et dont l'opération nous est constamment et jusqu'à la fin indispensable. Voilà ce que l'auteur sacré nous rappelle dans toute la portion de ce chapitre qui va du v. 16 au v. 25.

Marchez par l'Esprit et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair. Pourquoi ? Parce que si d'une part *la chair*, qui *désire le contraire de l'Esprit*, résiste à la volonté de Dieu, *l'Esprit désire et veut le contraire de la chair*, et que Lui et Lui seul peut surmonter celle-ci et nous détourner de la pratique de ces choses que nous désirons naturellement, et que nous ferions, si nous étions livrés à nous-mêmes.

Que si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes pas sous la loi; et cela par une raison bien simple, que nous explique amplement le même apôtre dans le ch. VII de son épître aux Romains (v. 1-6), à savoir que c'est dans la communion de Jésus-Christ, sous la grâce et non sous l'empire de la loi, que nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu, et que, en Christ, nous sommes morts à la loi et ressuscités avec Jésus pour lui appartenir à lui seul.

Dans les v. 19-24, saint Paul développe sa pensée en montrant quelles sont *les œuvres de la chair*, d'une part, et quel est *le fruit de l'Esprit*, de l'autre. Les premières ne peuvent être que des péchés, des dérèglements et des abominations de toutes sortes, selon l'énumération qu'en fait l'apôtre et comme il est aisé de s'en convaincre en voyant ce qui se passe dans le monde. Pourquoi? Parce *l'affection de la chair étant inimitié contre Dieu, ceux qui sont en la chair ne peuvent plaire à Dieu.* — L'action de l'Esprit, au contraire, ne peut consister qu'en fruits de charité, de joie et de sanctification; et cela parce que *ceux qui sont au Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises.*

Quelle conclusion faut-il tirer de ces principes en ce qui concerne notre sanctification, objet de l'exhortation de l'apôtre? Parce que c'est l'Esprit qui sanctifie, la foi nous dispenserait-elle de la prière, de la vigilance et de tout effort personnel? Loin de nous une telle pensée! Le passage même que nous méditons la condamne par ce seul mot qu'il adresse aux croyants : *Marchez*; comme aussi, dans l'épître aux Philippiens, si l'écrivain rappelle cette vérité capitale que *c'est Dieu qui produit avec efficace dans les fidèles le vouloir et le faire, selon sa bienveillance*, il ne le fait que pour les encourager à *travailler à leur propre salut avec crainte et tremblement.* (Phil. II, 13.) Si nous croyons véritablement en Jésus-Christ, notre volonté est renouvelée et nous avons certainement à cœur de marcher comme il a marché lui-même; ce qui ne saurait se concilier avec la négligence et une sécurité charnelle. Toutefois, cela même ne suffit aucunement; et si nous ne voulons pas en vain veiller, prier et lutter contre nos ennemis spirituels, il faut que nous sachions bien que toute notre force est en Christ et que son Esprit seul peut nous donner la victoire. *Hors de moi, nous a dit Jésus, vous ne pouvez rien produire. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits.* (Jean XV.)

Et saint Jean : *La victoire par laquelle le monde est vaincu, c'est*

notre foi. (1 Jean V, 4.) Donc, c'est en demeurant dans la communion du Seigneur Jésus, c'est en attendant et en recevant de jour en jour, par la foi en lui, toute grâce et toute force de sa plénitude par le Saint-Esprit, que nous devons veiller, prier et combattre pour avancer vers le but de notre vocation céleste, et c'est ainsi seulement que nous ne courrons pas en vain.

A. HENRIQUET.

C'est une chose bien remarquable que l'effet que produit la lecture de la Bible, et surtout du Nouveau Testament, quand les yeux de l'intelligence commencent à s'ouvrir. On trouve dans ce livre toute la nourriture dont notre âme a besoin, c'est-à-dire qu'on y trouve tout ce qui répond à cette soif d'émotions qui nous dévore, et cependant tout nous y lie à la vie présente, aux petits devoirs qu'elle impose, et qui sont si souvent froissants et désabusants ; de telle sorte que notre âme, tout en nageant dans l'atmosphère la plus élevée, sait cependant se plier (et avec charme) aux choses les plus basses et les plus communes. — Il y a là quelque chose de tout différent de ce qu'inspire l'amour du bien ou du bien *purement humain* ; c'est une réflexion qui m'a bien frappé depuis quelque temps. Après la lecture de bons romans, de ceux de Madame de Staël, par exemple, on se sent prêt à toute espèce de grands sacrifices, l'âme est exaltée et heureuse par conséquent ; mais qu'elle est peu propre à la vie ! On sacrifierait alors son bonheur pour des êtres chéris, mais on ne saurait se plier un moment à leurs caprices, à supporter leurs faiblesses, tandis que l'Évangile met l'âme dans un état de bonheur doux et calme qui nous fait trouver Dieu en tout, et rend tout important à nos yeux.

Juillet 1827.

... Après avoir gémi durant des années sous le poids d'inclinations que l'on déteste et d'habitudes que l'on déplore, après s'être dit mille fois : *Je ne fais point ce que je veux ; je fais au contraire ce que je hais ; quand je veux faire le bien, le mal est attaché à moi : misérable ! qui me délivrera de ce corps de mort ?* quelle impression éprouve-t-on, mes frères, quand on se sent peu à peu ou tout à coup transporté dans une sphère toute nouvelle, où pour parler avec saint Paul : « *On fait ce que l'on veut,* » quelle impression, je vous le demande, si ce n'est celle de la liberté ? Ne sent-on pas qu'on se retrouve soi-même, qu'on a brisé pour jamais ses fers ? Eh bien ! voilà ce que l'Esprit de Dieu vous offre dans mon texte : la liberté ! la liberté glorieuse des enfants de Dieu ! la liberté par l'obéissance ! la liberté dans l'amour !

VINET.

LE LIVRE DES PSAUMES.

S'il fallait chercher une épigraphe au livre des Psaumes, nous n'en trouverions pas de plus significative que cette parole du psaume 66° : « Venez, écoutez, vous tous qui craignez Dieu, et je raconterai ce qu'il a fait à mon âme. » (Verset 16.) Tel est bien, en effet, le contenu de ce livre : le récit des expériences religieuses du psalmiste ; s'il chante, c'est « pour raconter ce que l'Éternel a fait à son âme ; » et ces effusions, il les répand dans l'âme de ceux qui craignent Dieu, » les seuls qui puissent le comprendre. Ceux-ci, malgré la distance des temps et la diversité des situations, s'associent tous, avec sympathie, à ses souffrances, à ses humiliations, à ses désirs vers Dieu, à sa confiance filiale, à sa joie du pardon. Aussi n'est-il aucun livre qui ait tenu, dans la vie de l'Église, soit dans le culte public, soit dans les dévotions particulières, une place comparable à celle qu'y occupe le livre des Psaumes. Qu'elle est longue et touchante l'histoire spirituelle qui se lit à travers les lignes de ces 150 cantiques ! Que de cœurs consolés, rendus à l'espérance et à la prière ! et depuis combien de siècles !

En Israël, les psaumes étaient chantés avec accompagnement de musique. (Les instruments en usage étaient la harpe, le luth, les cymbales, la trompette et probablement d'autres encore, ps. 150.) Ils formaient cinq recueils distincts : 1-41 ; 42-72 ; 73-89 ; 90-106 ; 107-150.

L'hymne que chanta Jésus avec ses disciples, la veille de sa mort (Matth. 26, 30 ; Marc 14, 26) était vraisemblablement l'un des psaumes de louange (commençant par « alléluia » c'est-à-dire : Louez l'Éternel) par lesquels les Juifs avaient coutume de terminer le repas pascal. (Ps. 111 et suivants.) Lui-même avait, plus d'une fois, expliqué les psaumes à ses disciples (Luc 24, 44), et quand il fut sur la croix, c'est une parole du psaume 22° qui lui servit à exprimer l'intensité de sa souffrance. (Matth. 27, 46 ; Ps. 22, 2.)

Les citations des psaumes sont fréquentes dans les écrits apostoliques et dans l'Église chrétienne ; chez nos frères de l'Église romaine, comme chez nos huguenots des Cévennes, ou chez les Bassoutos du sud de l'Afrique ; sous les voûtes des cathédrales, ou au prêche du désert, que de vœux, de confessions, d'actions de

grâces, de sentiments d'adoration sont montés vers Dieu avec les accents de ces anciens cantiques!

La forme originale des psaumes est celle de la poésie lyrique qui, étant l'interprète des émotions de l'âme, est la langue la plus populaire et la plus universelle. On sait que la poésie hébraïque n'a ni rimes, comme la poésie française, ni mètre comme la poésie latine; elle est caractérisée par un mouvement rythmique de la pensée, qui s'exprime successivement sous deux formes analogues et parallèles, ce qui donne au poème une allure à la fois grandiose et musicale.

Exemple :

La loi de l'Éternel est parfaite;

Elle restaure l'âme.

Le témoignage de l'Éternel est véritable;

Il rend sage l'ignorant.

Les ordonnances de l'Éternel sont droites;

Elles réjouissent le cœur.

Les commandements de l'Éternel sont purs;

Ils éclairent les yeux.

(Ps. 19: 8, 9.)

Les traductions modernes de Perret-Gentil et de Segond ont cherché à conserver dans le style et à faire ressortir par la disposition des lignes accouplées ce parallélisme poétique qui est à peu près perdu dans nos versions ordinaires.

Tous nos psaumes ne sont pas de David. Soixante et onze seulement portent son nom, et encore ne peut-on se fier entièrement à ces inscriptions qui ont été souvent ajoutées après coup. Plusieurs portent le nom d'autres poètes lyriques qui vécurent en Palestine du temps de David, ou après lui : Asaph (50, 73-83), les fils de Coré (42-48), Héman (88), Ethan (89). Beaucoup sont anonymes, par exemple la plupart de ceux qui forment l'admirable recueil connu sous le nom de « cantiques de mahaloth, » c'est-à-dire « des degrés » ou « des montées, » ainsi nommés parce que les pèlerins les chantaient quand ils montaient à Jérusalem pour les fêtes religieuses. (Ps. 120 à 134.)

Néanmoins, les psaumes de David demeurent le noyau autour duquel se groupent tous les autres. Il est probable d'ailleurs qu'il

est l'auteur d'un certain nombre de ceux qui ne portent point de nom. Cet homme « selon le cœur de Dieu » (1 Sam. 13, 14; Actes 13, 22) avait été de bonne heure préparé à la haute mission qu'il devait remplir un jour. Habitué dès sa jeunesse à conduire les troupeaux d'Isaï, son père, sur les collines de Bethléhem, jeté plus tard par la jalousie de Sathl dans les périls d'une vie errante, il apprit, sous le beau ciel de l'Orient, à interroger et à comprendre les grandes œuvres de Dieu qu'il célébra si souvent dans ses chants et auxquelles il emprunta ses plus frappantes images. Sa harpe fut sa consolatrice dans ses malheurs, comme elle fut l'instrument de sa reconnaissance sur le trône. Surtout, il vivait dans une communion intime et constante avec son Dieu; son âme vibrait sous le souffle de Dieu comme sa harpe sous ses doigts; tous les événements de sa vie éveillaient en lui des émotions religieuses qui, à leur tour, se traduisaient en poésie; souffrances, joies, craintes, espérances, tous les sentiments de son cœur montaient tout droit vers son Dieu, comme l'oiseau vole vers son nid. C'est Dieu qu'il voit, qu'il entend partout; c'est à Lui qu'il parle sans cesse. Preuve en soit la facilité et le parfait naturel avec lesquels le psalmiste passe, à chaque instant, de la troisième personne à la seconde, c'est-à-dire du récit de ses expériences à l'invocation directe de l'Éternel : « L'Éternel est mon berger. Il me mène le long des eaux tranquilles; il restaure mon âme; il me guide dans les sentiers du salut, pour l'amour de son nom. Quand je chemine dans une sombre vallée, je ne redoute aucun mal, car tu es avec moi; ta houlette et ton bâton, c'est là ce qui me console. » (Ps. 23.)

Quant au contenu essentiel du livre, le psalmiste l'indique d'un mot : il veut « raconter ce que Dieu a fait à son âme. » On sait l'intérêt et le profit qu'on trouve à lire dans les pensées intimes d'un homme supérieur, au moyen de sa correspondance ou de ses mémoires. C'est un privilège analogue qui nous est accordé dans les psaumes pour ce grand serviteur de Dieu qui fut à la fois un conquérant fameux, un puissant monarque, un grand poète, mais qui, par-dessus tout, était un humble enfant de Dieu, et dont nous recueillons ici les confidences religieuses. On ne peut se défendre d'une surprise mêlée d'humiliation, quand on remarque à quel degré de spiritualité, de confiance filiale en Celui qui est « son berger, » de saints désirs, avait pu parvenir, avec des lumières encore si imparfaites, un pieux Israélite qui, mille ans avant Jésus-

Christ, connaissait déjà le secret d'une « vie cachée en Dieu. » Quelles expériences instructives! et quelle sincérité dans le récit qu'il en fait! Que sont d'ordinaire nos prières, nos élans de componction, d'adoration ou de reconnaissance, à côté des accents du psalmiste, si vrais, si pénétrants, et dans lesquels on sent qu'il a répandu son âme tout entière? Et cependant, ne l'oublions pas, il n'avait pu « voir que de loin, » il n'avait fait que « croire et saluer » l'accomplissement des promesses dont, grâce à Jésus-Christ, nous goûtons, depuis dix-huit siècles, les fruits précieux. Depuis sa fondation, l'Église chrétienne a éprouvé le besoin très-légitime de témoigner sa foi et son amour pour son Sauveur par des cantiques nouveaux, inspirés par l'esprit évangélique; mais les psaumes n'en conserveront pas moins leur place dans le culte; comme simplicité, comme énergie, comme grandeur religieuse, ils ne seront jamais remplacés. Une excellente méthode pour sentir le prix des psaumes serait de les prendre quelquefois comme l'expression de nos besoins personnels, en d'autres termes, de les *prier* au lieu de les lire.

Êtes-vous, par exemple, dans la souffrance? empruntez l'une ou l'autre de ces nombreuses paroles où David épanche avec tant de liberté et dans un si grand détail les douleurs de son âme : « Mon Dieu, je crie le jour, et tu ne réponds pas; la nuit, et je n'ai point de repos! Pourtant, tu es le saint; tu sièges au milieu des louanges d'Israël! Ne t'éloigne pas de moi, quand la détresse est proche! Pourquoi, Éternel, repousses-tu mon âme? pourquoi me caches-tu ta face? » etc. (Ps. 22, 88.)

Éprouvez-vous un élan de confiance en Dieu? Dites avec le psalmiste : « O toi qui exauces la prière! toute chair s'adresse à toi. Nous voulons être nourris du bonheur de ta maison! Tu fais des prodiges pour nous exaucer en nous donnant la grâce, ô notre Dieu sauveur! » (Ps. 65.)

Êtes-vous dominé par un sentiment de repentance? c'est le moment de vous écrier : « Fais-moi grâce, ô Dieu, selon ta miséricorde! contre toi, toi seul, j'ai péché! » (Ps. 51.) Et quelle liste de paroles sublimes, qu'on dirait écrites exprès pour nous, ne pourrait-on pas ranger sous ces différents chefs!

Toutefois il faut remarquer qu'au-dessus de ces émotions personnelles et variées, il règne, dans les psaumes, un sentiment uniforme, savoir une espérance ferme et paisible qui se fait sentir d'un

bout à l'autre du livre et domine tout le reste ; c'est l'espérance de l'établissement du royaume de Dieu sur la terre. « L'Éternel règne, » et il veut régner toujours davantage sur les nations en la personne de son roi qui est son oint, auquel il a dit : « Demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage, les extrémités de la terre pour possession. » Tel est le but que Dieu poursuit et qu'il faut qu'il atteigne ; mais les peuples « dans leurs vaines pensées, » et les princes, à leur tête, au lieu d'accepter ce joug bienfaisant, « se sont soulevés contre l'Éternel et contre son oint. » (Ps. 2.) De là une lutte inévitable et terrible dans laquelle il ne se peut pas que la victoire ne reste pas à Dieu ; ses ennemis seront nécessairement détruits, et David, le représentant de Jéhovah, annonce et souhaite cette destruction, dans des imprécations nombreuses et terribles, tout empreintes de l'esprit de l'ancienne alliance, mais qu'il faut expliquer au point de vue théocratique où il était placé et qu'il a lui-même défini en ces mots : « Éternel ! n'aurais-je pas de la haine pour ceux qui te haïssent ? Ils sont pour moi des ennemis ! » (Ps. 139.)

Sous l'économie évangélique, David aurait compris que le moyen par lequel Dieu veut triompher de ses ennemis, c'est leur conversion, non leur mort ; mais autre est la loi, autre est l'Évangile ; à chaque époque sa lumière et sa responsabilité.

Rappelons enfin que pour profiter des richesses de ce merveilleux livre, il faut ne pas perdre de vue quels sont ceux à qui le psalmiste raconte ce que Dieu a fait à son âme : « Je vous le raconterai, s'écrie-t-il, à vous *qui craignez Dieu*. » (Ps. 66, 16.) En effet, ceux qui craignent Dieu sont les seuls qui puissent s'associer aux expériences de David. A vingt-huit siècles de distance, elles se renouvellent pour eux aujourd'hui ; ils passent par les mêmes humiliations, et c'est la même main qui les relève. Seulement, depuis David, « les temps ont été accomplis ; » le Dieu de David « a envoyé son fils » et s'est révélé en lui sous des traits nouveaux ; aujourd'hui, les vrais adorateurs de Dieu sont les disciples de celui qui a dit : « Nul ne connaît le Père que le Fils et celui auquel le Fils le fait connaître. » C'est par les chrétiens vivants que les psaumes seront pleinement compris ; dans les expressions employées par David, ils découvrent des richesses spirituelles qui ne pouvaient pas encore être aperçues à son époque. Celui qu'il appelle « l'Éternel » est pour eux « le Père de notre

Seigneur Jésus-Christ » (Éphés. 1, 3); Israël est non-seulement le peuple élu, mais aussi tout « l'Israël de Dieu, » c'est-à-dire l'ensemble des croyants (Gal. 6, 16); le « Roi d'Israël, » c'est Jésus, le seul chef de l'Église (Éphés. 5, 23); les ennemis à vaincre et à *faire mourir*, c'est tout ce qui, soit en nous soit autour de nous, est inimitié contre Dieu. (Col. 3, 5.) Ce n'est point là se lancer dans des applications ingénieuses ou forcées; c'est simplement prolonger des lignes commencées, et d'ailleurs déjà continuées dans cette direction par Jésus-Christ lui-même et par les apôtres. Reprenons donc avec reconnaissance ce livre des choses anciennes et des choses nouvelles. Ouvrons-le surtout dans nos jours de lutte et de souffrances; relisons-le dans un esprit de foi et de prière, et nous sentirons qu'il est pour nous, dans un sens tout spécial, ce que la loi de Dieu était pour le psalmiste, « une lampe à notre pied, une lumière sur notre sentier. »

JEAN MONOD.

A une personne malade et abattue. — Le Seigneur est plus puissant que vos craintes et que toutes les menaces de l'ennemi. Il vous donnera la force de rester inactive et de souffrir, et puis il vous relèvera pour parler aux autres comme vous ne l'avez jamais fait encore; non plus comme d'une élévation d'où vous contempriez de haut la douleur et le péché, mais comme de ces profondeurs où nous apprenons ce que sont le péché et la douleur et ce qu'est le Seigneur. Une parole épurée par le feu n'en vaut-elle pas dix mille? Nous sommes des faiseurs et des adorateurs d'idoles. Quand le Seigneur en brise une, de ses débris nous en formons une autre, et quand il brise nos cœurs par la verge, nous nous servons de cette verge elle-même, de notre chagrin, de notre pauvre cœur brisé pour nous en faire un piédestal et dire: « Fut-il jamais une affliction comme la nôtre? » Mais le Seigneur nous aime trop pour nous laisser seuls à l'œuvre, il renverse notre édifice tremblant, au moyen de quelque petite difficulté tout ordinaire qui met les débris en poussière. Et quand nous sommes écrasés, dépouillés, réduits à rien, il se place derrière nous et nous dit: « Femme, pourquoi pleures-tu? » Dans un premier moment de surprise nous ne le reconnaissons pas, mais il nous appelle encore tendrement par notre nom, ce pauvre nom que nous en étions venus à dédaigner; et nous nous retournons et le voyons toujours là, lui-même, et nous ne pouvons lui dire autre chose que: « Maître. » Et les idoles sont anéanties, les cœurs sont brisés, nous n'avons plus rien, nous ne sommes plus rien, cependant nous sommes aussi riches que les anges et « toutes choses sont à nous, car nous sommes à Christ. »

LES IRRÉGULIERS.

Nombre de gens aiment à décliner leur responsabilité personnelle vis-à-vis de Dieu dans les questions religieuses ou ecclésiastiques, sous prétexte *d'ordre* et de *régularité*. Il n'y a rien d'aussi irrégulier que la vie, ni d'aussi régulier que la mort. Tout réveil, toute conversion ou reconversion d'une âme n'est autre chose que la vie de Dieu brisant le moule régulier du sommeil et de la mort par des moyens qui paraissent irréguliers à ceux qui sont morts ou endormis.

La tentation des hommes après le déluge, de se constituer en organisation unique et bien ordonnée, fut irrégulièrement arrêtée par Dieu qui confondit leurs langages et les dispersa sur la surface de la terre. Lorsque Dieu voulut se choisir parmi les hommes un ami, dont la postérité devait devenir « un royaume de sacrificeurs » (Ex. 19, 6), il commença par soustraire Abram à toutes les « régularités » de la vie, et fit de lui un voyageur et un étranger dans une terre étrangère.

Il prépara sa postérité à devenir une nation puissante, en dispersant de très-bonne heure l'établissement qu'ils commençaient à former en Canaan et les envoyant dans un autre pays étranger. Lorsque Dieu voulut un sauveur et un législateur, au lieu de tirer parti de la situation de Moïse dans la maison de Pharaon, et de la connaissance des Égyptiens qu'il avait acquise, Dieu l'envoya garder les troupeaux pendant quarante ans dans le désert.

Lorsque Moïse mourut, au lieu de mettre à sa place un des anciens d'Israël, Dieu appela le jeune homme Josué, pour conduire Israël dans la terre promise. Et lorsque son peuple abandonnait le Seigneur pour servir d'autres dieux, mais que dans sa détresse il criait à Lui pour être délivré, l'irrégularité vivante de Dieu se manifestait invariablement en un antagonisme systématique avec la régularité morte de l'homme.

Le premier des juges ou libérateurs (Néh. 9 : 27), que Dieu suscita dans les temps troublés qui suivirent la mort de Josué, fut bien un descendant de Caleb, un homme de renom, mais il était fils du « frère puîné de Caleb. » Le second, *Ehud*, avait « la main droite serrée » (Juges 3 : 15), et il était de la moindre des tribus d'Israël, Benjamite. Ensuite vint *Schamgar* qui frappa 600 Phi-

listins avec un aiguillon à bœufs. Songez un peu : Israël redevable de sa délivrance à un guerrier armé d'un aiguillon à bœufs ! *Débora* et *Barac* vinrent ensuite : le soldat ne veut marcher que si *Débora* va avec lui, et même alors l'honneur ne lui en revient pas, car l'Éternel livre *Sisera* entre les mains d'une femme.

Celui qui doit délivrer Israël est ensuite *Gédéon*, dont la famille est pauvre en *Manassé*, et lui, le plus petit de la maison de son père ; son armée est réduite à 300 hommes qui, pour remporter la victoire, cassent leurs cruches de terre et tiennent leurs flambeaux en leurs mains. Puis vient *Abimélec*, fils illégitime de *Gédéon*, et *Jephthé*, fils d'une femme débauchée. Et lorsque, après ceux-ci, il fallut un autre libérateur, Dieu fit naître un fils d'une femme jusque-là stérile, comme Il avait autrefois donné *Isaac* à *Sara*, comme Il devait donner plus tard *Samuel* à *Anne* et *Jean-Baptiste* à *Élisabeth*. On ne peut rien imaginer de plus irrégulier que le système de guerre de *Samson*, qui prit des renards pour ses soldats, et remporta sa plus grande victoire, à une seule exception près, avec cette arme étrange, la mâchoire d'un âne.

Que dirons-nous de plus ? car le temps manque pour parler du vénérable *Éli* mis de côté, tandis que l'enfant *Samuel* est appelé au service de la maison du Seigneur ; de *Saül* rejeté ; des fils aînés de *Jessé* négligés, pour que le petit berger pût recevoir l'onction royale ; d'*Élie*, un montagnard inconnu de *Galaad*, apparaissant tout à coup devant le roi pour lui dire ces étonnantes paroles : « L'Éternel, le Dieu d'Israël, en la présence duquel j'assiste, est vivant, que pendant ces années-ci il n'y aura ni rosée ni pluie, sinon à ma parole. » (1 Rois 17 : 1.) *Élie* va disparaître de la scène du monde, mais qui choisira-t-il pour être prophète à sa place ? Non pas un des fils des prophètes, mais *Élisée*, un campagnard, occupé en ce moment même à labourer sa terre : « — et *Élisée* se leva et suivit *Élie*. »

Un dernier exemple. Lorsque le Fils de Dieu vint au monde, il naquit dans une étable ; il fut élevé dans un petit village éloigné de *Jérusalem* ; il n'appartenait pas à la tribu sacerdotale, il n'était membre d'aucun parti religieux ; il ne remplissait aucune fonction ; charpentier de son état, quand vint l'heure de commencer son ministère, il abandonna son métier, son village, sa famille, homme sans feu ni lieu, sans apparence, détesté des sacrificateurs, suspect aux yeux des chefs du peuple, mais c'était le saint de Dieu.

La première manifestation d'inimitié contre lui fut provoquée par la position indépendante qu'il prit vis-à-vis de la synagogue, et parce qu'il leur rappelait que bien qu'il y eût autrefois plusieurs veuves et plusieurs lépreux en Israël, cependant Dieu envoya Élie chez une femme veuve du pays de Sidon, et guérit, par le ministère d'Élisée, Naaman qui était Syrien.

La voix de l'histoire criera-t-elle en vain? Appeler Élie dans ses montagnes, Élisée dans ses champs, ce n'était pas de la part de Dieu déclarer qu'il n'avait pas de confiance dans les fils des prophètes, mais c'était montrer bien clairement que la sanction et l'approbation de ceux-ci n'étaient pas nécessaires à ceux-là. Les comètes peuvent nous faire l'effet de corps irréguliers; mais elles n'ont pas besoin de l'autorisation des étoiles; tous les corps célestes, dans leurs différents orbites, qu'ils soient réguliers ou non, glorifient Dieu ensemble et chantent en chœur: la main qui nous a faits est une main divine.

« *L'œuvre de Dieu!*... » Qui dira tout ce que renferment ces mots?

L'œuvre de Dieu *pour nous*, c'est le salut procuré à l'homme par l'amour immense du Père, l'immolation volontaire du Fils, l'office béni et permanent du Saint-Esprit. Cette œuvre est la bonne nouvelle annoncée aux hommes, le thème des chœurs célestes, l'admiration des anges, la gloire même de Dieu.

L'œuvre de Dieu *en nous*, c'est la transformation de notre être tout entier; l'harmonie complète entre notre nature renouvelée et le Saint-Esprit vivant, habitant, travaillant sans relâche en nous. C'est en un mot la destruction du vieil homme et la substitution de la volonté de Christ à la nôtre, le rétablissement intégral de l'image du Sauveur en notre propre âme, c'est la vie de Christ animant notre vie.

L'œuvre de Dieu *par nous*, enfin, c'est le renversement de l'empire du mal, le retour de l'humanité à celui qui l'a créée et sauvée; et un jour le triomphe définitif de la lumière sur les ténèbres.

C'est donc l'œuvre de Dieu qu'il faut connaître, éprouver et accomplir ici-bas, en attendant qu'elle soit pour nous au ciel la cause de notre reconnaissance infinie, la source de notre activité incessante, l'objet de nos louanges éternelles.

A. A. B.

Combien la Bible est sans comparaison le Livre des livres! Quelle joie d'y revenir en tous temps. Combien tout en elle est simple et juste! Aucun autre livre, ancien ou nouveau, même le meilleur, ne peut nous satisfaire complètement: l'un est aride, l'autre fade, un troisième pêche par quelque autre point; mais nous retournons à notre vieille Bible, et nous y trouvons tout ce dont nous avons besoin. La Bible possède la saveur de la vérité même; elle réveille la conscience, réjouit le cœur, éclaire l'esprit, fortifie l'âme.

INVOQUE-MOI.

invoque-moi au jour de ta
 détresse ; je t'en délivrerai
 et tu me glorifieras.

(Ps. 50 : 15.)

invoque-moi, lorsque ton cœur se serre,
 Glacé d'effroi.
 Je suis ton Dieu, ton Sauveur et ton Père :
 invoque-moi.

Enfant perdu, tu fuis loin de mon aile,
 Loin de ma loi.
 Veux-tu revoir la maison paternelle ?
 invoque-moi.

Lorsqu'un ciel noir te fait ployer la tête
 Et que sur toi
 Passe en sifflant un grand bruit de tempête,
 invoque-moi.

Lorsque Satan, sur la pente du doute,
 T'attire à soi,
 Quand il voudrait t'écarter de ma route,
 invoque-moi.

Jamais en vain du sein de la poussière
 L'œil de la foi
 Ne se tourna vers la croix du Calvaire :
 invoque-moi.

Même la mort connaît ma main puissante :
 Dans ton émoi,
 D'un cœur tremblant, d'une voix défaillante,
 invoque-moi.

Mais n'attends pas le ciel pour rendre gloire
 A ton saint roi...
 Dès ici-bas la foi, c'est la victoire :
 invoque-moi.

P. VALLOTTON.

DEVANT LE SACRIFICE.

... « Je puis comprendre que vous ayez toujours de nouveau à accomplir votre sacrifice. Que Jésus vous donne chaque fois la force de l'accomplir promptement, résolûment. C'est le moyen de lui ôter au plus vite son amertume. Oh ! que chaque fois Jésus soit près de vous, en vous, pour vous donner une pleine victoire.

Il y a de ces plaies du cœur qui bien souvent saignent et font souffrir. Il y a de ces douleurs intimes, profondes, intenses, que Dieu seul connaît dans toute leur grandeur, que Dieu seul comprend complètement.

Plus le cœur qui les éprouve ressemble au cœur d'Abraham, plus aussi les consolations du Dieu fort pourront y abonder promptement.

« Dieu lui dit encore : « Prends maintenant ton fils, ton unique, celui que tu aimes, savoir Isaac, et va-t'en au pays de Morija, pour l'offrir là en holocauste, sur une des montagnes que je te dirai. »

« Abraham donc, s'étant levé de bon matin, bâta son âne, et prit deux de ses serviteurs avec lui, et Isaac son fils. Et ayant fendu le bois pour l'holocauste, il se mit en chemin et s'en alla au lieu que Dieu lui avait dit. » (Genèse 22 : 23.)

Entre ces deux versets, rien. N'est-il pas sublime, ce rien ? N'est-ce pas un témoignage d'une haute éloquence, rendu à l'entière obéissance du père des croyants ? Ce silence ne parle-t-il pas de la silencieuse et prompte obéissance du cœur d'Abraham ? Ne peut-on pas dire : Entre les deux versets, rien ; donc rien non plus entre l'ordre de Dieu et l'obéissance d'Abraham ?

Quoi qu'il en soit, heureux ceux qui, mis en présence d'un sacrifice voulu de Dieu, l'accomplissent promptement, résolûment, définitivement. Je désire de cœur que le Seigneur Jésus vous donne d'avoir part à ce bonheur. Oh ! que, pour votre paix, son amour vous donne de faire, une fois pour toutes, le sacrifice qu'il peut demander de vous.

Puisse-t-il, lui, l'homme de douleurs, vous manifester sa volonté à cet égard avec une entière clarté, et puis, par cet amour qui sonde toute la profondeur de la douleur que ce sacrifice peut causer, vous donner de l'accomplir sans hésiter. « Crois seulement, et tu verras la gloire de Dieu. »

Quoi qu'il arrive, que votre sacrifice futur soit unique, offert une fois pour toutes, ou qu'il se partage en plusieurs sacrifices de détail, je fais des vœux ardents pour que chaque fois Jésus vous fortifie, vous encourage, vous console, vous inonde par le Saint-Esprit de sa paix et de sa joie. Dites-lui tout en toute simplicité, comme un ami à son intime ami. Il y a en lui des trésors inépuisables de sainte et tendre sympathie, de patiente et miséricordieuse attention aux confidences mêlées de larmes de ceux qui le suivent dans le chemin de la croix. Pensez souvent à ces paroles : « Ceux qui sèment avec larmes, moissonneront avec chant de triomphe. » Ps. 126 : 5.

R.



Aimer, c'est en même temps tout donner et tout avoir.

VINET.

FAIBLESSE ET FORCE.

Le chrétien ne peut trouver de véritable bonheur que dans la vie dont vivait saint Paul lui-même, et qu'il nous décrit en ces mots : « Je vis, non plus moi-même, mais Christ vit en moi ; et si je vis encore dans ce corps mortel, je vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est donné lui-même pour moi. » Quant à cette foi dont il est question ici, il en est deux sortes que notre Sauveur désigne sous des noms différents : l'une est la grande foi, l'autre est la petite foi, et nous ne sommes véritablement heureux, notre vie chrétienne n'est telle qu'elle doit être, que si nous possédons cette grande foi. Rappelons-nous l'histoire du centenier qui priait Jésus de venir guérir son serviteur. « J'irai, » dit Jésus. — « Non, » dit le centenier, « mais dis seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. » Et Jésus, se retournant, dit à ceux qui le suivaient : « Je n'ai pas trouvé une si grande foi, non pas même en Israël. » Et cette grande foi qui réjouissait tant le Maître, d'où provenait-elle ? Évidemment de ce que le centenier oubliait la puissance de la maladie pour ne voir que la puissance de Christ. Vous aussi de même, chers frères, en ce qui concerne la réalisation des promesses de Dieu, fixez sur Christ toutes vos pensées ; si vous vous arrêtez à considérer les obstacles, vous n'avez qu'une petite foi, et vous défaillez sûrement.

« Quand je suis faible, dit Paul, c'est alors que je suis fort. » Ces paroles semblent se contredire ; mais il n'y a là qu'une contradiction apparente que comprennent bientôt ceux qui ont fait la même expérience. Paul se trouvait-il dans des circonstances où il sentait que la tâche était au-dessus de ses forces ? Sans attendre davantage, il allait droit à Christ qui le revêtait de sa puissance, et il recevait aussitôt tout ce qui lui était nécessaire pour toute bonne œuvre.

« Comment se fait-il, disait un jour une dame à sa servante, que tout vous soit facile, et qu'il n'y ait jamais, dans vos devoirs journaliers, rien qui vous cause de l'ennui ? — Dès que j'ai un souci ou une difficulté, répondit la servante, je vais droit à Christ, je lui remets mon fardeau, et je l'échange contre une bénédiction. — Mais, reprit sa maîtresse, supposons que vous ayez une très-grande affliction, comment la supporteriez-vous ? — Voyez, Madame, je ne fais point de suppositions ; Christ n'en fait jamais. Jusqu'ici il m'a toujours délivrée, et cela me suffit pour être sans inquiétude quant à l'avenir. » Faisons de même, mes frères ; aussitôt que nous sentons notre faiblesse, allons droit à Christ, afin qu'il l'échange contre sa force toute-puissante. Rien ne lui est plus facile ; mais, pour cela, ne perdons pas un instant ; gardons-nous bien d'attendre que notre faiblesse ait paralysé en nous jusqu'au désir de la surmonter. Il n'est rien au monde de plus faible que le croyant ; mais il n'est rien non plus de plus puissant que le croyant, quand il s'est saisi, par la foi, de la puissance de son Dieu.

A. MAHAN.

« ... Nous avons une âme à nourrir, à restaurer. Elle a souffert durant tant d'années de notre incurie, de la grossière nourriture que nous lui fournissons, elle a été malade si longtemps de la terrible lèpre du péché, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si elle n'est encore que convalescente. Mais Dieu soit loué ! elle se fortifie chaque jour. Il lui fallait l'air de la liberté chrétienne, l'exercice d'une vie noblement occupée, le régime de la loi d'amour.

Quelle grâce que Dieu nous ait ôtée les interdits qui commandaient en maîtres chez elle, qu'il ait écrasé nos Dagon contre lesquels notre conscience protestait, mais en vain. Il fallait l'ordre de Jésus, l'opération de l'Esprit-Saint, le miroir de la Parole. — Je sais que ce Livre de Dieu vous est devenu cher comme à nous. — Qui l'aurait cru ? des trésors de grâce, de joie, de paix, de lumière y sont enfouis, et aidés de notre conseiller, au lieu de piétiner comme avant sur ce sol si riche, nous avons commencé à creuser. Quelles richesses sont déjà venues éblouir nos yeux ! Que sera-ce dans la suite ? Ah ! si nous sommes fidèles dans la prière, si nous sommes *sincères* devant Dieu, ne lui cachant rien, vivant en paix avec notre conscience devenue pourtant plus délicate et plus sévère ; si surtout nous sommes exacts à donner à notre âme la manne céleste qu'elle réclame (autrefois fade et maintenant savoureuse), Dieu, notre tendre Père, nous réserve des joies inénarrables. Nous lisons toujours plusieurs chapitres chaque jour. Quand nous fermons la Bible, notre foi a toujours gagné en force et notre âme en sagesse. C'est notre carte sur l'océan du monde que nous traversons. Plus nous étudierons notre carte, plus facilement nous éviterons les récifs, les pièges, les embûches, les tentations du malin qui nous épie.

J'ai la conviction que *toutes nos infidélités*, nos incertitudes, nos tiédeurs, chutes, fautes de quelque genre que ce soit, viennent de ce que la Bible ne nous est pas assez familière, car vraiment elle répond à toutes les questions de croyance et de conduite. Son contenu est merveilleux, incomparable ; ses effets sont admirables, étonnants. Pourquoi faut-il que des chrétiens (du nombre desquels nous étions autrefois) négligent ce divin volume ? Ah ! qu'il nous devienne de plus en plus cher ! Désirons avec ardeur, comme des enfants nouvellement nés, le lait spirituel et pur, afin que nous croissions par lui... »

(Extrait d'une lettre.)



GARDE LE BON DÉPÔT, PAR LE SAINT-ESPRIT QUI HABITE EN
NOUS. — 2 TIM. 1 : 14.

Le gérant :

J. BONHOUR.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1876.

L'AN DE LA BIENVEILLANCE.

« Et *Jésus* vint à Nazareth, où il avait été élevé; et il entra, selon sa coutume, le jour du sabbat, dans la synagogue, et il se leva pour lire. Et on lui présenta le livre du prophète *Ésaïe*; et ayant déployé le livre, il trouva l'endroit où il est écrit : L'Esprit du Seigneur *est* sur moi, c'est pourquoi il m'a oint, pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé; pour publier la liberté aux captifs, et le recouvrement de la vue aux aveugles; pour renvoyer libres ceux qui sont dans l'oppression, et pour publier l'année de grâce du Seigneur. Et repliant le livre, et le rendant à celui qui en avait la charge, il s'assit; et les yeux de tous ceux qui étaient dans la synagogue étaient arrêtés sur lui. Alors, il se mit à leur dire : Aujourd'hui est accomplie cette Écriture que vous entendez. » (Luc 4 : 16-21.)

Les paroles d'*Ésaïe* qui servirent de texte à notre Seigneur pour sa première prédication dans la synagogue de Nazareth, étaient admirablement appropriées à cette occasion. On trouverait difficilement dans l'Ancien Testament un passage qui définisse d'une manière plus brève, plus complète et plus touchante le caractère et l'œuvre du Messie; un passage surtout qui fût moins de nature à porter ombrage aux habitants de Nazareth si prompts à se scandaliser au sujet du « fils du charpentier, » et si peu disposés à reconnaître dans l'humble artisan dont la jeunesse laborieuse et pure s'était écoulée sous leurs yeux, l'envoyé de l'Éternel.

Il y a dans les paroles du prophète une allusion évidente à une institution mosaïque dont le caractère typique est incontestable, nous voulons parler du *Jubilé*. (Voir Lévitique XXV.) — Si les Israélites, entrant dans le pays de la promesse, s'étaient soumis à la loi de Dieu et s'étaient laissé conduire par son Esprit, ils auraient mené une vie heureuse, tranquille; chacun se serait assis sous sa vigne et sous son figuier, nul n'aurait été asservi à son frère, et le pays décollant de lait et de miel eût été pour le peuple comme un nouvel Éden. Mais, hélas! le péché ne devait pas tarder à altérer les rapports fraternels que Dieu avait prescrits entre les membres de son peuple. On allait voir bientôt les uns obligés d'aliéner leur

patrimoine, d'autres réduits en captivité pour des dettes qu'ils ne pouvaient acquitter, d'autres enfin tombés dans l'esclavage, soumis à une dure servitude par leurs propres frères ; en un mot, il était facile de prévoir que la paresse ou les vices des uns, l'orgueil et la dureté des autres auraient bientôt porté leurs fruits et répandu partout la misère et la douleur. — Pour apporter à ces maux un remède relatif, Dieu avait institué le *Jubilé* qui devait revenir tous les cinquante ans. Au septième jour du dixième mois, le jour des propitiations, on sonnait de la trompette dans tout le pays, et dès que cette joyeuse fanfare avait retenti, les esclaves étaient libres, les prisonniers étaient relâchés, chaque Israélite était remis en possession de la maison et du champ de ses pères ; les conséquences de cinquante années de péché et de souffrance disparaissaient en un clin d'œil. — C'était l'année du Jubilé, l'année du repos pour la terre aussi bien que pour le peuple, qui devait cette année-là être affranchi du rude labeur des champs et goûter un temps de rafraîchissement, de grâce et de bénédiction.

Les intentions du Seigneur, toutefois, paraissent avoir été loin de se réaliser, et, si l'on en juge par les reproches des prophètes, ce sabbat du Jubilé n'a probablement pas été observé plus fidèlement que le sabbat hebdomadaire (Ésaïe 58) ; les soixante-dix années de l'exil de Babylone sont représentées comme devant procurer à la terre le repos dont elle avait été frustrée ; cet exil devait durer « jusqu'à ce que le pays eût satisfait à ses sabbats ¹. » — D'ailleurs, de cette institution comme des autres institutions de la loi de Moïse, on peut dire qu'elle n'était pas capable de rien amener à la perfection ². C'est vers l'avenir que se portait le regard de l'Israélite fidèle ; il attendait ce Messie qui apparaît dans la vision prophétique et s'annonce comme ayant mission de proclamer l'an de grâce du Seigneur et de procurer à tous les opprimés, à tous les misérables, ces biens, objet pour eux d'une si longue attente, et cause de si nombreuses déceptions.

Jésus s'approprie les paroles d'Ésaïe. Après les avoir lues en présence de la foule rassemblée dans la synagogue, il se contente, pour tout commentaire, d'ajouter avec une calme assurance : « Aujourd'hui est accomplie cette Écriture que vous entendez. » Si le texte est admirable en lui-même, combien la brève et substantielle

¹ 2 Chron. 36 : 21. — ² Hébr. 7 : 19.

déclaration qui l'accompagne ne le rend-elle pas plus admirable et plus précieux encore ! Ce ne sont plus de belles promesses, de grandes espérances, de lumineuses perspectives ; ces promesses sont accomplies, ces espérances sont réalisées. Cette Écriture est accomplie *aujourd'hui*.

Ce serait donc une erreur grave d'attendre de l'avenir une grâce qui maintenant est mise à notre disposition. Les Israélites se sont rendus coupables de cette erreur. Ne voulant pas croire que rien de bon ait pu venir de Nazareth, ils attendent encore celui que les prophètes ont annoncé. — L'an de la bienveillance, l'année du Jubilé avait déjà commencé le jour où le Seigneur a pris la parole dans la synagogue de Nazareth, mais c'est surtout à partir de sa mort sur la croix que les messagers du Seigneur ont charge d'aller faire retentir partout cet Évangile destiné aux pauvres. De même chez les Israélites, c'était le grand jour de la propitiation, après que la victime expiatoire avait été mise à mort, que résonnait la trompette du Jubilé, pour montrer sans doute que c'est seulement après le plein pardon, l'entier effacement du péché, qu'il est possible de jouir de la liberté bénie des enfants de Dieu.

Jésus est celui qui a reçu l'onction divine ; il est le consacré, le Christ. Dieu l'a qualifié entre tous les fils des hommes pour accomplir cette œuvre grandiose dont il est chargé. *Plein du Saint-Esprit*, après son baptême ¹, la tentation dont il triomphe devient pour lui un moyen de bénédiction plus riche encore ; il vient en Galilée « dans la puissance de l'Esprit ². » Il a reçu l'onction afin d'annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, aux débonnaires, aux humbles. Et cette bonne nouvelle n'est pas seulement une doctrine à comprendre, une vérité à recevoir ; elle est la proclamation d'une œuvre, d'une délivrance, d'une puissance de Dieu, salutaire à tout croyant ³.

« *Il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé.* » — « O Dieu ! s'écriait David, tu ne méprises point le cœur froissé et brisé ⁴. » « A qui regarderai-je ? » dit encore l'Éternel, « à celui qui a le cœur brisé ⁵. » — Quand Dieu brise votre cœur, ne vous plaignez pas, il vous prépare une grande bénédiction. Pour cela il se sert tantôt d'un sentiment accablant du péché, tantôt d'un deuil, d'une maladie, d'une profonde humiliation ou de quelque autre épreuve, et

¹ Luc 4 : 1. — ² Luc 4 : 14. — ³ Rom. 1 : 16. — ⁴ Ps. 51 : 19. — ⁵ Ésaïe 66 : 2.

lorsqu'il a ainsi abattu une âme jusque dans la poussière, lorsqu'il l'a bien convaincue de misère et d'impuissance, il a préparé le terrain où pourra s'exercer sa miséricorde. Après avoir blessé, brisé, il guérit ; le remède est à la hauteur de toutes les maladies, il est d'une efficacité générale, absolue. Jésus ne se contente pas de panser la blessure, d'amortir la douleur ; ce n'est pas un simple répit, un soulagement momentané qu'il accorde au malade, c'est une cure radicale, une complète guérison. Le bon Samaritain a vu dans la poussière de la route le blessé près duquel les hommes au cœur insensible, le Lévite, le sacrificateur, ont passé sans daigner abaisser sur lui un regard de pitié ; non content de le relever, de le ranimer, il prend soin de lui, et ne croit son œuvre achevée que lorsqu'il le voit entièrement rétabli. — Dans les occasions même où le monde avoue son impuissance et se tient à l'écart par une sorte de pudeur, alors que toute parole humaine semble une profanation et que même les Barnabas, les « fils de consolation, » ne trouvent rien de mieux à faire que d'imiter le silence des amis de Job ¹, le Seigneur se présente comme le suprême médecin, il est envoyé pour guérir, même les cas les plus désespérés. — O vous dont le cœur est tout meurtri et qui trouvez fades les consolations que vos meilleurs amis peuvent vous dispenser, allez à Jésus :

Il veut verser sur vos blessures
L'huile et le vin de son amour.

Fixez vos regards sur le soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons :

Dès qu'on l'a regardé dans sa vive lumière,
On reprend tout espoir ;
Cet affligé criait ; Jésus, à sa prière,
Lui montra son pouvoir.

Il m'a envoyé.... « pour publier la liberté aux captifs, aux aveugles le recouvrement de la vue, pour renvoyer libres ceux qui sont dans l'oppression. » — En entendant ces paroles dans un sens purement spirituel, nous leur enlèverions une grande partie de leur valeur ; elles sont vraies dans leur sens le plus littéral. *Les aveugles recou-*

¹ Job 2 : 13.

urent la vue, disait Jésus aux disciples du Baptiste, alléguant ce miracle comme preuve de son caractère messianique. Pendant le cours de son ministère, il a en effet rendu la lumière à un grand nombre de ces infortunés, et si actuellement les aveugles qui croient en Jésus ne recouvrent pas immédiatement la vue, ils peuvent du moins saisir cette promesse avec une ferme confiance et se réjouir dans la certitude que bientôt leurs yeux s'ouvriront à une lumière bien autrement éclatante que celle du soleil, dans cette sainte cité où il n'y aura plus d'infirmités ni de douleurs, où Dieu essuiera toute larme des yeux de ses rachetés et habitera au milieu d'eux pour être leur lumière à jamais.

« *Pour publier aux captifs la liberté, pour renvoyer libres ceux qui sont dans l'oppression.* » — Il fallait une grande mesure de foi et de courage pour oser parler de délivrer les captifs, de renvoyer libres les opprimés, dans un temps où la plus grande partie de l'humanité était livrée au bon plaisir de quelques privilégiés et gémissait sous une oppression intolérable. — Le Fils de Dieu a entrepris cette tâche. Sa parole de vie et d'affranchissement est tombée sur la terre comme une petite semence dans un vaste champ ; mais avec la bénédiction divine, la semence a germé, elle est devenue un grand arbre, et la parole du prophète a commencé à être réalisée. Que de cachots se sont ouverts, que de chaînes ont été brisées sous l'influence toute-puissante de l'Évangile ! Partout où la parole du Christ a été portée, les victimes de la cruauté et de l'injustice ont vu se lever pour eux un jour de réparation et d'affranchissement. A qui, en effet, sinon aux efforts persévérants des disciples de Jésus-Christ, sont dus l'amélioration du sort des prisonniers, l'émancipation des esclaves, le règne d'une égalité relative entre les hommes ?

Mais nous avons hâte d'arriver au sens le plus riche et le plus vrai de ces déclarations du Messie. Si nous devons les entendre d'une manière exclusivement matérielle, le nombre de ces pauvres auxquels l'Évangile est annoncé serait bien restreint, en comparaison de ceux qui n'auraient rien à attendre du Messie, parce qu'ils ne sont ni aveugles, ni captifs, ni opprimés.

L'orient d'en haut s'est levé sur nous ; le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière ; Jésus est la lumière du monde. Mais à quoi servirait-il que le soleil brillât au firmament, si nous n'avions point d'organe pour en percevoir les rayons ?

Il a donc fallu que Jésus, en même temps qu'il nous apportait la lumière, nous donnât des yeux pour la voir. C'est ce qu'il a fait. Il a ouvert les yeux de notre conscience pour nous faire voir nos péchés et la sainteté rigoureuse de Dieu ; les yeux de notre cœur, pour nous faire connaître le grand amour du Père ; les yeux de notre entendement pour nous faire comprendre sa Parole et les voies admirables de sa Providence. Quiconque a cru en Jésus peut s'approprier ce témoignage si beau dans sa simplicité : « *Je sais bien une chose, c'est que j'étais aveugle, et maintenant je vois.* »

Nous n'étions pas seulement des aveugles, mais aussi et surtout des captifs, des esclaves. *Quiconque fait le péché est esclave du péché* ¹. Nous étions captifs sous la loi du péché ². Mais le grand libérateur a paru : il nous a rachetés, non-seulement de la condamnation éternelle qui pesait sur nos têtes ³, non-seulement de la crainte de la mort ⁴, mais encore de *la vaine manière de vivre que nous avions apprise de nos pères* ⁵. Ceux que le Fils affranchit sont véritablement libres ⁶. — Voilà la bonne nouvelle que nous apporte le Sauveur, et qui doit être une grande joie pour tout le peuple. Que faut-il pour éprouver cette joie, et pour ressentir les bien-faisants effets de l'œuvre du Libérateur? Il faut croire cette bonne nouvelle. L'incrédulité empêche d'entrer au pays de la promesse ; la foi en ouvre les portes.

Reportons-nous par la pensée au temps où la loi de Moïse était en vigueur au milieu du peuple d'Israël. L'année du Jubilé a sonné, le signal de la délivrance a retenti jusque dans les moindres bourgades. Que vont faire les esclaves, les opprimés, les captifs? Dès le moment où ils ont entendu le joyeux son de la trompette, ils sont libres, ils le savent, ils laissent là leur dur travail, ils abandonnent leur ancien maître, et mènent une vie toute nouvelle. Si le maître refuse de les laisser partir, ils invoqueront la protection du magistrat, ils réclameront le bénéfice de la loi, et nul doute que leurs justes plaintes ne soient accueillies, qu'il ne soit fait droit à leurs réclamations. — Le maître le sait ; aussi n'usera-t-il pas de force pour retenir son serviteur ; il y emploiera la ruse, il essaiera de lui persuader que tout ce bruit ne signifie rien, que les espérances dont il s'est longtemps bercé sont fallacieuses, il l'effraiera

¹ Jean 8 : 34. — ² Rom. 7 : 23. — ³ Rom. 8 : 1. — ⁴ Hébr. 2 : 15. — ⁵ 1 Pierre 1 : 18, 19. — ⁶ Jean 8 : 36.

en lui montrant les inconvénients et les périls de la liberté. Si le malheureux esclave se laisse convaincre, s'il révoque en doute la réalité de l'an de grâce ou s'il en repousse les effets, il gardera ses chaînes, il continuera son pénible labeur, et il en sera pour lui comme si la trompette du Jubilé n'avait jamais sonné.

Nous ignorons si de pareils faits se sont produits sous l'ancienne alliance, mais ce que nous savons, hélas ! trop bien, c'est qu'ils se présentent continuellement sous l'économie de la grâce. Le séducteur réussit à merveille à faire mettre en doute la réalité, la grandeur de l'œuvre du Christ. Quand il ne peut persuader à ses captifs que la soi-disant bonne nouvelle est un pur mensonge, il s'efforce d'en diminuer à leurs yeux le sens, la portée, d'en ajourner la réalisation.

A toutes ces malheureuses victimes du malin nous voudrions crier de toutes nos forces : « Votre tyran vous trompe, la bonne nouvelle est une réalité. » Nous voudrions les rendre attentives à ce bruit de la trompette qui va se renforçant de jour en jour à travers le monde ; nous voudrions leur montrer les chaînes de multitudes d'infortunés brisées et gisant à terre ; nous voudrions leur faire entendre *le chant de triomphe et de délivrance qui retentit dans les tabernacles des justes* !¹ Frères, n'écoutez pas celui dont toute l'ambition est de vous envelopper dans sa propre ruine et dont l'intérêt évident est de vous maintenir dans l'ignorance et l'obscurité. Ouvrez vos oreilles et votre cœur à la voix douce et persuasive de ce Sauveur débonnaire qui vous crie : Je suis envoyé *pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, pour proclamer l'an de la bienveillance de l'Éternel*. Il est puissant pour sauver, *pour sauver pleinement* ².

Pleinement! Nous voudrions faire entendre cette parole à tant d'âmes pieuses déjà, mais qui n'ont pas encore compris toute l'étendue de la délivrance dont elles ont été l'objet. Puisque vous avez été rachetés par Christ, pourquoi donc croyez-vous encore indispensable de servir encore quelque temps ou en quelque mesure ce despote qui vous a accablé si longtemps de son joug ? La trompette du Jubilé a retenti, elle annonce aux captifs que les verrous de leurs cachots sont tirés et qu'il ne dépend que d'eux de sortir ; elle proclame aux esclaves non un adoucissement de leur servitude, mais une complète et vraie liberté, une liberté à réaliser non dans un

¹ Ps. 118 : 15. — ² Hébr. 7 : 25.

avenir indéterminé, mais aujourd'hui. Affranchis de Christ, il n'y a pas de raison pour que vous traîniez toute votre vie le joug du péché; vous êtes libres, vous n'avez pas un jour, pas une heure de plus à consacrer à votre ancien maître. Osez le croire, osez prendre votre place résolûment en dehors du royaume des ténèbres, dans le royaume du Fils bien-aimé¹, et dites : Désormais, mort avec Christ, je suis affranchi du péché².

Un mot encore : Jésus n'est plus sur la terre pour accomplir son œuvre de prédication. Il a délégué à ses disciples sa mission et leur a promis cette onction de l'Esprit dont il est lui-même revêtu et qui seule les rendra capables d'accomplir leur mandat. Une des dernières paroles du Maître a été : « *Prêchez l'Évangile à toute créature.* » Messagers du Seigneur, comprenons bien l'importance suprême, la beauté de l'œuvre qui nous est dévolue. Jamais ambassadeur eut-il un plus glorieux, un plus agréable message? Nous avons à proclamer l'an de grâce du Seigneur. Cet an de grâce dure encore, nous ne savons s'il se prolongera longtemps. Dieu permet que de nos jours la trompette du Jubilé rende un son plus fort, plus clair que jamais, et cela dans le monde entier. Dans cet effort suprême de la miséricorde divine, ne voyez-vous pas comme un indice que le temps est court désormais et que l'an de la bienveillance pourrait faire bientôt place au *jour de la vengeance de notre Dieu*?³ — L'an de grâce une fois passé ne reviendra plus. L'Israélite qui aurait négligé de profiter du Jubilé et qui aurait vu s'ouvrir devant lui, par sa faute, une nouvelle période d'esclavage et de misère, avait du moins l'espoir que dans cinquante ans un nouveau jour de grâce lui irait encore; mais celui qui aura laissé s'écouler la dernière heure de l'an de la bienveillance sans profiter de la grâce de Dieu, commet une faute irréparable; le soleil de l'espérance ne se lèvera plus pour lui!

Quel stimulant dans cette pensée pour notre zèle attiédi! Et comme tout disciple du Seigneur devrait s'appliquer à lui-même ces paroles du prophète : « *Crie à plein gosier, ne t'épargne point* ». Non, ne t'épargne point à ce saint labeur. C'est un devoir de charité envers tes frères qui périssent, un devoir de reconnaissance envers celui dont l'amour te sauva et qui attend de toi le sacrifice de la louange, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom⁵.

¹ Col. 1 : 13. — ² Rom. 6 : 7. — ³ Ésaïe 61 : 2. — ⁴ Ésaïe 58 : 1. — ⁵ Hébr. 13 : 15.

Ce nom, tu ne sais encore que le bégayer, mais déjà tu en as éprouvé la puissance, et le vœu de ton cœur s'exprime par ces paroles d'un poète :

Que ton nom soit béni ! que ton nom admirable,
O Dieu fort et puissant, ô Prince de la paix,
Vole de bouche en bouche, et que le misérable,
Qui traînait du péché la chaîne déplorable,
Affranchi, le répète en chantant tes bienfaits !

E. BARNAUD.

C'est en vain que pour se délivrer de ses péchés dominants et de l'inquiétude qu'ils lui causent, l'homme s'applique à toutes sortes d'exercices pénibles et de pratiques de son propre choix, comme s'il en pouvait venir à bout à force de travailler, de lire, d'entendre, de pleurer, de jeûner, de faire des aumônes, ou de vivre dans la solitude. Par là, il ne fait qu'augmenter son tourment et s'éloigner davantage de Dieu, parce que, au lieu de se fonder uniquement sur l'œuvre de la rédemption que le Fils de Dieu a déjà accomplie et de lui en donner toute la gloire, il se repose encore sur ses propres œuvres. Plus on est fondé dans la grâce et enraciné en Christ, plus aussi l'on se sent incapable de s'aider soi-même : on s'en tient uniquement à Jésus, au nom duquel on peut être sauvé.

Dieu ne prétend pas que nous nous sauvions nous-mêmes par des œuvres ; Jésus-Christ est notre unique Sauveur et Libérateur : il nous a déjà rachetés, il a payé notre rançon, la grâce nous a été acquise par lui. Il ne s'agit, de notre côté, que de le croire, de l'accepter, et de nous attacher à lui, afin que nous soyons trouvés en Christ comme dans une forteresse imprenable. « Le nom de l'Éternel est une forte tour, le juste y courra et il y sera dans une haute retraite. » (Prov. 18 : 10.)

SCRIVER.



Le moindre petit brin de foi est encore de la foi. Lors même que cette confiance n'est plus dans son extrême faiblesse qu'un lumignon à peine fumant, elle peut encore devenir une flamme pure, qui répandra sa lumière bienfaisante au milieu des ténèbres de la tribulation, pourvu qu'elle s'attache à cette éternelle vérité : Dieu est vivant, il est amour, et il n'a pas oublié d'avoir compassion de celui qui souffre, il ne brisera point le roseau froissé, il n'éteindra point le lumignon qui fume encore !

(Conseils et consolations de l'expérience.)

LE MÉDIATEUR.

« Il y a un seul Dieu, et un seul médiateur de Dieu et des hommes, l'homme Christ, Jésus, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous. »
(1 Tim. 2 : 5, 6.)

Pour savoir si l'intervention d'un médiateur est nécessaire entre deux parties, il faut se rendre bien compte de ce que sont ces deux parties. La médiation implique l'impossibilité d'un arrangement direct : cette impossibilité peut résulter d'un obstacle naturel, tel que serait celui qui séparerait deux hommes de nationalités différentes, incapables de se comprendre, et qui ne pourraient communiquer entre eux que par le moyen d'un interprète. L'obstacle peut aussi être moral, comme entre deux ennemis tellement hostiles l'un à l'autre que tout rapport direct entre eux soit impossible et qu'une réconciliation ne puisse être tentée que par l'intervention d'une tierce personne.

Entre Dieu et l'homme, il n'y a point d'obstacle naturel à des rapports directs ; Adam fut créé à l'image de Dieu ; aussi longtemps qu'il demeura fidèle, il s'entretenait familièrement avec son créateur, comme le font dans le ciel les anges qui n'ont pas péché. Mais, hélas ! les puissances du mal cherchèrent à entraîner l'humanité dans leur révolte ; nos premiers parents furent tentés, furent séduits, ils crurent un mensonge, ils succombèrent, et le péché, « cette chose abominable que Dieu hait, »¹ éleva une infranchissable barrière entre la terre et le ciel.

Depuis lors, Dieu est un souverain offensé, tenu par sa sainteté, par sa justice, par sa vérité, à réclamer de l'homme rebelle la sanction d'une loi violée, et l'homme est une créature coupable, courbée sous le poids d'une conscience accusatrice, haïssant la sainteté et redoutant le jugement d'un Dieu juste. Dieu est à l'homme un feu consumant, l'homme est à Dieu un objet de colère ; non pas l'homme en lui-même, mais l'homme à cause de son péché, qu'il est dans la nature de Dieu de détester et de punir aussi longtemps qu'il est Dieu, c'est-à-dire toujours.

L'homme est, en conséquence, voué à une destruction certaine,

¹ Jér. 44 : 4.

à laquelle il aurait pu être abandonné sans injustice, comme l'ont été les anges déchus.

Mais s'il entre dans les desseins de la miséricorde de Dieu que les rapports de l'homme avec lui soient rétablis, il faut alors, de toute nécessité, que quelqu'un intervienne qui rapproche les deux parties, il faut qu'un pont soit jeté sur l'abîme ; si l'homme doit être sauvé, il ne peut l'être que par un médiateur.

Les déclarations de l'Écriture, la voix de la conscience, le témoignage de l'histoire sont unanimes sur ce point. Les vains efforts des hommes dans tous les temps pour trouver dans l'humanité des médiateurs entre eux et Dieu, sont le symptôme et la preuve de la conviction profonde que l'homme ne peut pas, en son propre nom, s'approcher de son Créateur. Non-seulement l'homme a perdu la faveur de Dieu, mais aussi la connaissance de Dieu ; il est devenu ignorant autant que coupable, souillé autant qu'ignorant, mort et perdu sans ressource à moins qu'un médiateur ne lui soit fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption.

Reconnaître la nécessité d'un tel médiateur est profondément humiliant, et répugne au cœur naturel. Il refuse d'admettre qu'une intervention soit nécessaire : ce sentiment, s'il est sincère, ne peut provenir que d'une vue tout à fait erronée quant à la nature du péché et à celle de Dieu. Si la nécessité d'une intervention ne paraît pas évidente, c'est parce que la gravité du péché n'est pas reconnue. Mais si les yeux d'un homme sont ouverts pour contempler Dieu et se considérer lui-même à la lumière de l'Esprit, son âme recevra avec un tressaillement de joie la bienheureuse nouvelle qu'il y a un médiateur entre Dieu et les hommes ; un médiateur suscité par Dieu lui-même ; le seul qui pût remplir cet office ; un médiateur qui n'est pas seulement un moyen de communication entre Dieu et l'homme, mais qui réunit l'un et l'autre en sa personne, et qui ayant ôté le péché par le sacrifice de lui-même, a vaincu l'ennemi, a dissipé le nuage impénétrable et rendu à l'homme la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu ; un médiateur auquel des pécheurs peuvent venir comme pécheurs avec l'assurance d'être accueillis, bien qu'il soit la sainteté même. Ce médiateur est un homme qui peut se présenter à l'homme comme le Fils de Dieu, en qui Dieu est réconcilié, dissipant ainsi les terreurs d'une conscience accusatrice ; il est un Dieu qui peut se présenter à Dieu comme le Fils de l'homme, en qui l'homme est justifié, satisfaisant

ainsi toutes les exigences d'une loi sainte, tout ensemble réparant l'infidélité passée et garantissant l'obéissance pour l'avenir ; c'est un médiateur en qui l'homme peut contempler tous les attributs de Dieu engagés en sa faveur, en qui Dieu peut voir même le dernier des pécheurs « accepté dans le Bien-aimé ; » un médiateur par qui la prière et la louange peuvent monter vers Dieu, la grâce et la gloire descendre sur l'homme ; en un seul mot, le médiateur qu'il nous fallait, celui qui nous a été donné, le médiateur d'une nouvelle alliance : Jésus ¹.

TH. MONOD.

Nous avons obligation de ne demander notre pain à Dieu, c'est-à-dire sa grâce, que pour chaque jour, mais je voudrais le demander pour chaque heure. Il faut une flexibilité non pareille et universelle à une âme chrétienne. Il faut qu'elle sache passer du repos au travail, du travail au repos, de l'oraison à l'action, de l'action à l'oraison ; sachant tout faire et sachant aussi ne rien faire quand la maladie ou l'obéissance l'arrête, demeurant inutile, avec paix et joie.

SAINT CYRAN.

*

Il ne faut pas remplacer la continuité du progrès par la perpétuité du regret.

VINET.

*

La victoire remportée par le chrétien ne lui fait pas oublier la défaite possible ; et, quand il ne constate pas dans la journée des défaillances sérieuses, des manquements avérés, des désordres graves, il n'en dit pas moins le soir à son Dieu : « Délivre-moi de mes fautes cachées ; » car il sait que son œil n'a pas la délicatesse de l'œil de Dieu et qu'il est beaucoup de choses qui devraient le blesser et qui ne le blessent pas.

Cette modestie, cette défiance de nous-mêmes, loin de nuire à notre développement moral, le favorise plutôt. « Celui qui s'abaisse sera élevé, mais celui qui s'élève sera abaissé. » Par cela même que nous nous croirons pauvres, nous nous adresserons à celui qui est riche ; et par cela même que nous nous sentirons malades, nous ne quitterons pas la main du céleste médecin. Se croire parfait serait la plus funeste des tentations. Elle arrêterait tout progrès moral, elle nous précipiterait dans un quiétisme énervant, elle nous donnerait une paix menteuse ; elle nous ferait perdre de vue notre vocation, qui est une ascension perpétuelle vers Dieu.

A. GOUT.

¹ Hébr. 12 : 24.

LE FORMALISME ET LA FOI.

L'abîme qui sépare la foi morte de la foi vivante s'est montré à moi de la manière la plus claire dans des circonstances que je crois utile de rappeler.

Il s'agit d'une personne avec laquelle, pendant plusieurs années, j'avais eu des entretiens religieux. A mes premières visites, elle écoutait avec attention la lecture de la Parole de Dieu, quelques explications, et même la prière; elle me demandait même de rapprocher mes visites. Et cependant elle ne comprenait pas bien, parce que son cœur n'avait pas encore été ouvert par la grâce de Dieu, éclairé par son Esprit; mais ce moment heureux arriva enfin.

Alors, dans une joie qu'elle n'avait jamais connue, cette dame avancée en âge (elle avait près de quatre-vingts ans), me disait: « Oh! comment ai-je pu rester si longtemps dans les ténèbres! Il y a plus de quarante ans que je fréquente le temple et les réunions religieuses, quarante ans que je lis la Bible et que je prononce ou écoute des prières et je n'avais rien éprouvé dans mon cœur de l'amour de Jésus! J'accomplissais de mon mieux mes devoirs religieux et je croyais avec cela que Dieu me recevrait, mais j'étais sans paix, sans joie, parce que n'ayant pas senti ma misère, je n'avais pas demandé l'assurance de mon pardon; j'étais sous la loi qui me tenait, mais maintenant, je suis sous la grâce, et aussi quelle paix et quel bonheur découlent pour moi de l'assurance du salut! La lecture de la Bible était pour moi un devoir, une tâche, et maintenant, c'est un véritable plaisir; cette parole ne disait rien à mon cœur, et maintenant elle est une nourriture et une lumière; je marchais tristement dans le formalisme et la propre justice, mais maintenant je suis joyeuse par la foi en Jésus-Christ qui m'a rachetée, qui m'a sauvée gratuitement, et qui par son Saint-Esprit me rend témoignage que je suis son enfant. »

Quelques mois après, elle s'endormait heureuse dans les bras de son Sauveur.

Béniissons Dieu si nous avons trouvé le salut par la foi, et mettons-nous en garde contre la propre justice. L'ennemi de nos âmes s'en est peut-être servi pour retarder notre délivrance et il peut s'en servir pour ralentir nos progrès dans la voie du renoncement et du don plus complet de nous-mêmes à celui qui s'est donné pour nous. Le seul moyen d'avancer dans la grâce et la connaissance de Jésus-Christ, c'est de perdre toujours davantage toute bonne opinion de nous-mêmes, disant avec Jean-Baptiste: « Il faut qu'il croisse et que je diminue. »

Un ancien de l'Église réformée.

Lorsqu'on a l'esprit tranquille par la jouissance du vrai bien et par la joie d'une bonne conscience, comme on n'a rien d'amer en soi, on n'a que douceur pour les autres. La plus sûre marque d'une véritable régénération, c'est la douceur.

GONTHIER.

RIEN QUE CHRIST.

« Vos vieillards auront des songes. »

(Joël 3 : 1 ; Actes 2 : 17.)

J'avais été appelé à visiter un homme assez âgé qui, supposait-on, n'avait plus que quelques semaines à vivre. Il m'était étranger, et j'avais un grand désir de savoir s'il était prêt à être appelé en la présence de Dieu. Je trouvai une grande difficulté à lui dire quelque chose, tant il avait à raconter touchant ses maux, et les affaires de sa ferme. Lorsque enfin je pus lui parler de son âme et du Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur des pécheurs, il répliqua avec indifférence qu'il ne doutait pas que tout cela ne fût très-bon pour ceux qui le comprenaient ; mais que ce n'était pas son cas, et que, bien qu'il eût souvent entendu ces choses, il n'avait jamais été capable de les saisir. « Il y en a qui le peuvent, et d'autres, non, » disait-il, et il retournait à ses sujets familiers : ses bœufs, ses champs, etc.

En quittant la maison, le ciel sombre et chargé de nuages, les arbres que novembre avait à moitié dépouillés de leurs feuilles jaunies qui gisaient sur le sol humide, tout me semblait bien moins triste que l'intérieur de cette demeure où la lumière de l'Évangile de la gloire de Christ n'avait trouvé aucune entrée. Les visites suivantes ne présentèrent aucune différence, et je quittai cet endroit, triste de voir que le message de Dieu eût trouvé si peu d'accès, quoique moi-même j'eusse toujours été reçu avec beaucoup de politesse et même de bienveillance.

Environ six mois après, étant à Londres, je reçus une lettre de M. J., le fermier dont je viens de parler. Il était sûr, disait-il, que je serais heureux d'apprendre qu'il était sauvé. Je fus surpris de cette manière si décidée de s'exprimer, et comme je dus bientôt retourner dans l'endroit qu'il habitait, j'allai immédiatement le voir. Je le trouvai l'air bien portant et fort, le visage rayonnant de cette lumière « plus éclatante que la splendeur du soleil. »

— Le Seigneur m'a pris en main, dit-il ; il a guéri mon corps et sauvé mon âme.

Je lui demandai comment cela était arrivé. Voici son récit dans ses propres paroles, autant que je puis me les rappeler :

« Vous vous souvenez, me dit-il, combien j'étais stupide quand vous venez, l'automne passé, vous entretenir avec moi. Je ne pouvais pas voir ce que vous vouliez dire ; tout cela me semblait quelque chose qui était bien au-dessus de moi, et tout à fait hors de la portée de mon esprit.

« Un soir, j'étais allé me coucher aussi insensible que jamais, un pauvre misérable pécheur perdu, plongé dans les ténèbres. Puis je rêvai que je m'éveillais ; mais, chose étrange à dire, moi, je n'étais plus. Rien n'était resté de moi-même. La chambre était là, mais je n'y étais pas. Hors de la fenêtre, je ne voyais rien. Tout avait disparu. Il n'y avait qu'une solitude nue. Les récoltes n'étaient plus, les vaches n'étaient plus, et chose plus étrange que

tout cela, moi aussi je n'étais plus. Alors, pensai-je, qu'y a-t-il donc de reste ? N'y a-t-il pas quelque chose qui n'ait pas passé ? Et il vint devant mon esprit, aussi claire que le soleil dans le ciel, cette pensée qu'il y en a Un qui ne peut pas passer, et Lui me semblait remplir les cieux et la terre ; Lui seul, et nul autre ! C'était le Seigneur Jésus-Christ qui restait. « Oui, me disais-je à moi-même, je ne suis plus, moi ; il y a seulement Christ. » Et alors je vis que c'était précisément ce dont j'avais besoin ; car le pauvre misérable pécheur qui était pour moi un si grand trouble, n'était plus du tout là ; Celui qui seul restait était parfait, et Dieu regardait à Lui et non à moi. Oui, Dieu m'ôtait de devant sa vue, et Christ était là à ma place devant Dieu, et Dieu était satisfait. Et ma joie était si grande que je m'éveillai et m'écriai à haute voix : « Le Seigneur m'a montré que je ne suis plus, et Christ est là à ma place ! »

C'était vraiment merveilleux d'entendre de telles paroles sortir des lèvres d'un homme qui n'avait rien appris par la force de l'intelligence, mais qui, par l'enseignement du Saint-Esprit, connaissait cette glorieuse vérité que nous sommes si lents à apprendre, que peut-être les plus intelligents sont les derniers à savoir, cette vérité que « Je ne suis plus et que Christ est là à ma place ! » Depuis ce moment, il y a de cela un an et demi, Christ sembla réellement pour lui « remplir les cieux et la terre. »

Peu de temps après cet entretien, un laboureur, parlant de M. J., disait à sa femme : « J'ai vu aujourd'hui une chose surprenante. Il y a un homme que je connais bien et je suis sûr que c'est le même homme que j'ai si longtemps connu ; et cependant je n'ai jamais vu une personne différer d'une autre autant que celui-là diffère de ce qu'il était autrefois. Il m'aperçut dans les champs et vint à moi, et il fallait entendre de quelle manière il parlait de choses auxquelles je suis sûr qu'aparavant il ne donnait jamais une pensée ; mais il semblait n'avoir plus rien d'autre à dire. »

« Vous voyez, me disait M. J. un autre jour, le Seigneur ne m'a rendu la santé et ne m'a laissé ici-bas qu'afin d'être témoin pour Christ, et je ne vois pas qu'il y ait guère autre chose à faire que cela. Je suis reconnaissant de ce que plusieurs semblent recevoir la Parole ; mais plusieurs qui aimaient autrefois ma compagnie se détournent maintenant tout à fait de moi. Ils ressemblent à ce que j'étais une fois ; — il n'y a point de cœur en eux pour ces choses.

..... Une autre fois, rappelant un discours dans lequel il avait été parlé de traverser le Jourdain, il dit : « Cette idée m'avait frappé alors, mais je n'ai jamais vu la vérité que bien des années après. » Alors, désirant vivement de voir s'il me comprenait, je lui demandai : « Savez-vous de quel côté du Jourdain vous êtes maintenant ? » Et avec un regard où se peignait la surprise que je pusse lui poser une telle question, il me répondit : « Certes, je ne puis m'empêcher de le savoir. Ne suis-je pas dans le pays où coulent le lait et le miel ? »

Environ quatre mois après, il me dit qu'il allait faire une visite à quelques parents qui habitaient à une trentaine de lieues de là. « Je suis fortement pressé en mon esprit d'y aller, dit-il ; car je n'ai pas eu l'occasion de leur parler du Seigneur, et je crains qu'ils ne soient dans les ténèbres, comme j'y étais. » Avant de partir, il alla voir un de ses voisins nouvellement converti et qui

était mourant. « Adieu, lui dit-il, nous nous rencontrerons dans la gloire. Vous y allez maintenant et j'y viendrai bientôt. »

Il revint de son voyage, et très-peu de temps après, je reçus un message m'apprenant qu'il était très-malade. J'allai le voir et le trouvai à ses derniers moments. « Il n'y a rien que bonheur, me dit-il ; pensez un peu à ce que c'est que d'aller vers Lui ! Dans un moment je partirai et je serai avec lui pour toujours. Je ne désirerais qu'une seule chose : ce serait de pouvoir parler assez haut pour leur dire à tous, comme je le voudrais, tout ce qu'est le Seigneur. Mais je puis le louer et je le louerai bientôt encore mieux. Je ne souffre point, je ne sens rien que joie. » Quelques heures plus tard, il était absent du corps et présent avec le Seigneur.

(*Le Salut de Dieu.*)

... Pour Calvin, la première de toutes les vertus chrétiennes est le renoncement à soi-même. Elle consiste en ce que l'homme abdique sa raison, sa volonté, sa propre personnalité, pour vivre en Dieu seul, se laisser diriger par lui dans toutes ses actions, dans tous ses sentiments, et ne rechercher que sa volonté et son honneur ; en ce qu'il extirpe de son cœur l'ambition et l'orgueil ; en ce qu'il préfère le bien des autres au sien, se sacrifie pour son prochain, ne se lasse jamais dans les manifestations de son amour pour les hommes ; en ce qu'il se repose sur Dieu en toute confiance, attend tout de lui, et supporte comme de véritables bienfaits, les souffrances qu'il lui envoie ; en ce qu'il ne perd jamais de vue la vie à venir, sans mépriser toutefois la vie présente et se montrer ainsi ingrat envers Dieu.

(*Bulletin du protestantisme français, année 1854. Notice sur Calvin.*)



Vivre « dans la chair, » obéir à la chair, c'est la mort ; vivre dans l'Esprit, et « par l'Esprit mortifier les œuvres du corps, » être « plus que vainqueur » en Christ, c'est la grâce ; être délivré, non-seulement de la puissance, mais de la présence même de la chair, ce sera la gloire.



LA LUMIÈRE EST SEMÉE POUR LE JUSTE, ET LA JOIE POUR CEUX
DONT LE CŒUR EST DROIT. — PSAUME 97 : 11.

Le gérant :

J. BONHOUE.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1876.

LE DON DE DIEU ¹.

I

« Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. »
(Jean 3 : 16.)

C'est l'histoire de notre salut, cette histoire ancienne et toujours nouvelle, que je désire repasser une fois de plus avec vous, mes frères. A toutes les pensées que je pourrais avoir à vous présenter sur ce sujet, je voudrais donner pour centre commun cette grande idée, disons mieux, ce grand fait : *le don de Dieu*. « Si tu connaissais le don de Dieu, » dit le Sauveur à la Samaritaine. Après tout, c'est là ce dont nous avons le plus besoin : si nous tenons le don de Dieu, nous tenons toutes choses. C'est grand dommage que nous nous disputions quelquefois sur la meilleure manière de définir l'acte par lequel on saisit ce don, au lieu de le prendre tout simplement, de nous en nourrir et d'en vivre. Quant à mon autorité, elle est tout entière dans ce livre. Je ne me propose pas de citer aucun homme, soit vivant, soit mort ; je compte citer la Parole de Dieu et elle seule. Je ne sais quelles sont vos impressions au sujet des livres humains ; mais j'avoue que, surtout depuis un an ou deux, au milieu de cette inondation de littérature religieuse, j'éprouve un vif penchant à laisser tout cela de côté pour le moment, à en revenir à la Bible et à lire ce qui y est écrit.

Je n'entends pas grand'chose à la théologie ; ce que je dis sans vouloir la dénigrer le moins du monde, car je crois, au contraire, qu'il y a aujourd'hui beaucoup à faire dans ce domaine. Mais mon incompetence théologique me permet de rester en dehors de plus d'une question subtile et embarrassante. J'ai souvent lieu de me rappeler le mot d'un bon paysan, homme pieux, avec lequel un savant débattait je ne sais quel point difficile : « Mon ami, lui disait le savant, vous ne me semblez pas très-familier avec les Pères. » — « Pour le coup, vous avez raison, » répliqua-t-il ; « mais je connais passablement les grands-pères ; » — par où il entendait les apôtres.

¹ D'après une allocution.

Il y a là une bonne leçon pour chacun de nous. Tous nous avons nos traditions ; nous avons des livres excellents, écrits par des hommes de Dieu que nous aimons et vénérons ; mais prenons garde, tandis que nous plaignons l'aveuglement des catholiques qui s'appuient sur les Pères plus que sur les Écritures, prenons garde, dis-je, de faire exactement la même chose.

Nous laisserons donc les bons livres de côté ; nous laisserons même de côté pour le moment l'expérience personnelle, la mauvaise comme la bonne ; n'imitant pas certains amis qui ne veulent pas que l'on mentionne les expériences de joie et de victoire, mais qui ne se font pas faute de mettre en avant les expériences de tristesse et de défaite. Nous n'en appellerons pas à l'expérience, mais uniquement à la Parole de Dieu.

Quand nous pensons au don de Dieu, la première question qui se présente est celle-ci : D'où vient ce don ? — En d'autres termes : comment Dieu peut-il avoir un don quelconque à nous faire ? — Songez à Dieu, qui a créé toutes choses, qui n'a eu qu'à dire : « Que la lumière soit, » et la lumière fut ; à Dieu, de qui nous pouvons tout au plus balbutier le nom en tremblant ; à Dieu, qui non-seulement est saint, mais qui est la pureté même, la majesté, la lumière ; à Dieu, de qui nous avons peur... Oui, tout homme a un penchant à fuir loin de Dieu. S'il y a en lui quelque chose qui lui dit : « Tu as besoin de Dieu ; » il y a aussi quelque chose qui lui dit : « Tu as offensé Dieu ; » et l'homme veut se cacher, comme fit Adam dans le jardin.

Ce monde est sans Dieu et contre lui. Dieu aurait pu dire : « Qu'ils se passent de moi, » et nous abandonner à la perdition. Mais il ne l'a pas fait. Qu'est-ce donc qu'il a fait ? Nous a-t-il envoyé des enseignements ? Il a fait plus que cela. A-t-il mis devant nos yeux un exemple parfait de sainteté, d'obéissance, de patience ? Il a fait beaucoup plus que cela ; il nous a envoyé *un don*. Il ne nous a rien vendu ; il ne nous a pas accordé une chose en échange d'une autre que nous eussions à lui présenter ; il n'a pas promis de nous donner quelque chose ; il ne s'est pas contenté de nous *offrir* quelque chose... Non, Dieu n'a pas offert son Fils au monde ; il a *donné* son Fils. — Si je mettais sur cette table un monceau de pièces d'or et que je disais : « Je donne cet or ; quiconque en veut avoir, peut en prendre autant qu'il lui plaira ; »

vous pourriez dire, à votre point de vue, que c'est une offre ; mais en ce qui me regarde, c'est un don, et si ce n'était pas un don, personne n'aurait le droit de le prendre.

En quoi consiste le don de Dieu ? Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur ce point pour le moment ; mais c'est l'essence même de notre sujet ; Dieu nous a donné *son propre Fils*.

Quand l'a-t-il donné ? Dès le commencement. Avant que vous et moi fussions nés, avant que nos ancêtres fussent nés, avant qu'Adam fût créé, avant que le monde fût fait, il l'a donné au plus profond de son cœur, donné à nous, donné pour nous. *Pourquoi l'a-t-il donné ? Parce qu'il nous a aimés. O mes frères, si nous pouvions seulement comprendre ceci, que Dieu nous a aimés !*

« Dieu est amour ¹, » dit l'apôtre. La Bible ne renferme pas beaucoup de définitions de Dieu ; elle en donne pourtant deux ou trois. Ces définitions ne nous disent pas ce que Dieu commande, ou ce qu'il promet, ou ce qu'il donne ; mais ce qu'il *est*.

Tout d'abord : « Je suis celui qui suis ². » « Je suis » t'a envoyé vers eux, dit l'Éternel à Moïse. Une étude attentive de ce nom, dans les Écritures, donne à penser qu'il indique non-seulement ou principalement l'existence absolue, au sens métaphysique, mais la fidélité de Dieu à sa propre nature. Ailleurs : « *Dieu est lumière* ³, » c'est-à-dire vérité et sainteté ; la réalité même et la pureté même. Et de plus : « *Dieu est amour*. »

Cet être, qui est amour et lumière, a de nombreux attributs. Pourtant, il n'est nulle part écrit que Dieu *est* majesté, que Dieu *est* justice ; cela n'est pas dit non plus de telle autre de ses perfections ; mais il est écrit que « Dieu *est* amour, » que « Dieu *est* lumière. » Non pas simplement qu'il *possède* la lumière et l'amour, mais qu'il *est* amour : — l'amour juste, l'amour saint, l'amour sage, l'amour jaloux, l'amour qui châtie, l'amour tout-puissant, l'amour éternel.

L'amour envers qui ? Ici se présente d'abord cette question : si Dieu est amour, comment pouvait-il aimer avant que le monde eût été créé ou que quoi que ce soit existât ? Supposez un homme qui ait passé toute sa vie seul dans un désert ; pourrez-vous dire de lui : « Cet homme a un cœur aimant ? » Qu'en savez-vous ? Qui aime-t-il ? Comment témoigne-t-il son amour ?

¹ 1 Jean 4 : 8. — ² Ex. 3 : 14. — ³ 1 Jean 5 : 1.

Ah! mes frères, ceci nous fait pénétrer jusque dans les profondeurs de la nature même de Dieu! Nous demandons qui Dieu aimait avant d'avoir rien créé? La Bible répond que Dieu a un Fils, objet de son amour; que Dieu, d'éternité en éternité, a quelqu'un à aimer, qui est semblable à lui; que l'unité de Dieu n'est pas une solitude; qu'il y a dans cette unité de Dieu un cœur qui répond à un cœur, un amour qui répond à un amour; qu'il y a un être qui est la splendeur de la gloire de Dieu et l'image empreinte de sa personne, en qui il se contemple et se chérit dans un autre lui-même... Usons de peu de paroles quand nous abordons ces choses dans lesquelles les anges mêmes désirent de voir jusqu'au fond, et touchant lesquelles nous ferons sagement de nous en tenir aux déclarations de la Bible, qui nous permettent d'entrevoir quelque chose de ce merveilleux amour de Dieu. Quel Dieu que le nôtre! Ce n'est pas le Dieu de la philosophie, un pauvre Dieu froid et solitaire; non! c'est un Dieu qui est père de toute éternité. Quelle pensée! le règne de Dieu est le règne d'un père. S'il existe ici-bas ce qui s'appelle un cœur de père, c'est parce qu'il y a un Père dans le ciel. Dieu est le Père éternel et Jésus est le Fils éternel: c'est lui que Dieu aime avant tout le reste.

Aime-t-il d'autres êtres encore? Oui. La Bible nous parle de bien des hommes dont elle dit que Dieu les aimait: Daniel, par exemple. « O homme bien-aimé de Dieu! » lui dit l'ange. Et nous pensons en nous-mêmes: Oh! que ne suis-je Daniel!

Dieu aimait le peuple d'Israël; de nombreux passages nous l'attestent. En voici un: « Ce n'est point parce que vous étiez en plus grand nombre que tous les peuples que le Seigneur vous a aimés et qu'il vous a choisis, car vous étiez en plus petit nombre que tous les peuples; mais c'est parce que le Seigneur vous aime...² » Et ailleurs: « Je t'ai aimée d'un amour éternel, c'est pourquoi je t'ai attirée par ma miséricorde³. » Écoutez encore les premiers mots du livre de Malachie: « Je vous ai aimés, » dit le Seigneur. Et nous pensons en nous-mêmes: Oh! que ne sommes-nous le peuple d'Israël!

Mais il y a plus encore. Il n'est pas besoin que vous soyez Daniel ou Israël; écoutez ce que dit saint Paul: « Lorsque la bonté de Dieu notre Sauveur et son amour envers les hommes ont paru...⁴ » Dieu

¹ Dan. 10 : 19. — ² Deut. 7 : 7, 8. — ³ Jér. 31 : 3. — ⁴ Tite 3 : 4.

a aimé les hommes. Dieu a fait l'homme à sa propre image et l'a aimé; il l'a aimé avant sa chute et après sa chute.

Ici, ne confondons pas deux choses fort distinctes : l'amour de Dieu pour l'homme, même pour l'homme le plus dégradé, le plus rebelle, et le plaisir que Dieu prend dans un homme qui revient à lui. Voyez le père de l'enfant prodigue. A-t-il cessé un instant d'aimer son fils? Ne l'aimait-il pas avant qu'il quittât la maison paternelle, et après qu'il l'eut quittée, et tout le temps qu'il en demeura éloigné? Mais il ne prenait pas plaisir en lui, il ne l'approuvait pas, il n'aurait jamais pu le recevoir si le fils avait voulu ramener sous le toit paternel ses compagnons de débauche et les femmes de mauvaise vie avec lesquelles il avait dissipé sa fortune. Mais dès qu'il revient, le père le reçoit les bras ouverts; et maintenant il trouve en lui ses délices et lui donne la place qui, pendant tout le temps, attendait son retour. Mais ce n'est pas ce jour-là qu'il commence à aimer son enfant.

De même, nous pouvons dire à tout homme quel qu'il soit : Dieu vous aime; mais c'est justement pour cela que vous ne devez pas rester dans votre révolte, éloigné de Dieu. Revenez en hâte à la maison du Père, au cœur du Père, afin que son amour puisse reposer sur vous et qu'il puisse prendre en vous son plaisir.

Voyez ce que l'apôtre dit aux Romains : « Dieu fait éclater son amour pour nous en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous¹. » Ce Dieu nous dit : « Aimez vos ennemis; » assurément, c'est ce qu'il fait lui-même. Il est mort pour ses ennemis afin d'en faire ses amis; il a pris sur lui, en Jésus, l'iniquité de nous tous. Voici une parole du Sauveur : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Telle est la mesure de son amour. Et maintenant, trouvez-vous votre nom écrit dans la Bible? Dites, êtes-vous dans le monde, faites-vous partie du monde? « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique. » C'est là le don de Dieu.

Songez à Dieu, abaissant ses regards sur ce misérable petit monde de pécheurs, et voyant qu'il ne pouvait admettre ces pécheurs dans sa société sainte parce qu'ils étaient sous une sentence de mort, parce qu'une maladie incurable s'était emparée d'eux, qu'ils étaient

¹ Rom. 5 : 8.

coupables et souillés et que sa loi sainte devait recevoir sa sanction. Alors, qu'a-t-il fait? S'il nous est permis d'employer cette expression en parlant de Dieu, nous pouvons nous le représenter cherchant en lui-même comment il peut sauver le monde, et concluant que si le monde doit être sauvé, il faut que lui-même, en son propre Fils, (Dieu était en Christ¹) descende sur la terre et devienne homme, afin d'expier le péché des hommes et de réconcilier le monde avec soi.

Et il l'a fait. Il a donné son propre Fils. Il l'a livré entre les mains des pécheurs, et le Fils a dit : « Voici, je viens pour faire ta volonté. » Il a pris une forme de serviteur et a été obéissant jusqu'à la mort, même la mort de la croix. Mes frères, comprenez-vous cet amour? Non, vous ne le comprenez pas; non, je ne le comprends pas; les anges eux-mêmes ne le comprennent pas. Nul ne le comprend que Dieu seul.

Nous lisons que, devant le tombeau de Lazare, face à face avec la douleur, la misère, la ruine que le péché a apportées dans ce monde, « Jésus pleura. » Et les Juifs, le voyant pleurer, dirent : « Voyez comme il l'aimait! » Ce qui voulait dire : Nous savions bien qu'il était au nombre de leurs connaissances, de leurs amis; mais nous n'aurions jamais imaginé qu'il les aimât à ce point. Ah! mes frères, lorsque le Seigneur Jésus, le Fils unique de Dieu, revêtu de notre chair mortelle, mourut comme un malfaiteur, sur une croix; quand son sang coula avec ses larmes pour ceux qui l'y avaient cloué, les anges durent le contempler et se regarder l'un l'autre stupéfaits, tandis que le séraphin disait tout bas au séraphin, sous l'ombre des ailes dont ils se voilent la face devant le Très-Haut : « Voyez comme il les aime! »

TH. MONOD.

Obéir à Dieu est le suprême devoir, mais aussi la suprême félicité.

VINET.



L'habitation de Dieu en nous fait partie de la nouvelle alliance aussi bien que le pardon des péchés.

CHALMERS.

¹ 2 Cor. 5 : 19.

CONVERSION ET PRINCIPES DE MARTIN BOOS.

En 1789, un prêtre catholique était assis à côté du lit d'une mourante. Il la consola, en lui disant qu'elle pouvait mourir tranquille parce que sa vie entière avait été exemplaire. La vieille femme malade le regarda tout étonnée, et lui dit en souriant : « Vraiment vous vous entendez à consoler les âmes angoissées ! Si je ne possédais pas une meilleure assurance de mon salut, je n'aurais devant moi que le désespoir et la perte éternelle. Car comment pourrais-je subsister devant le tribunal de Dieu, où l'on me demandera compte de chaque parole oisive qui est sortie de ma bouche ? Qui est pur parmi les impurs ? Qui est juste, si Dieu nous impute nos péchés ? Quelles œuvres et quelles vertus seront trouvées parfaites, quand le Seigneur les pèsera dans sa balance ? Non ! non ! Si Jésus-Christ n'était pas mort pour moi ; si lui, mon Dieu, n'avait pas payé lui-même la rançon de mon âme, je serais éternellement perdue malgré mes vertus et malgré mes bonnes œuvres. C'est lui seul qui est mon espoir, ma retraite, le rocher de mon salut ! »

Martin Boos, tel était le nom de ce prêtre, fut tout effrayé et confus en entendant ces paroles. Il avait jusqu'à ce jour cherché sérieusement le chemin du salut en faisant de bonnes œuvres et en crucifiant sa chair. Il avait été le premier de sa promotion, et possédait l'estime de ses supérieurs et l'amour de sa paroisse. Et cependant il ne se sentait pas rassuré sur son salut. Il se disait comme le jeune homme riche : Qu'est-ce qui me manque encore ?

C'est auprès de ce lit de mort d'une femme réputée sainte dans toute la contrée, qu'il trouva la réponse à cette question poignante de sa conscience. A partir de ce jour, il chercha le Seigneur Jésus comme sa justification et sa sanctification. Il eut à passer par bien des luttes, jusqu'à ce que Jésus-Christ pût prendre réellement possession de son cœur. La lumière divine illumina son âme. Il trouva la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence, et dans cette paix la force de mener une vie sainte consacrée sans réserve à Dieu.

Il resta toute sa vie prêtre catholique. Et c'est dans l'Église romaine qu'il répandit l'Évangile du salut gratuit. Il fut l'instrument d'un puissant réveil, qui de la Bavière, où commença son œuvre, se répandit en Autriche et jusqu'en Russie. Plusieurs fois il fut

incarcéré par l'inquisition romaine ; chassé d'un pays, il était accueilli dans un autre, jusqu'à ce que là aussi éclatât le réveil, et avec lui la persécution.

D'ordinaire, il pouvait travailler tranquillement pendant une année environ. Il s'appliquait avec le plus grand soin à la cure d'âmes, à l'instruction de la jeunesse et surtout à la prédication. L'intelligence de l'Évangile se répandait ainsi lentement et prenait racine dans les âmes ; jusqu'à ce que tout d'un coup un sermon produisit un si puissant réveil, que la paroisse tout entière se scindât en deux partis. La grande majorité saisissait la vérité, la délivrance en Jésus, avec joie ; mais quelques âmes qui aimaient les ténèbres plus que la lumière devenaient furieuses de ce que leur piété actuelle ne dût plus suffire devant le tribunal de Dieu. Ils accusaient leur pasteur auprès des autorités de l'Église, et Martin Boos était bientôt obligé d'échanger sa cure contre la prison inquisitoriale, quoiqu'à la fin on fût toujours obligé de le relâcher, parce que toutes les perquisitions ne réussirent jamais à le convaincre ni d'une faute ni d'une hérésie.

Ce fut lors de sa première détention à Gœggingen, près d'Augsbourg, qu'il mit par écrit les points qui vont suivre, dans l'intention d'affermir les enfants spirituels dans la connaissance de l'Évangile de justice et de sainteté qu'il leur avait prêché. Et certes, ils avaient besoin d'être rassurés, car ils étaient exposés eux aussi aux persécutions les plus indignes à cause de l'Évangile, et à cause de la vie réellement sainte qu'ils menaient. On les insultait dans la rue, on leur jetait de la boue et des pierres, on les maltraitait, les frappait de coups, les chassait de leurs maisons et de leur village, sans que les autorités intervinsent. Les convertis ne répondaient à toutes ces injustices qu'en bénissant ceux qui les maudissaient. Boos lui-même cite une foule de traits, qui montrent quelle puissance d'amour il y avait en eux. Nous ne citerons que deux faits entre plusieurs :

Une personne voulait entrer au couvent. Elle ne fut pas reçue. Boos lui dit alors d'aller dans le couvent *intérieur*. Elle ne le comprit pas d'abord ; mais lors du premier grand réveil, elle fut gagnée elle aussi, et se consacra au service du Seigneur sans partage. Depuis ce jour, elle fut en butte à la persécution ; mais elle contracta l'habitude de s'humilier devant ceux qui l'injuriaient et la frappaient, comme si elle était elle-même la coupable. Un jour, son beau-

frère, homme très-irascible, la roua de coups, puis la prit par les cheveux et la traîna à travers la chambre, lui donnant des coups de pied. Elle resta tranquille et dans la communion de son Sauveur crucifié. Aussi, à peine l'eût-il lâchée qu'elle se mit à genoux, et lui demanda pardon de l'avoir irrité sans le vouloir. Cette humilité et cette patience à toute épreuve furent des charbons assemblés sur la tête du persécuteur. Son cœur se fondit ; il ne résista plus à l'aiguillon de la grâce, et il avoua plus tard qu'en voyant sa belle-sœur à genoux devant lui, il s'était dit : Ces gens ont une paix et une puissance qui me manquent, et que je veux acquérir à tout prix.

Une autre fois, une femme vint à lui se plaindre de son mari, qui la battait presque journellement, et en outre se moquait d'elle en lui citant l'exemple d'une sainte, qui elle aussi était battue par son mari sans jamais murmurer. « Femme, disait-il, il faut que tu fasses de même, quand je te frappe ; je t'aiderai de cette manière, afin que tu deviennes une sainte. » A cette âme angoissée, qui demandait à Boos : « Dois-je réellement suivre cet exemple, et devenir sainte, en supportant ces mauvais traitements? » il répondit : « Oui, ma fille, par ta patience et ta douceur tu désarmeras la colère de ton mari ; gagne son amour par ton humilité, et prouve-lui que tu es réellement une chrétienne, une sainte. Va, et fais ce qu'il te dit. » Et elle suivit ce conseil!

En quoi consistait donc l'Évangile qui a seul la puissance de produire une pareille transformation dans les cœurs et dans la vie de ceux qui le reçoivent par la foi?

Il se résume dans ces deux mots :

Christ POUR nous est notre *justice*.

Christ EN nous est notre *sanctification*.

Martin Boos nous expose lui-même cette double réalité divine dans une série de thèses, qu'il a mises par écrit, alors qu'il était en prison. Nous en traduisons ci-joint les plus importantes.

En 1797, il a écrit ce qui suit :

Par la grâce de Dieu, et par des dispensations extraordinaires de ma vie, j'ai été amené à croire les vérités suivantes :

1) Jésus *pour nous* est notre *justification* devant Dieu. Aussi saint Augustin nous dit-il : « Mes péchés et mes négligences innombrables me réduiraient au désespoir, si ta Parole, ô mon Dieu, n'était devenue chair, et n'avait habité au milieu de nous. Mais maintenant, je n'ose plus douter, bien

moins me désespérer. Car, si nous avons été réconciliés avec Dieu, alors que nous étions encore ses ennemis, combien plus serons-nous sauvés par lui, maintenant que nous avons obtenu la réconciliation. Tout mon espoir et ma confiance parfaite reposent pleinement en son sang précieux, lequel a été répandu pour notre salut. C'est par ce sang que j'ai repris la vie, et c'est par lui que je souhaite ardemment de venir auprès de toi, me confiant non en *ma* justice, mais uniquement en ta justice, qui découle de ton Fils, Jésus notre Seigneur. »

2) Jésus *en nous* est notre *sanctification* et notre *justice parfaite*; car c'est lui qui accomplit *en nous* la volonté du Père. Christ *pour nous* et *en nous* est aussi *avec nous*; c'est lui qui nous aide à faire la volonté de Dieu. Jésus-Christ *pour nous* et *en nous* est le seul fondement qui puisse être posé. Mais sur ce fondement inébranlable il faut bâtir de l'or et de l'argent, des pierres précieuses; et non pas du bois, du foin, du chaume. (1 Cor. 3: 10-15.)

3) Nous arrivons à ce Jésus *pour nous* et *en nous* par la *repentance* et par la *foi*. (Marc 1: 15.)

4) Aujourd'hui, comme jadis, Christ n'est conçu en nous que par le Saint-Esprit. (Rom. 8: 9-10.)

5) Jésus se communiquant par une âme à d'autres âmes, ne trouve d'abri nulle part, si ce n'est dans une étable, c'est-à-dire chez des personnes pauvres, humbles et enfantines.

6) Les Scribes et les Pharisiens sont ceux qui opposent la plus grande résistance au Christ, lorsqu'il veut entrer chez eux. Les uns se scandalisent. Les autres prennent cela pour de la folie.

7) Immédiatement après la naissance du nouvel homme suit la circoncision, c'est-à-dire le dépouillement des convoitises charnelles du vieil homme. (Col. 2: 11-13.)

8) Personne n'est réellement *justifié* par la foi, si ce n'est celui qui est *mort au péché* par une repentance sincère. (Rom. 6: 6-7.) Une foi qui ne porte point ces fruits, est vaine et trompeuse. (1 Jean 1: 6; 2: 4-6.)

9) Bientôt après la nouvelle naissance vient Hérode, c'est-à-dire la *persécution*, qui cherche à étouffer l'enfant Jésus, la foi en lui, dans son berceau. (Actes 14: 22.)

10) Lorsque l'affliction ou la persécution surviennent à cause de la Parole, bien des âmes se scandalisent, c'est-à-dire perdent la foi vivante. (Matth. 13: 22.)

11) En ce temps-là les fidèles sont soumis à beaucoup de tribulations au dehors et en dedans. (1 Pierre 2: 19-25.)

12) Aujourd'hui encore Christ agit par le moyen de ses membres. C'est par eux, malgré leur faiblesse, qu'il enseigne, console, soutient et fait des signes et des miracles, du moins en ce qui concerne l'homme intérieur. (Marc 16: 17-18.)

13) Jésus-Christ a promis le Saint-Esprit à ceux qui lui appartiennent. Il leur ordonne de le demander dans leurs prières, afin qu'il vienne remplir les cœurs et les maisons.

14) Il communique le Saint-Esprit soit directement soit indirectement à ceux qui croient en lui. (Actes 10: 44; et 8: 14-17.)

15) Les croyants vivent dans une *communion mutuelle* très-intime; cette communion est rendue de plus en plus parfaite par la communication du Saint-Esprit.

16) Aujourd'hui encore Jésus-Christ laisse de côté les sages, les intelligents et les puissants de ce monde, pour révéler ses secrets aux petits et aux méprisés. C'est eux qu'il choisit pour convertir les autres par leur moyen. (Matth. 11 : 25.)

17) Jésus-Christ ne choisit d'ordinaire, comme des *instruments* de sa gloire et de son enseignement, que ceux qu'il a pu auparavant purifier, sanctifier, humilier et *anéantir*. Il arrive à ce but *en les crucifiant* par toutes sortes d'afflictions intérieures et extérieures.

18) Ces instruments de sa grâce ont beaucoup à *souffrir pour les autres*, qui doivent eux aussi être amenés à la régénération. Ils achèvent, d'après saint Paul, de souffrir en leur chair le reste des afflictions de Christ, pour son corps, qui est l'Église. (Col. 1 : 24.)

19) Beaucoup de ceux qu'on appelle ministres du Seigneur, ont souvent moins de foi, d'amour pour Jésus, et de puissance spirituelle que les autres. Aussi leur ministère ne leur accorde-t-il *pas le monopole* de convertir les pécheurs. Dieu peut choisir et a choisi souvent, à cet effet, aussi des laïques, qui sont remplis du Saint-Esprit, d'amour et d'une foi vivante.

20) On ne peut entrer dans « l'*Église intérieure*, » aujourd'hui comme du temps des apôtres, qu'à la condition qu'on soit *prêt à souffrir* la contradiction et la persécution. Les Pharisiens et les Théologiens sont d'ordinaire sous ce rapport aussi les plus violents antagonistes. (Matth. 23 : 13.)

21) Christ est la vie de notre âme. On le reçoit par le *baptême* et par la *foi*. (Tite 3 : 4-7.) Mais il faut *nourrir* cette vie nouvelle en faisant un usage fidèle des autres *moyens de grâce*. Ce n'est que par eux que l'homme intérieur se conserve, croît, se développe et atteint sa stature parfaite.

22) Les *bonnes œuvres* ne nous justifient pas devant le tribunal de Christ. Néanmoins nous ne pouvons être ni justifiés ni sauvés sans de bonnes œuvres. Car sans de bons fruits l'arbre n'est pas bon. Et la justice de Dieu qui nous est communiquée par la foi, est un océan d'amour qui se répand en nous et par notre moyen, en des milliers de ruisseaux de bonnes œuvres. Il faut que la justification soit au moins le commencement de la sanctification de notre homme intérieur ¹.

23) Il faut que Jean-Baptiste (nos propres efforts) diminue de plus en plus afin que Jésus-Christ, (l'œuvre de la grâce divine), puisse croître en nous. (Jean 3 : 30 ; 2 Cor. 12 : 9-10.)

24) Il est plus aisé de prêcher Moïse et sa loi, que Christ et son Évangile. Pourquoi? parce que, parmi nous aussi, il y a plus de Juifs que de chrétiens. Aussi Satan tolère-t-il bien mieux la prédication de la loi que celle de l'É-

¹ Dire que notre justification *repose*, dans une mesure quelconque, sur notre sanctification, ce serait le renversement de l'Évangile; mais dire que la justification porte en germe la sanctification, et, dans ce sens, en est le commencement, c'est l'Évangile même. (Réd.)

vangile, parce que la loi ne donne à l'homme ni les moyens ni la force d'accomplir ce qu'elle leur ordonne. (Gal. 5: 4, 11.)

25) Tant que Christ *pour nous* et *en nous* n'est pas posé comme fondement dans l'âme, tout ce qu'on fait n'est que du foin, de la paille, du chaume, et n'a aucune consistance.

26) La loi ne nous dit que ce que nous devons faire. Christ seul *nous donne* la volonté et l'exécution. Lui seul nous met en état de pouvoir et de vouloir. On n'aide les gens qu'imparfaitement, tant qu'on ne leur prêche que la loi, sans leur dire comment ils trouvent en Christ le pouvoir de l'accomplir. (Rom. 6: 14.)

27) Nous sommes tenus de sceller, au besoin, même de notre sang, le témoignage des œuvres que le Seigneur opère de nos jours. Car Dieu lui-même confirme cette prédication, en accordant les divers dons de son Esprit à ceux qui la reçoivent dans leur cœur par la foi.

28) Si nous racontons à d'autres les expériences que Dieu nous fait faire, nous serons traités de fous et de fanatiques. Presque personne ne nous croira.

29) Si nous souffrons et mourons avec Christ, nous aurons aussi part à sa résurrection, à son ascension et à sa gloire éternelle. (Rom. 6: 5; 2 Tim. 2: 10-13.)

30) Ceux qui ont obtenu cette *foi vivante* en Christ, reçoivent aussi par son Esprit un même cœur et une même âme. Ils s'aiment, à cause de Jésus, ils se réunissent fréquemment, afin de parler de lui, et des expériences de sa miséricorde. Le monde ne peut pas comprendre ces réunions. .

31) Ceux qui ont été délivrés par le Seigneur de l'angoisse et de la lèpre du péché, sont semblables à ceux que Jésus a guéris tant qu'il vivait ici-bas. Vous avez beau leur défendre de parler de leurs expériences, ils le feront pourtant.

32) La justification par la foi nous donne une *assurance* ferme et bien fondée de notre état de grâce. Nous *savons* que nous sommes dès maintenant des enfants de Dieu, et un jour des héritiers de sa gloire éternelle. (Rom. 8: 14-17.)

33) De même que les apôtres, nous serons toujours à nos propres yeux des enfants nouvellement nés, qui ont besoin du lait de l'Évangile, et qui doivent faire tous leurs efforts pour croître en grâce et en sagesse, et pour tendre ainsi vers la perfection. (1 Pierre 2: 2.)

34) Toutes ces vérités sont incompréhensibles aux sages et aux intelligents de ce monde; de même que la paix de Dieu surpasse toute intelligence. (1 Cor. 2: 6-10; Phil. 4: 7.)

G. HAERTER.

Il y a, de nos jours, bien des chrétiens qui ont crû sincèrement au Seigneur, et qui pourtant demeurent vacillants, incertains, abattus, et plus vaincus que vainqueurs. Ne serait-ce pas l'œuvre du Saint-Esprit, décrite dans notre verset (Eph. 3: 16), qui leur manque? Ne seraient-ils pas semblables aux disciples de l'Ancien Testament, ou tout au plus à ceux du Nouveau avant la Pentecôte?

ADOLPHE MONOD.

LA GUÉRISON. ¹

.....J'entends d'ici les objections de la sagesse humaine ; et je sais déjà ce que plusieurs de vous opposent dans le secret de leurs pensées :

Ne faut-il pas, dites-vous, que l'homme agisse ? Ne faut-il pas cependant « purifier son cœur, ôter de devant les yeux de l'Éternel la malice de nos actions, cesser de mal faire, apprendre à bien faire ? » Ne faut-il pas que le peuple de Dieu soit « zélé pour les bonnes œuvres ? » et sans la sanctification « peut-on voir le Seigneur ⁴ ? »

Ah ! oui, sans doute, il faut toutes ces choses ! (et cette objection même, en nous rappelant enfin l'*efficace de la croix*, va nous faire entrer bientôt directement dans l'application de ce discours). Oui, sans doute, il faut ôter de devant les yeux de notre juge toute la malice de nos actions ; il faut « que nous apprenions à faire le bien, nous qui ne sommes appris qu'à mal faire ⁵ ; » il faut changer son cœur. Mais, je vous le demande, en êtes-vous capables ? — Qui peut les faire en vous, toutes ces choses ? — Et qui les donne, si ce n'est Celui qui a dit : « Demeurez en moi (par la foi), afin que je demeure en vous (par mon Esprit) ; car, comme le sarment ne peut, de lui-même, porter aucun fruit, à moins qu'il ne demeure attaché au cep, vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. — Je suis le cep ; — et hors de moi vous ne pouvez rien produire ⁶. »

Oui, sans doute, il faut cesser de mal faire ; il faut apprendre à bien faire ; il faut changer son cœur. Mais, je vous le demande aussi, l'avez-vous pu hors du Christ ? — L'avez-vous pu par vous-mêmes, depuis tant d'années que vous ne l'avez cherché que dans vos propres efforts ? — Où vous ont-elles menés jusqu'ici, toutes vos résolutions de mieux vivre ? — Hélas, à confusion de face ! — à des projets et toujours à des projets ; à des rechutes et

¹ Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les pages qui suivent ; ils y verront comment un des pères du premier réveil, un de ses prédicateurs et de ses docteurs les plus éminents, entendait la sanctification. Impossible de mettre en relief avec plus de force et de clarté l'enseignement biblique.

² És. 1 : 16, 17. — ³ Tit. 3 : 8, 14. — ⁴ Hébr. 12 : 14. — ⁵ Jér. 13 : 23. — ⁶ Jean 15 : 4-6.

à des humiliations ; à des renvois et toujours à de nouveaux renvois, d'une semaine à une autre semaine, d'une année à une autre année ! Et c'est donc ainsi que vous voulez marcher vers le jour si prochain de l'éternité, projetant toujours, et retombant toujours ; — toujours déçus, mais jamais détrompés ! — Votre cœur, après tout, est-il devenu plus pur, plus tendre, plus pieux qu'il ne l'était en vos premières années ? Les plaies de votre âme se sont-elles amendées ? Tous vos efforts ont-ils pu l'affranchir de ses aigreurs, de ses convoitises, de ses dégoûts secrets pour les choses de Dieu ? Non, non ! Vous pouvez par vous-mêmes, jusques à un certain point, réformer peut-être vos actes extérieurs ; mais pour changer, hors de Christ, le fond de votre cœur ; mais pour y mettre l'amour du Seigneur à la place de l'idolâtrie de vous-mêmes et du monde ; mais pour le faire passer de la puissance de Satan à Dieu¹,..... vous pourriez aussi bien par vous-mêmes faire sortir un trépassé du sépulcre, ou tirer du néant un monde nouveau.

Je ne sais ce que vous répondez à ces déclarations ; mais je sais trop qu'elles révoltent toutes les prétentions de l'homme naturel, et qu'elles ne sont point conformes aux maximes de la sagesse humaine. Je le sais, mes frères ; mais c'est LA BIBLE que je vous prêche ; et à Dieu ne plaise qu'an pied du serpent d'airain un ministre d'Israël aille tenir un autre langage aux enfants de son peuple ! — Dès que nous nous sommes vus ce matin rassemblés dans ce temple, la première chose que nous avons faite, avant même de prier Dieu, ç'a été de nous lever solennellement tous ensemble, pour reconnaître devant sa majesté sainte que nous sommes nés dans la corruption, que nous sommes enclins au mal, et que nous sommes incapables par nous-mêmes de faire des œuvres vraiment bonnes, parce que l'affection naturelle et dominante de notre cœur n'est point l'amour de Dieu. Nous avons crié ces choses vers le ciel, mes frères : que dirons-nous donc sur la terre ? Et lequel de nous maintenant oserait dire à l'un de ses frères que ses plaies ne sont pas incurables, et qu'il y a salut par aucun autre que Jésus ?

Oui, sans doute, il faut purifier son cœur ; il faut devenir « zélé pour les bonnes œuvres ; » mais prenez-y bien garde (et cette distinction que nous allons établir est aussi claire qu'elle est importante) : — Je me confie en Christ pour obtenir ma sanctification,

¹ Act. 26 : 18.

et non pas en ma sanctification pour obtenir Christ. — Jésus-Christ n'est pas mort pour sauver ceux qui se seront guéris ; mais il est mort pour guérir ceux qui étaient perdus, afin de les sauver en les guérissant. — Jésus-Christ ne me dit pas (comme la loi qui me condamne) : « Fais toutes ces choses, et alors tu auras la vie par elles¹ ; » mais il me dit : Pauvre pécheur, viens à moi ; je te donnerai la vie, et alors *par elle* tu feras toutes ces choses !

L. GAUSSEN.

(Sermon sur le *Serpent d'airain*. 1827.)

« Je suis faible, » dis-tu, te lamentant sans cesse,
Et tu restes dans ta faiblesse ;
Oh ! Regarde à la croix ! dis enfin : « Je suis mort... »
En Jésus-Christ tu seras fort.

JÉSUS EN GETHSÉMANÉ².

(Lire Matthieu 26 : 38-42.)

Nous avons vu hier comment l'âme de Jésus a été « saisie de tristesse jusqu'à la mort. » Maintenant il prie, dans le jardin de Gethsémané. Il lutte avec angoisse, et voici le cri qui sort de son cœur : « Mon père ! s'il est possible, éloigne cette coupe de moi ! » — Éloigne ! c'est ce que nous disons toujours : aucun de nous ne veut boire l'amertume de cette coupe ; nous reculons en criant : Éloigne, Père ! éloigne !

Ce Jésus qui priait ainsi, c'est le même qui a dit : Demandez, — et vous recevrez ; cherchez, — et vous trouverez ; heurtez, — et on vous ouvrira. Il s'adresse donc à son Père. Qu'est-ce que son Père lui a répondu ? Que lui dit-il ?

Rien, rien du tout. — C'était une réponse, une grande réponse que ce silence. Dieu répond bien souvent en ne nous répondant pas, seulement nous ne savons pas le comprendre. Voyez, Jésus a compris ce silence. Alors d'un élan vigoureux, il dit : « S'il n'est pas possible que cette coupe passe loin de moi sans que je la boive, que ta volonté soit faite ! » — Et il l'a bue et il marche maintenant à la mort.

Oh ! si nous savions comprendre les silences de Dieu et tout ce qu'ils

¹ Gal. 3 : 10-13 ; Rom. 10 : 5.

² Écrit de mémoire après un culte présidé par M. Dieterlen.

renferment pour nous ! Ici, à Gethsémané, ce silence disait : « Non, non, je ne puis éloigner cette coupe de toi, bois-la, bois-la, — il faut que tu la boives. »

C'est parce que Jésus ne s'est pas sauvé alors, c'est parce qu'il a bu la coupe, qu'il a eu la victoire.

Pour nous aussi, ces angoisses de mort précèdent la victoire, et c'est parce que Dieu le sait bien qu'il nous présente à vider des coupes souvent bien amères. Mais que nous le comprenons mal ! Remarquez que dans nos prières nous sommes généralement des gens bien tendres s'adressant à un Dieu bien rigoureux, presque à un bourreau. Nous sommes là, devant lui, comme disant : « Écoute, Dieu sévère ! éloigne de moi cette coupe, car elle est trop amère pour que je la boive. Ote-la, ôte-la ! » Puis, devenant tendres pour nos amis, nous ajoutons : « Et celui-ci, et cet autre : ils ne peuvent pas non plus boire ce que tu leur donnes ; ôte-le-leur aussi. »

Jésus n'a pas eu cette tendresse pour lui-même ; il en a triomphé. Il savait bien que Dieu n'afflige pas volontiers ; il savait bien que son Père est le Dieu d'amour. Il a compris tout ce que ce silence de Gethsémané lui imposait, et n'a plus reculé. Car si nous étions intelligents, nous ne demanderions pas toujours que le fardeau fût enlevé, et alors, nous aurions aussi la force de le supporter. Pour nous et pour les nôtres, nous saurions accepter l'amertume. Nous saurions nous rappeler que c'est ainsi dans l'ordre de Dieu, et que pour nous ouvrir le chemin de la gloire, Jésus a dû traverser l'agonie de Gethsémané. — Oui, trop souvent nous disons : « J'ai prié, et il n'a pas répondu »... C'était une réponse. Ces silences ne sont pas des abandons ; ils veulent seulement dire : « N'éloigne pas la coupe et bois-la, — je ne puis te l'ôter : courage ! »

Cherchez un refuge dans votre maison contre le monde ; dans votre chambre contre la maison ; et dans le cœur de Christ contre vous-même.

LOUIS MEYER.



Vouloir avec Dieu et se consacrer à lui servir d'organe, c'est le secret de la toute-puissance.

GODET.



FRÈRES BIEN-AIMÉS, SOYEZ FERMES, INÉBRANLABLES, ABONDANT TOUJOURS DANS L'ŒUVRE DU SEIGNEUR, SACHANT QUE VOTRE TRAVAIL N'EST PAS VAIN DANS LE SEIGNEUR. — 1 COR. 15 : 58.

Le gérant :

J. BONHOUR.

LE DON DE DIEU ¹.

II

« Le salaire du péché, c'est la mort ; mais le don de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ notre Seigneur. » (Rom. 6 : 23.)

La source du don de Dieu, nous l'avons vu, c'est l'amour de Dieu. Dieu a tant aimé le monde qu'il a... quoi? Qu'est-ce donc qu'il a fait? Ah! c'est ici que se trouve la différence entre l'Évangile et tout ce qui prétend être l'Évangile, mais ne l'est pas.

Les uns disent : Dieu a tant aimé le monde qu'il a permis qu'un homme d'élite donnât à l'humanité l'exemple d'une vie parfaite et mourût par amour pour ses frères. Dieu a aimé le monde plus que cela. D'autres disent : Dieu a tant aimé le monde qu'il a créé un être infiniment supérieur à tous les autres, qui est venu dans le monde et est mort pour les hommes. Dieu a aimé le monde plus que cela. Dieu a tant aimé le monde qu'il nous a donné son Fils unique. Voilà quel est le don de Dieu, quel est l'amour de Dieu.

Demandons-nous maintenant quelle est la nature de ce don. Je suppose que je donne à un enfant une pièce d'or : quel a été le principe, le mobile de ce don? Ma bienveillance, mon affection pour l'enfant. Quelle est la nature du don? Regardez l'objet donné : c'est de l'or ; c'est une petite quantité d'un métal précieux avec lequel l'enfant pourra se procurer tout ce qu'il voudra, dans les limites de la somme en question. Semblablement, quel est le don que Dieu a fait aux hommes? Son Fils. Et quelle est la nature de ce don? Pour le savoir, il nous faut savoir ce que c'est que Jésus-Christ.

Sans revenir sur ce que nous avons déjà dit, répondons que Jésus-Christ est l'incarnation de cette Parole dont il est écrit : « Au commencement était la Parole ; et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu ². » Jésus-Christ est la vie ; il le dit lui-même : « Je suis la vie ³ ; » en sorte que si Dieu nous a donné son Fils, il nous a donné la vie. C'est justement là ce que dit l'apôtre : « Le

¹ D'après une allocution. Voir le *Libérateur* de septembre. — ² Jean 1 : 1. — ³ Jean 14 : 6.

don de Dieu, c'est la vie éternelle *en* Jésus-Christ (et non pas seulement, comme le portent certaines versions, *par* Jésus-Christ), notre Seigneur. »

Prenons encore un autre passage bien connu ; nous n'y reviendrons jamais trop souvent, « Voici le témoignage : c'est que Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie ¹. » Saisir cela, c'est entrer en possession de toute grâce.

Dieu nous a donné, dans son Fils, la vie. La vie, on l'a fait observer avec raison, ne peut se séparer de l'être vivant ; elle n'existe pas d'une manière abstraite : il n'y a pas vie s'il n'y a quelqu'un ou quelque chose qui vive. Eh bien, si Dieu nous a donné la vie, il nous l'a donnée dans un être qui est vivant, qui est la vie même, la vie de Dieu. Il nous a donné la vie dans une personne, et cette vie est divine, parce que c'est celle de Dieu dans son Fils. C'est aussi la vraie vie humaine, parce que Jésus n'a pas revêtu la nature des anges, mais celle de la postérité d'Abraham. Il a été homme ; plus que cela, il a été *l'homme*, et Pilate disait plus vrai qu'il ne croyait dire quand il s'écriait : « Voici l'homme ! » Il a été vraiment homme, et pourtant dans sa vie nous trouvons la vie divine unie dans une même personne à la vie humaine. N'est-ce pas précisément ce dont nous avons besoin ?

Cette vie humaine et divine tout ensemble, nous la possédons, quand nous avons Christ. Elle nous est donnée ; et à quel titre, je vous prie, pourrait-elle nous appartenir si ce n'est à titre de don ? Si quelqu'un vient me dire que je puis posséder aujourd'hui même le plus magnifique domaine de l'Europe, je comprendrai fort bien que cette personne n'a pas la pensée que je puisse trouver assez d'argent pour acheter le domaine : si je dois l'avoir, il faudra qu'on me le donne. De même, si je dois posséder la vie de Dieu, il ne faut pas m'imaginer que mes petites œuvres, mes petites souffrances, mes petits mérites vont me l'acquérir. Cette vie est, dans toute la force du terme, un don gratuit, et si un homme ne veut pas la recevoir comme un don, il ne l'aura jamais. « Qui a donné à Dieu le premier ? » demande l'apôtre, « et la pareille lui sera rendue ². » Où est l'homme qui pourrait se lever et dire : C'est moi ! je lui ai donné quelque chose. Non, nous n'avons rien à don-

¹ 1 Jean 5 : 11. — ² Rom. 11 : 35.

ner que ce qu'il nous a donné lui-même. De tout ce qui est bon il faut que Dieu soit le commencement, le milieu et la fin.

C'est un don gratuit, c'est un don complet : j'entends par là un don qui comprend tout. Si vous pouvez me nommer une chose bonne qui ne se trouve pas en Christ, vous aurez nommé une chose bonne que Dieu ne nous a pas donnée. Mais si vous ne pouvez pas me nommer une seule chose qui soit bonne et qui ne se trouve pas en Christ, il en résulte que vous ne pouvez trouver aucune chose bonne qui ne nous appartienne, à vous et à moi, si seulement nous voulons la recevoir des mains de Dieu.

Les passages que la Bible renferme sur ce sujet sont innombrables ; prenons-en deux : « Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a comblés en Christ *de toutes sortes de bénédictions spirituelles* dans les cieux ¹. » Ne perdez pas de vue ces deux mots : *en Christ* ; c'est seulement en Christ que Dieu nous a ainsi bénis. Après saint Paul, écoutez saint Pierre : « La grâce et la paix vous soient données de plus en plus par la connaissance de Dieu et de Jésus notre Seigneur, puisque sa divine puissance nous fait don de tout ce qui regarde la vie et la piété, en nous faisant connaître Celui qui nous a appelés par sa gloire et par sa vertu ². » Il s'agit, par conséquent, d'un don complet, en dehors duquel il n'y a rien. Quand Dieu donne Jésus-Christ, il donne tout ce qu'il peut donner à l'homme.

Comment ce don arrivera-t-il jusqu'à nous ?

Je n'aborde pas un sujet que nous devons étudier à part, celui de la réception du don de Dieu ; je demande simplement comment la vie éternelle peut devenir le don de Dieu à l'homme coupable. Rappelez-vous la parole de Jésus. Il ne dit pas seulement : « Je suis la vie, » et pourtant c'est déjà dire beaucoup ; mais : « Je suis *la résurrection* et la vie ³. » Il vint vers l'homme mort dans le péché : son âme était morte, son corps était mort ; tout était mort. Il vécut, il mourut et il ressuscita, lui, le second Adam, l'Esprit vivifiant ; il vivifia l'âme, et avec elle le corps même de l'homme. Comment l'a-t-il fait ? En enlevant de notre chemin l'obstacle qui nous empêchait absolument de revenir à Dieu ; à savoir notre péché, notre culpabilité. Non pas en nous disant de la part de Dieu qu'après tout le péché n'a pas grande importance et que Dieu est si bon qu'il n'y

¹ Ephés. 1 : 3. — ² Pierre 1 : 2, 3. — ³ Jean 11 : 25.

regardera pas de trop près. Non ! un Dieu pareil serait au-dessous je ne dis pas du Dieu de la Bible, cela va sans dire, mais de la conscience éclairée d'un homme droit. Dieu ne pouvait faire pareille chose.

Qu'a-t-il donc fait ? « Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde. » « Celui qui n'a point connu le péché, il l'a fait être péché pour nous, afin que nous devenions justice de Dieu en lui. » L'homme déchu, l'homme coupable, l'homme perdu, l'homme mort, Christ a consenti à le représenter, à prendre sa place, à dire en quelque sorte : « Je suis cet homme-là, » et à « porter l'iniquité de nous tous ¹. »

Ah ! nous ne savons pas ce que ces mots impliquent ! Nous ne savons pas ce qu'a été son agonie ! Nous ne savons pas quelles étaient les ténèbres, plus épaisses que celles de l'Égypte, qui enveloppaient son âme alors qu'il s'écria : « Mon Dieu, » — non plus seulement « mon Père, » mais « mon Dieu, » — mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il se sentait momentanément sans Dieu parce que nos péchés se trouvaient placés entre Dieu et son âme.

Maintenant, la porte est ouverte : la loi de Dieu, qui exigeait la mort du transgresseur, a été satisfaite. Et sachez-le bien, mon cher auditeur, il faut nécessairement qu'il soit satisfait, en ce qui vous concerne, à la loi de Dieu, soit par votre mort, soit par celle de Christ, si vous le prenez pour votre représentant. Voilà comment la porte a pu s'ouvrir ; comment la justice de Dieu éclate en même temps que sa miséricorde ; comment le dernier, le plus misérable, le plus vil des pécheurs, oui, le pécheur le plus mondain, le plus indifférent, le plus froid, difficile entre tous à convertir, peut venir et être le bienvenu. C'est parce que Christ est mort.

Mais remarquez encore ceci, mes frères : le but suprême de la mort de Christ est de nous donner la vie. Il n'est pas venu simplement pour nous donner sa mort, il est venu pour nous donner sa vie. Et parce que cette vie ne pouvait devenir nôtre que par le moyen de la mort, il est mort. Et par sa mort nous sommes vivifiés, ou plutôt par sa résurrection, qui exigeait sa mort. Il mourut, et nous mourûmes en lui, et maintenant commence un nouveau chapitre de notre histoire, pour ne pas dire que notre histoire elle-même commence à nouveau. Dans le second Adam, dans le Seigneur Jésus-

¹ És. 53 : 6.

Christ ressuscité des morts, nous avons notre vie. Pourquoi s'est-il identifié avec nous sur la croix que nous avons méritée? Pour nous identifier avec lui dans la puissance et la gloire de sa résurrection. Croyez-vous qu'il fût venu s'unir à nous dans l'opprobre, la souffrance, l'agonie, pour ensuite se séparer d'avec nous? Oh! non. Maintenant il veut jouir du travail de son âme, moissonner ce qu'il a semé à un si grand prix, nous avoir et nous garder unis à lui dans sa propre vie, sa vie d'amour, de pureté, d'obéissance à Dieu.

Notons encore ceci : Quand Christ nous donne sa vie, ce n'est pas seulement un titre à la vie. Je crois que c'est en cela que consiste, après tout, l'erreur capitale, je ne dirai pas de ceux qui ne sympathisent pas avec ce qu'on nomme le « mouvement » actuel, parce que je sais que dans le nombre il en est beaucoup qui sont d'accord avec moi dans tout ce que je vais dire, mais de tant d'âmes qui, dans toutes les églises, se bornent à croire que Christ leur a donné un titre au salut, quelque chose comme un billet qui, d'une manière ou d'une autre, les fera entrer dans le ciel. Cela leur suffit, elles ont leur passe-port ; elles le présenteront en arrivant à la porte et n'ont pas de doute que cette porte ne s'ouvre pour eux. Mes amis, prenez garde, car Jésus dit expressément qu'il en est qui viendront au dernier jour, disant non-seulement : « J'ai fait profession à telle époque de croire en toi, » mais encore : « J'ai prêché en ton nom, j'ai fait des miracles en ton nom, » et auxquels il répondra : « Je ne vous ai jamais connus ¹. »

Mais s'il y a là pour nous un avertissement, il y a aussi, et surtout, un encouragement et une source de joie. Ayant reçu Jésus, nous possédons non-seulement le titre à la vie éternelle (car nous l'avons aussi, ce titre), mais la vie éternelle elle-même. Vous tiendriez-vous pour satisfait si, vivant dans une chaumière en ruine, vous receviez la visite de quelqu'un qui vint vous dire : « Je vous donne une bonne et commode maison, » et qui vous remit une feuille de papier en ajoutant : « La voici? » — « Fort bien, » ne manqueriez-vous pas de répondre, « voilà le titre, mais où est la maison? » — « Oh! nous nous occuperons de la maison un peu plus tard, peut-être dans quelques années ; mais en attendant, vous avez le titre. »

Dieu nous a donné son Fils, c'est tout autre chose qu'un titre,

¹ Matth. 7 : 23.

c'est sa vie même. Il est vrai que cette vie est la vie « éternelle ; » mais, à coup sûr, elle n'en est pas moins la vie pour être éternelle, bien au contraire. Sa puissance est « la puissance d'une vie impérissable ¹. » C'est la vie même de Dieu, à nous donnée dès maintenant, afin que nous puissions être les enfants de Dieu en Jésus-Christ : des enfants qui aiment ; des enfants qui souffrent ; parfois, peut-être, bien que cela ne soit pas une nécessité, des enfants qui s'égareront ; mais, en tous temps, des enfants auxquels appartient Jésus-Christ, avec tout ce qu'il a et tout ce qu'il est.

Vous ne pouvez pas séparer de Christ lui-même, de sa personne, aucun des dons qu'il nous accorde : ni sa justice, ni sa force, ni sa joie, ni rien d'autre. Celui qui a le Fils a la vie. Et pourtant, il se trouve des chrétiens qui nous disent qu'ils mettent toute leur confiance en Christ, tandis qu'il est visible qu'ils ne reçoivent pas Christ, chaque jour et à chaque heure, comme la vie de leur âme. D'où cela peut-il venir ?

Ces chrétiens-là nous rappelleront, par exemple, à propos de la sortie d'Égypte, que l'on faisait aspersion du sang de l'agneau sur les deux poteaux et sur le linteau de la porte, et que, pourvu que cette aspersion de sang eût été faite, l'ange passait et ne faisait aucun mal à quiconque était dans la maison. Tout cela est parfaitement vrai ; mais laissez-moi vous lire le passage dans son entier : « Ce sera un agneau sans défaut, mâle et âgé d'un an... L'assemblée des enfants d'Israël l'immolera dans la soirée. Ils prendront de son sang et ils en mettront sur les deux poteaux et sur le linteau de la porte des maisons où ils le mangeront ². » S'il s'était trouvé en Israël une famille qui eût raisonné ainsi : « Dieu a dit que nous serions en sûreté pourvu que le sang fût répandu à l'extérieur de la porte ; nous n'avons donc pas besoin de manger l'agneau. Tuons-le, faisons l'aspersion du sang où il est ordonné de la faire, mais ne le mangeons pas ; nous mangerons autre chose, ou nous ne mangerons rien ; » pensez-vous que Dieu n'eût pas percé à jour ce raisonnement dérisoire ? N'aurait-il pas vu qu'on lui désobéissait formellement, alors qu'on prétendait lui obéir parce qu'on faisait la moitié de ce qu'il avait commandé ?

De même, il ne suffit pas de se répéter : Je suis en sûreté ; je suis en sûreté. Dieu déclare, et grâces en soient rendues à son

¹ Hébr. 7 : 16. — ² Ex. 12 : 5-7.

nom, qu'étant en Christ vous êtes en sûreté ; mais si vous êtes hors de Christ, vous n'êtes pas en sûreté, quoi que vous puissiez vous persuader. Si vous aimez le péché, si vous ne vivez pas pour le Sauveur, vous n'êtes pas en sûreté le moins du monde.

Mais l'apôtre ne dit-il pas quelque part que nous n'avons rien à craindre ? Oui, il le dit et le répète bien des fois. Il dit, par exemple : « C'est par lui que vous êtes en *Jésus-Christ*, qui nous a été fait de la part de Dieu sagesse, justice, sanctification et rédemption ¹. » Vous le voyez : tout nous est donné gratuitement *en lui*. Et encore : « Celui qui n'a point connu le péché, il l'a fait être péché pour nous, afin que nous devenions justice de Dieu *en lui* ². » Et ailleurs, quand l'apôtre parle de son expérience personnelle, que dit-il ? « Je tiens toutes choses pour perte, à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur ; j'ai fait abandon de toutes ces choses pour lui, et je les regarde comme de la balayure, afin de gagner... » quoi ? « de gagner Christ, et d'être trouvé *en lui*, ayant non ma propre justice, cette justice qui vient de la loi, mais celle qui s'obtient par la foi en Christ, la justice qui vient de Dieu par la foi, en sorte que je *le* connaisse, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, étant fait conforme à sa mort ³. »

Mes frères, ceci n'est-il pas parfaitement clair ? N'est-ce pas là l'enseignement de la Parole de Dieu, et n'est-il pas grand temps que tout homme faisant profession d'être chrétien s'empare ainsi, non de son christianisme, mais de Christ lui-même, pour vivre de lui le dimanche, le lundi, le mardi et tous les autres jours ? Il y a des moments, il est vrai, où nous éprouvons le besoin de chercher Jésus, et de le prier d'enlever de nos cœurs tout ce qui déplaît à ses yeux. Tel est le cas, par exemple, dans les jours où nous approchons de la Cène du Seigneur. Alors nous essayons, tout au moins, de nous approcher de lui comme du pain de vie, de l'agneau immolé. Mais nous ne nous attendons pas à rester dans ces dispositions ; nous ne comptons pas sur la présence de Jésus à notre table de famille comme à la table de communion ; nous ne comptons pas le trouver sans cesse auprès de nous, au salon, à la cuisine, dans l'atelier, dans la rue, partout. Comprenons donc la nature du don de Dieu. Recevons Jésus comme une personne vivante, en qui Dieu nous a

¹ 1 Cor. 1 : 30. — ² 2 Cor. 5 : 21. — ³ Phil. 3 : 8-10.

donné toutes choses en tous temps. Il n'y a pas dans la Bible un seul mot qui dise ou qui implique que la vie que Dieu donne soit une vie intermittente.

Mais il est temps de conclure. Je crains d'avoir pris un engagement téméraire, en promettant de ne citer personne, car je viens de rencontrer un morceau qui résume si parfaitement notre sujet que je ne puis m'empêcher de vous en faire part ; non pas à titre d'autorité, — nous ne reconnaissons d'autre autorité que la Bible, — mais parce qu'il est toujours utile et agréable de rencontrer l'expression énergique d'une vérité importante, surtout lorsqu'elle se rencontre sous la plume d'un homme de Dieu, honoré de tous pour son jugement, sa science et sa piété. Je commence par vous dire son nom, car je sais que bien des personnes n'écoutent comme il convient qu'à la condition de savoir quel est celui qui leur parle. Pour elles, la question n'est pas : Qu'est-ce que l'on me dit ? mais bien : Qui est-ce qui le dit ? Si c'est M^r X., c'est irréprochable, mais si c'est M^r Y., c'est suspect. Eh bien, la théologie écossaise est, vous le savez, remarquablement ferme, claire, appuyée sur les Écritures. La citation que je vais faire est empruntée à un des théologiens les plus éminents de l'Écosse, le D^r Candlish :

Je dois considérer ma justification comme n'étant pas simplement, de ma part, un assentiment, une approbation donnée, une confiance accordée à une transaction légale, judiciaire, qui a été opérée entre le Père et le Fils en vue de m'obtenir le pardon et la paix. Je dois la considérer comme une union réelle et personnelle entre moi et Christ. J'ai affaire, non avec une œuvre, un service, un ministère d'activité et de souffrance que l'on peut appeler la justice de Christ, mais avec Christ lui-même. Je suis porté à saisir Christ. Je n'ai d'autre issue que Christ. Je demeure en Christ. Je suis un avec Christ. Cette unité est si complète que je revendique humblement ma part de propriété dans tout ce qui est à lui, et d'abord, et avant tout le reste, dans sa justice justificante.

... La seule vertu de la foi, c'est de m'enfermer pour ainsi dire en Christ ; c'est que par elle, ou en elle, j'embrasse Christ. Par cette unité, — ou plutôt, dans cette unité, — toutes les grâces du salut arrivent à moi. Il n'en est pas une qui me vienne de Jésus-Christ. Je les possède toutes en Jésus-Christ, et seulement en lui, dans l'union et la communion avec lui. Je ne reçois pas une justice justificante élaborée pour moi par Christ, et qu'il me prie d'accepter de sa main. En Christ je suis juste, étant un avec le Juste. Je ne suis pas sanctifié par une puissance ou influence sainte qui me soit communiquée pour l'amour de Christ et par sa médiation. Une telle méthode de sanctification ne saurait plus me suffire. Je suis heureux d'apprendre qu'étant un avec Christ, je suis

participant, avec lui, de la sainteté qui est à lui. Oui, car cela implique, non-seulement que je suis né de l'Esprit, avec lui, mais que je suis crucifié avec lui, afin de vivre avec lui.

Si ce principe est vrai, si notre participation aux bienfaits de la rédemption de Christ dépend de notre union et de notre communion avec Christ dans la jouissance de tous ses trésors, alors ce n'est pas tant ces bienfaits qu'il faut nous préoccuper de recevoir, mais plutôt c'est Christ lui-même. C'est avec lui en personne que nous avons affaire. Il est placé devant nous : l'Éternel notre justice; l'Éternel notre force; le Saint de Dieu; le Fils unique. Il nous est gratuitement donné, pour être à nous; à nous, si seulement nous voulons qu'il soit à nous.

Voilà la bonne nouvelle que nous vous apportons, pécheurs! Nous annonçons Christ; nous vous le présentons. Nous vous conjurons de l'accepter, de l'accepter maintenant, comme le don de Dieu. Nous ne vous demandons pas de recevoir les fruits de sa rédemption; nous vous demandons de le recevoir lui-même. Que dis-je? C'est lui-même qui vous le demande. Il vous prie de consentir à être à lui, de consentir à ce qu'il soit à vous. Il vous invite, non à accepter de sa main ce qu'il a acquis pour vous, mais à l'accepter lui-même, à être « un même esprit » avec lui. « Venez à moi. » « Demeurez en moi. » « Apprenez de moi. » Laissez-moi occuper votre cœur. Nourrissez-vous de moi. Ne soyons plus deux, mais un, vous et moi; d'un consentement mutuel, sans réserve et pour jamais, soyons un. Alors toutes choses sont à vous. « Soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir, toutes choses sont à vous, et vous à Christ, et Christ à Dieu ¹.

Gagnez Christ, et vous gagnez tout; gardez Christ, et vous gardez tout ².

TH. MONOD.

« Je crois que Dieu est si *saint*, si *pur* et si *jaloux*, qu'il lui est impossible de trouver plaisir dans quelque créature que ce soit, bien qu'elle soit une œuvre de ses mains; en sorte que ni les anges, ni les hommes, ni un monde ne pourraient ou ne peuvent subsister devant lui, autrement que par un *médiateur*; qu'en conséquence, devant lui, pour qui toutes choses sont à la fois présentes, *l'Agneau de Dieu a été immolé avant la création du monde*. Sans ce décret éternel, il lui eût été impossible de commencer quelque œuvre créatrice que ce fût; et il fût resté à jamais jouissant seul de la béatitude dont il est la source.

Mais lorsqu'en sa bonté et sa charité éternelles et infinies, il résolut de devenir créateur et de se communiquer à des créatures, il arrêta aussi qu'une personne de la divinité s'unirait avec une de ses créatures, afin de poser en la personne de ce médiateur la véritable échelle par laquelle Dieu peut s'abaisser vers ses créatures, et ses créatures s'élever vers lui. Ce médiateur est le *grand mystère*, le *point central* où viennent aboutir toutes les voies de Dieu avec ses créatures.

BACON. (*Sa profession de foi.*)

¹ Cor. 3: 22. 23. — ² *Sermons on the Sonship and Brotherhood of Believers.*

LA LOI DU PÉCHÉ.

(Étude sur Rom. 7 : v. 7 à 25.)

Pour être affranchis du péché et mis en possession de la vie nouvelle qui est en Jésus-Christ, il fallait que nous fussions placés en dehors de la loi qui nous condamne et sous l'empire de laquelle le péché conserve en nos âmes toute sa puissance. (v. 5, 8.) Or, c'est là la grâce que nous avons reçue, en entrant par la foi et par le baptême du Saint-Esprit dans la communion du Seigneur Jésus. Nous sommes devenus participants de sa mort et de sa résurrection. *Notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché fût détruit*, et par là même nous sommes morts à la Loi, attendu que la Loi n'a de pouvoir sur l'homme que pendant sa vie. (v. 1.) Mais aussi, nous sommes *ressuscités avec Jésus-Christ* et c'est à lui désormais et à lui seul que nous appartenons, comme à notre nouveau et véritable mari, par l'Esprit duquel nous sommes régénérés et marchons en nouveauté de vie.

Tel est en résumé l'enseignement que nous donne saint Paul, dans le chapitre VI de cette épître et dans les six premiers versets du chapitre VII.

Mais ici il s'arrête, pour résoudre une difficulté qu'on pouvait lui opposer et à l'examen de laquelle il consacre, comme par parenthèse, tout le reste du chapitre.

v. 7. *Que dirons-nous donc? La loi est-elle péché?* Il fallait, selon l'apôtre, que nous fussions délivrés de la Loi, pour être affranchis du péché. Mais parler ainsi, n'est-ce pas accuser la loi même d'être vicieuse et donner lieu de croire qu'elle est la vraie cause de toutes nos misères?

v. 7-13. *Loin de nous cette pensée!* répond-il; *la Loi de Dieu est sainte, juste et bonne.* Et je suis forcé de le reconnaître par le rôle qu'elle a rempli à mon égard, dans les phases successives de ma vie passée, aussi bien que par celui qu'elle accomplit encore en moi maintenant, quoique disciple et affranchi du Seigneur. C'est en effet cette Loi qui, lorsque me croyant juste, je vivais de ma vie propre et personnelle, m'a fait voir que, devant Dieu, j'étais *mort dans mes fautes et dans mes péchés*; — et c'est elle encore qui, en manifestant l'opposition radicale de mon cœur et de ma volonté à

la loi du Seigneur, m'a convaincu que la vraie cause de mes misères est en moi, c'est-à-dire, dans les inclinations mauvaises de ma nature dégradée.

V. 14. Et maintenant même que je suis enfant de Dieu et affranchi de Jésus-Christ, qu'est-ce que je découvre, quand je me place tel que je suis, mais seul, en présence de la Loi divine? — D'une part, je suis obligé de convenir et je reconnais avec toute âme chrétienne que cette Loi est *spirituelle*, qu'elle est juste, dans ses injonctions comme dans ses rigueurs. Je puis dire même que *j'y prends plaisir, quant à l'homme intérieur*, et que j'ai la *volonté* sincère, sérieuse, de la mettre en pratique. Oui, *le vouloir est attaché à moi*, parce que, en Jésus, je suis devenu un homme nouveau et qu'il m'a donné son Saint-Esprit, qui est l'esprit même de cette Loi. Et cependant, *ce bien que je veux, je ne trouve pas en moi-même le moyen de l'accomplir: je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon entendement et qui me rend captif de la loi du péché*; en sorte que, malgré le renouvellement de mon cœur et de ma volonté, malgré les lumières et les avertissements du Saint-Esprit, *je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas* et que je condamne. Telle est l'expérience que je fais encore aujourd'hui, moi Paul, quand je me place en présence de la Loi de mon Dieu, avec les seules ressources de ma bonne volonté et de ma nature restaurée. Je ne vois alors que ma chaîne et mon impuissance à la briser, et je m'écrie : *Homme misérable que je suis! qui me délivrera du corps de cette mort?... Je puis sans doute, en regardant avec foi à mon tout-puissant Rédempteur, ajouter aussitôt: Grâces à Dieu qui me donne la victoire en Jésus-Christ!* Mais il n'en demeure pas moins vrai et je le constate comme un fait positif de mon expérience personnelle, c'est que *moi-même, quant à l'entendement* ou esprit nouveau qui est en moi, *je me soumetts volontairement à la Loi de Dieu*, mais que *je suis, quant à la chair, esclave du péché*. Ce n'est donc point la Loi qu'il faut accuser de nos misères, mais nous-mêmes, mais le péché et les mauvais penchants de nos cœurs.

Indiquons brièvement les principales instructions pratiques qui découlent de ces considérations si sérieuses de saint Paul.

La première, c'est que le salut, l'affranchissement du péché, que nous obtenons par la grâce de Dieu en Jésus-Christ, ne nous dis-

pense point du devoir de combattre contre le péché. Nous avons entendu l'apôtre ; écoutons-le encore : *Tout homme qui combat dans les jeux publics vit entièrement de régime ; ceux-là, pour recevoir une couronne corruptible ; mais nous, pour en recevoir une incorruptible. Moi donc aussi je cours... je combats... je mortifie mon corps et je me le tiens assujetti, de peur que, après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. (1 Cor. 9 : 24-27.)* Il est vrai que le péché, je veux dire l'affection de la chair, le penchant au mal, qui est le propre de notre nature dégradée, est surmonté dans le fidèle par la puissance du Saint-Esprit qui lui a été donné ; mais il n'est pas absolument détruit ; il vit encore ; tellement qu'en tout enfant de Dieu il y a deux natures opposées : la chair et l'esprit, deux hommes, dont l'un doit être mortifié et l'autre renouvelé et affermi de jour en jour. *La chair désire le contraire de l'Esprit et l'Esprit le contraire de la chair. (Gal. 5 : 17.)*

Une deuxième instruction non moins importante à retirer de l'expérience de saint Paul, c'est que pour être vainqueurs du péché, il ne suffit pas de reconnaître l'excellence de la Loi de Dieu, ni même que nous l'aimions et que nous ayons positivement la volonté de bien faire ; — en d'autres termes, il ne suffit pas que nous soyons devenus chrétiens et vraiment enfants de Dieu, par le baptême de la régénération, comme c'était le cas de Paul, quand il s'exprimait comme nous l'avons vu, dans son épître aux Romains.

Seuls, nous bronchons à chaque pas ;
Notre force est faiblesse.

Oui, à chaque pas. Si nous ne sommes pas conduits, soutenus et gardés par le même Esprit qui nous a donné la vie en Christ, semblables au petit enfant qui a lâché la main de son père nous chancelons et tombons immédiatement. (Jean 15 : 4, 5 ; Gal. 5 : 25.)

Enfin, troisièmement, l'exemple de saint Paul doit nous montrer que, autant nous sommes impuissants par nous-mêmes à surmonter le mal, autant nous sommes assurés de la victoire et devons, comme lui, en rendre grâce à Dieu par Jésus-Christ, si en vertu de la rédemption éternelle qu'il nous a acquise par son sang, nous n'hésitons pas à compter sur lui, selon sa promesse, pour accomplir l'œuvre de grâce qu'il a commencée en nous. (1 Cor. 1 : 8, 9, 30 ; Éph. 5 : 25-27.) Car, ce qui nous rend victorieux du

monde, comme s'exprime saint Jean, c'est notre foi. (1 Jean 5 : 4.) Et c'est aussi cette confiance entière de l'âme en Celui qui est notre force, comme il est notre justice (Ésaïe 45 : 24 ; Éph. 6 : 10), que saint Paul nous recommande si particulièrement, entre toutes les armes de Dieu que nous devons revêtir et dont il fait l'énumération au chapitre VI de son épître aux Ephésiens : Prenez, nous dit-il, par-dessus tout, LE BOUCLIER DE LA FOI, par lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Malin. (v. 16.) C'est par la foi que nous pourrions dire avec le même apôtre, quelques lignes plus loin que le passage qui vient de nous occuper : « La loi de l'Esprit de vie, qui est en Jésus-Christ, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. »

A. HENRIQUET.

Profitez de l'heureux privilège que vous avez en Christ, de vous approcher de Dieu avec une confiance pleine et parfaite. Ne vous contentez pas avec Dieu d'une espèce de demi-paix, de demi-réconciliation, de demi-confiance. Il faut aller jusqu'au trône de la grâce ; il faut, comme la femme malade, toucher Jésus ; il faut, comme l'enfant prodigue, arriver jusque dans les bras du Père ; il faut, comme l'épouse du cantique, dire : « Je l'ai pris et je ne le lâcherai point que je ne l'aie amené dans la maison de ma mère et dans la chambre de celle qui m'a conçue. » Il faut pouvoir dire avec elle : « Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi. » Toutes les choses faites à demi à l'égard de Dieu ne valent rien... il faut aspirer à avoir au-dessus de sa tête un ciel sans nuage, où brille ce soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons.

ROCHAT.



Nos meilleurs moments sont ceux où nous nous reconnaissons le plus profondément pécheurs, pauvres et indignes, et où nous nous apercevons le plus tôt de tout ce qui a quelque rapport avec le péché. Notre cœur perd-il quelque chose de cette précieuse disposition ? Alors le sentiment de notre misère diminue, et la connaissance de nous-mêmes se trouble dans la même proportion. Faire le péché est le fait d'un homme naturel qui ne connaît point le Sauveur ; mais sentir le péché, et dans ce sentiment recourir aussitôt au médecin, c'est l'état d'un pécheur repentant et croyant.

SCRIVER.



C'est quand les torrents donnent, qu'on voit si la maison est bâtie sur le roc.

AGÉNOR DE GASPARIEN.

SOUVENIRS D'UNE AFFLIGÉE.

L'Éternel prend plaisir à voir ses enfants heureux, et cependant les souffrances abondent dans quelques-unes de ses dispensations à leur égard. Il n'est pas de tentation, de maladie, de douleur, de désolation où nous ne reconnaitrions un jour l'amour et la sagesse divine. Il y a une raison d'être pour chacune des ombres dans le tableau de notre vie. Nos larmes, nos soupirs sont tous comptés ; il n'est pas un seul de nos sanglots qui puisse échapper à l'œil de Dieu, et qui n'ait son œuvre à accomplir, mais « de même que les souffrances de Christ abondent en nous, notre consolation abonde aussi par Lui ¹. » Notre chair tremble et redoute l'affliction, qui n'est souvent, que le nuage à travers lequel Dieu se plaît à se révéler plus glorieusement à ses bien-aimés. Plus d'une âme, en se reportant à ses souvenirs de douleur a rendu témoignage à l'amour divin, qui s'est manifesté à elle au jour le plus sombre de son existence. Nous ne devons pas toujours supposer que Dieu soit mécontent de nous lorsqu'il nous éprouve. Il nous fait peut-être passer d'une épreuve à l'autre pour exercer telle ou telle grâce du Saint-Esprit restée dormante. Christ choisit des routes différentes pour se manifester à ses disciples, mais c'est le même Maître céleste poursuivant toujours un seul et même but : celui de nous amener à le chercher, à l'attendre, à nous fier à lui. « Qu'aucun de vous ne soit donc ébranlé par ces afflictions, car vous savez vous-mêmes que nous y sommes destinés ². »

Peut-être le vigneron nous émonde-t-il pour nous apprendre à croire, quand même tous nos sens s'y opposeraient ; il s'agit de savoir que Jésus-Christ ne change pas, lors même que la main paralysée de la foi semble ne plus pouvoir le saisir. Nous bâtissons sans nous en douter sur nos émotions ou nos sentiments, au lieu de compter exclusivement sur l'objet inaltérable et unique de notre foi ; c'est dans ces moments de lassitude qu'il faut croire aux richesses que nous offre un Dieu fidèle : Dieu révélé par Jésus-Christ.

Le témoignage infaillible de la Parole est que Christ est Dieu et que son alliance demeure ferme à toujours. Lorsque des ombres

¹ 2 Cor. 1 : 5 — ² 1 Thess. 3 : 3.

s'étendent et s'assombrissent autour de nos espérances les unes après les autres, que nos forces défailent, combien est précieuse l'assurance qu'en notre Sauveur il n'y a pas ombre de changement, qu'en lui il n'y a aucune obscurité, et que lui nous tient et ne nous lâchera jamais, quand même il nous semblerait ne plus pouvoir le tenir. Nous sommes souvent ébranlés par nos douleurs parce que nous ne connaissons pas les pièges dont l'affliction nous a sauvés, ou l'iniquité dont elle devait nous purifier. Le vigneron céleste sait ce qu'il fait, et ce que nous ignorons maintenant « nous le saurons ci-après ¹. »

Ne pensons pas qu'il suffise d'être en Christ pour être insensible à la souffrance. Christ lui-même souffrit, offrit des cris et des supplications ². Il a été sans péché, mais tenté en toutes choses ³. Il sait compatir à nos douleurs et à nos infirmités, tandis que la sympathie humaine, quand même elle nous est accordée, est souvent impuissante. Ne craignons rien : le cœur est lent à découvrir des dons spirituels, lent à rendre grâces, et cependant le fruit se manifestera lorsque vous aurez été émondé. S'il ne vous est pas donné de glorifier Jésus devant les hommes, vous pouvez le glorifier devant la nuée des témoins invisibles. Chaque murmure où chaque vain regret que vous étoufferez dans le silence le glorifiera. Il faut que l'Esprit continue ce qu'il a commencé. Aux jours de stérilité apparente, il n'en travaille pas moins, et mènera à bonne fin l'œuvre qu'il a entreprise.

LA CONVERSION D'UN CONVERTI.

(FRAGMENT DE LETTRE.)

... Je vous entendis parler une fois d'une seconde conversion ; cela me frappa, et dès lors je me suis demandé souvent si une telle chose peut se faire ? A la vérité, j'en sentais déjà le besoin, sans savoir toutefois comment y arriver, lorsque, il y a peu de temps, je fus mis en rapport avec un jeune homme très-inquiet de son salut. C'était un cas difficile à traiter, car il avait de grands doutes, et je sentais que, pour les combattre efficacement, il aurait fallu posséder une paix plus solide que n'était la mienne.

Un soir qu'il m'avait mis dans une grande perplexité et que je commençais

¹ Jean 13 : 7. — ² Hébr. 5 : 7. — ³ Hébr. 4 : 15.

à ne plus rien espérer de lui, je fus effrayé de voir que ses doutes et son découragement commençaient à m'ébranler et à m'abattre moi-même. Je suppliais le Seigneur que, s'il était possible, il m'accordât une paix plus véritable et plus profonde : car, depuis assez longtemps, il me semblait ne pouvoir faire un pas sans lutter rudement ; encore m'arrivait-il souvent d'être vaincu.

Au moment où je me couchai, tard dans la nuit, un passage que je n'étais jamais parvenu à bien comprendre me revint à l'esprit. C'était Rom. 5 : 10 : « *Car, si, lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été sauvés par la mort de son Fils, combien plutôt, étant déjà réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie !* » J'avais toujours cru que la vie de Jésus-Christ, dont il est question ici, était sa vie terrestre et je ne voyais qu'obscurité dans cette parole ; mais tout à coup le vrai sens m'apparut : je compris qu'il y est question de la vie ressuscitée de Jésus-Christ dans le ciel, et que cette vie fait seule notre sûreté. *Combien plus, étant déjà réconciliés, serons-nous sauvés (ou gardés) par sa vie !* Je le crus à l'instant, et la paix qui me remplit ne peut se comparer qu'à celle que je goûtai, il y a sept ans, à l'époque de ma conversion.

Maintenant il me semble que, sans cette assurance que Jésus est vivant et qu'il me garde, je ne pourrais me soutenir cinq minutes. Pendant trop longtemps déjà je me suis efforcé de me garder moi-même. Puissé-je désormais me remettre entièrement à ses soins ! Cela m'a découvert une source de force que bien des chrétiens connaissent sans doute, on le voit à leur vie et à leur manière d'être ; il se peut que quelques-uns y soient arrivés tout naturellement après leur conversion ; mais je suis convaincu qu'un grand nombre ne l'ont pas encore trouvée.

Depuis que je comprends cette parole, d'autres passages en quantité viennent la confirmer. Par exemple : « *Parce que je vis, vous vivrez,* » etc. J'ai toujours cru à la sacrificature de Christ, mais de la même manière que bien des gens croient à Jésus-Christ et à son salut. Cette vérité ne me donnait rien, et ne profitait point à ma vie spirituelle. A cette heure, il me semble que l'on devrait s'efforcer de faire comprendre ce passage aux chrétiens, comme on s'efforce de faire comprendre aux indifférents et aux incrédules cette autre parole : « *Quiconque croit, a la vie éternelle.* »

(Feuille religieuse du canton de Vaud.)



LES VOIES DE DIEU SONT PARFAITES ; LA PAROLE DE L'ÉTERNEL EST ÉPROUVÉE ; IL EST UN BOUCLIER POUR TOUS CEUX QUI SE CONFIENT EN LUI. — 2 SAM. 22 : 31 ; PS. 18 : 31.

Le gérant :

J. BONHOUR.

LE DON DE DIEU¹.

III

« A tous ceux qui l'ont reçu il a donné le droit de devenir enfants de Dieu : à ceux qui croient en son nom. » (Jean 1 : 13.)

Notre sujet d'aujourd'hui est la réception du don de Dieu. Nous avons vu que l'unique source de ce don est Dieu lui-même, son amour éternel, infini. Nous avons vu que ce don n'est autre que le Seigneur Jésus-Christ lui-même, lui qui est la vie. Dans les conférences qui doivent suivre celle-ci, nous parlerons des effets de cette vie en nous, des moyens de conserver et d'accroître la puissance de cette vie, et enfin du but en vue duquel Dieu nous a fait ce don. Mais entre ces sujets et ceux que nous n'avons pas abordés encore, il s'en trouve un autre qui forme dans cette chaîne un anneau de la plus haute importance, c'est *la réception* du don de Dieu.

En effet, nous pouvons savoir que ce don est gratuit et complet, nous pouvons savoir qu'il entraîne après lui la sainteté et le bonheur, la grâce et la gloire ; mais de quoi cela nous servira-t-il, si nous ne le possédons pas ? Peut-être y a-t-il dans cet auditoire même une âme au moins qui n'ait pas reçu le don de Dieu et qui se dise : « Que dois-je faire ? Ne faut-il pas que j'aie d'abord telle ou telle grâce, que je sois dans telle ou telle disposition pour avoir part au don de Dieu ? Le don de Dieu n'est-il pas pour les croyants seuls, et, avant de le réclamer pour moi-même, ne faut-il pas que j'aie quelque marque que je suis un croyant ? » Voilà comment on pose bien souvent la question ; mais cette manière de la poser engendre dans les esprits une grande confusion et n'est pas fondée sur l'Écriture.

Dieu dit qu'il a « tant aimé, » non pas les croyants, mais « le monde, » qu'il a donné son Fils pour être « le Sauveur du monde, » afin que *quiconque* croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie

¹ D'après une allocution. Voir les deux précédents numéros du *Libérateur*. — (La série de ces allocutions, au nombre de sept, va paraître en un volume. Voir aux annonces.)

éternelle. Il va de soi que vous ne pouvez avoir cette vie éternelle sans croire, ce qui revient à dire qu'il vous faut accepter ce don pour en être mis en possession. Mais Dieu vous l'a donné ; vous en pouvez faire usage aussi librement que vous prenez de l'eau à la rivière, ou que vous respirez l'air du ciel. « *Quiconque en veut* vienne et *prene* l'eau de la vie sans qu'elle lui coûte rien. » Mais qu'est-ce que prendre ? qu'est-ce que recevoir ? Il semble vraiment que les questions les plus simples soient celles autour desquelles nous réussissions à amasser les plus épais brouillards, les plus gros nuages de difficultés.

Il y a quelque temps, assistant à une conférence fraternelle, j'entendis de la bouche d'un ami le récit suivant.

Le directeur d'une école du dimanche voulait expliquer à ses élèves ce qu'était le don de Dieu et comment ils pouvaient l'obtenir. Il quitta sa place et s'approcha des enfants, sa montre à la main. Puis, tenant la montre en l'air, il dit au premier des enfants : « Je te donne cette montre. » L'enfant ouvrit de grands yeux, mais ne fit pas un mouvement. Le maître passa alors au suivant et répéta : « Je te donne cette montre. » L'enfant devint tout rouge, mais ce fut tout. Le maître fit alors lentement tout le tour de l'école, présentant sa montre à chaque enfant ; les uns parurent ébahis, d'autres embarrassés, d'autres se mirent à rire ; mais personne ne prit la montre. Il est aisé d'imaginer ce qui se passait probablement dans l'esprit des plus âgés, des penseurs de l'école, intrigués de la chose. « Comment peut-il dire qu'il nous donne sa montre ! Bien sûr ce n'est pas sérieux ; où veut-il en venir ? » Mais, tandis que l'élève si raisonnable se livrait à ses profondes réflexions, la montre passait devant lui et il ne la prenait pas. Enfin, un petit garçon tendit la main tout simplement et prit la montre. Le maître alors laissa aller la chaîne, et chaîne et montre passèrent de sa main dans celle de l'enfant ; puis le maître retourna à sa place, tandis que le petit garçon demandait doucement : « Pardon, monsieur, alors la montre est à moi ? » — « Bien entendu, elle est à toi. » Les plus grands, pour le coup, étaient tout à fait réveillés. « Voulez-vous dire, monsieur, qu'il peut garder la montre ? » — « Certainement : j'ai dit que je la donnais à celui qui la prendrait. » — « Ah ! si je l'avais su ! » s'écria l'un d'eux, « je l'aurais bien prise ! » — « Eh bien, ne t'ai-je pas dit que je te la donnais ? » — « Oh ! ouï, mais je ne croyais pas que ce fût pour tout

de bon ! » — « Tant pis pour toi ; lui, il m'a cru, et il a la montre. »

Je ne sais pas si je conseillerais à tout directeur d'école du dimanche de se défaire de sa montre, mais il me paraît que celui-ci plaça la sienne à gros intérêts. La leçon fut utile à ses élèves et à beaucoup d'autres ; j'espère qu'elle nous sera utile à nous aussi. Recevoir le don de Dieu est tout aussi simple que cela. Dieu vient à nous et nous dit : « Voici la vie éternelle pour quiconque la veut, » — et nous nous mettons à penser, à réfléchir, à discuter, à examiner comment il peut vouloir nous la donner, comment nous pouvons la prendre, au lieu de dire : « Elle est à moi ! »

Mais ma comparaison paraîtra défectueuse à quelques personnes. Il s'agit dans ce cas, dira-t-on, d'un objet palpable, d'une montre, qui peut se voir à l'œil, et nous possédons une main capable de saisir la montre. La vie éternelle, au contraire, n'est pas une chose visible, et nous n'avons pas de main qui puisse la prendre. Mes amis, il nous arrive tous les jours de saisir, et de saisir sans mains, des choses que nous ne voyons pas. J'ai reçu ce matin, par exemple, une lettre d'un ami généreux, qui m'écrit : « J'ai déposé à votre crédit, chez tel banquier, telle somme, pour être consacrée à l'évangélisation de la France. » J'ai la lettre, rien de plus : et pourtant je vous annonce et j'écris chez moi que j'ai la somme en question. Je ne l'ai pas vue, je n'ai pas fait autre chose que d'y croire. C'est ainsi que nous agissons constamment. Un fils a gravement offensé son père ; le père lui fait dire : « Je t'aime, je te pardonne, reviens. » Le cœur du fils est en paix, et ses yeux se remplissent de larmes. Que s'est-il passé ? Quelques paroles seulement sont parvenues jusqu'à lui, mais sous ces paroles il a senti battre le cœur paternel ; de même que, derrière la lettre dont je vous parle, je vois l'argent déposé à la banque ; je le vois aussi réellement que l'enfant voyait la montre dans la main de son directeur.

Nous aussi, nous avons reçu une parole, une parole de la part de Dieu, pensez-y ! Il nous dit qu'il nous a donné, non pas à nous croyants, non pas à nous saints, mais à nous pécheurs, son Fils, afin qu'il mourût à notre place ; et cela « pendant que nous étions ennemis¹ ; » en sorte que, puisqu'il a réconcilié le monde avec soi, quiconque veut peut être réconcilié. Qu'avons-nous donc à faire ? Simplement à prendre la chose comme un fait, parce que Dieu

¹ Rom. 5 : 10.

nous le dit. Non parce que nous le comprenons et le sentons, ou le méritons en quelque mesure, non parce que nous y sommes préparés, mais parce que Dieu le dit. Alors viendra quelque chose de plus et de mieux : l'Esprit de Dieu rendant témoignage à notre esprit que nous sommes vraiment ses enfants. Mais tout d'abord il faut que nous prenions le don de Dieu.

S'il en est ainsi, comment expliquer le fait que tant de milliers, faut-il dire tant de millions de personnes parmi celles qui entendent annoncer la bonne nouvelle (je ne m'occupe ici que de celles-là), ne reçoivent pas le don de Dieu? Il peut y avoir à cela bien des raisons.

Beaucoup de gens ne le reçoivent pas parce qu'ils n'y attachent aucun prix. Ils ne se soucient pas du salut, — et cela alors que leur indifférence insensée suffit à prouver combien ils en auraient besoin.

D'autres ne croient pas que Dieu ait réellement donné son Fils au monde. Ceux-là ne se trouvent probablement pas dans cet auditoire, en sorte qu'il n'est pas nécessaire que je m'adresse à eux autrement que pour leur dire ceci : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si cette doctrine vient de Dieu¹. »

Mais passons à d'autres. Il en est qui écoutent, qui font attention, qui sentent leurs besoins, qui ne mettent pas en doute la Parole de Dieu et qui cependant ne saisissent pas le don de Dieu. Or, croire la Parole de Dieu et recevoir le don de Dieu sont deux choses qui doivent aller ensemble. Si l'écolier dont je vous ai parlé n'avait pas cru la Parole de son maître, naturellement il n'aurait pas pris la montre ; d'un autre côté, s'il avait cru son maître sans prendre ce que celui-ci lui offrait, sa confiance ne lui aurait servi de rien. Il y a donc des âmes qui croient, mais qui ne saisissent rien. Pourquoi?

Les unes parce qu'elles sont sous l'influence d'une forme très-subtile d'incrédulité, qu'elles appellent *humilité*. Elles disent : « Oui, cela peut être pour des pécheurs, mais ce n'est pas pour moi, car je suis trop mauvais, trop endurci ; j'ai offensé Dieu trop souvent ; » ou bien encore : « je suis trop léger, trop versatile ; l'on ne peut pas compter sur moi. » Comme si Dieu s'attendait à compter sur nous ! C'est nous qui devons compter sur lui, et il ne nous de-

¹ Jean 7 : 17.

mande pas autre chose. Alors ces pauvres âmes-là vont gémissant, se travaillant, s'épuisant, pendant des semaines, des mois, des années, peut-être pendant toute leur vie ; quelques-unes ayant de la foi, après tout, mais n'osant pas le reconnaître, et perdant la joie, la paix, la force et beaucoup de l'efficace de leur foi ; d'autres n'arrivant jamais à recevoir le don de Dieu.

Il en est qui ne prennent pas ce don pour une raison absolument différente : parce qu'ils sont *trop fiers* pour l'accepter, parce qu'ils ne veulent pas l'avoir à titre de don. Il faut qu'ils donnent à Dieu quelque chose en échange : leurs bonnes œuvres ou, tout au moins, leurs bonnes intentions, leurs prières, ou peut-être leur douleur du péché. Ce n'est pas que ces choses-là soient mauvaises en elles-mêmes ; mais ils les apportent à Dieu comme une monnaie, au moyen de laquelle ils pensent acheter son salut. Or, le don de Dieu ne se vend pas. Dieu n'acceptera pas plus nos supplications et nos larmes que notre or ou notre argent. Il ne veut rien de tout cela ; il veut que nous nous approchions de lui pauvres et nus, aveugles, ruinés, perdus, n'ayant rien à lui offrir, sinon la prière du mendiant : « O Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur. » A quoi nous devons ajouter : « Grâce à Dieu pour son don ineffable. » Comme dit le cantique :

Je ne suis qu'un pécheur, un misérable, un rien ;
Mais en tout et pour tout Jésus est tout mon bien.

Soyez sûrs que bien des gens honnêtes, respectables, restent ainsi à l'écart de la grâce de Dieu, parce que l'orgueil les empêche de se jeter dans la poussière devant lui, pour venir à lui au même titre que les péagers et les gens de mauvaise vie ; que les femmes les plus dégradées, les hommes les plus méprisés ; au même titre que le brigand sur la croix, qui n'avait rien à offrir, ne pouvait rien promettre, auquel il ne restait qu'un souffle de vie, et qui pouvait seulement dire : « Souviens-toi de moi ! » Aussi longtemps qu'un pécheur se refuse à faire cela, il ne peut recevoir le don de Dieu.

Enfin, il est une autre raison, et peut-être la plus forte de toutes, qui empêche nombre de gens de recevoir le don de Dieu. Cette raison, c'est qu'ils ont les mains pleines. Dieu ne remplit que des mains vides ; si les nôtres sont pleines, Dieu ne les remplira pas, ne pourra pas les remplir. Peut-être sont-elles pleines de choses

qu'on appelle bonnes ; peut-être même d'œuvres religieuses ; mais en fait, et pour tout dire d'un mot, elles sont pleines de *nous-mêmes* ; pleines de recherche de nous-mêmes, de confiance en nous-mêmes, de propre sagesse, de propre force, de propre dignité, de propre gloire, et ainsi de suite.

Or, Jésus-Christ vient dans l'intention expresse d'abaisser notre *moi*, au sens égoïste du mot ; de le jeter dehors, de se mettre à sa place et de prendre en main le gouvernement de notre cœur et de notre vie ; tous nous sentons cela comme d'instinct quand nous venons à lui ou qu'il nous est présenté dans l'Évangile. On sent que si l'on accepte le Sauveur on se donne un maître, que s'abandonner à lui pour obtenir son pardon, c'est s'abandonner à lui pour faire sa volonté. Mais combien souvent alors on reste à se demander ce qui vaut le mieux, de sa volonté à lui ou de la volonté propre ? où l'on trouvera la vraie liberté, dans sa volonté à lui ou dans la volonté propre ? où sera le bonheur, dans l'accomplissement de sa volonté à lui ou dans l'accomplissement de la volonté propre ? ce qui garantira au cœur la vie la plus douce, la plus remplie d'amour et de tendre sollicitude, sa volonté à lui ou la volonté propre ? Il faut quelquefois des années pour qu'on en vienne à une conclusion sur ce point. Quel mystère ! Comme il faut que le péché et sa folie aient pris possession de nous, pour que nous puissions hésiter un seul instant entre notre volonté et la volonté de Dieu, du Dieu seul sage, du Dieu tout-puissant, du Dieu qui *est* amour !

O mes frères, n'est-ce pas pour cette raison que quelques-uns d'entre nous n'ont peut-être pas reçu le don de Dieu ? Ils ont les mains pleines et ne veulent pas laisser échapper ce qu'ils tiennent. Est-ce donc à dire qu'il faille, pour recevoir la bonne nouvelle, qu'on se place soi-même dans de certaines conditions ? Non ; si quelqu'un est vraiment décidé à recevoir Christ, au moment même où il saisit le Sauveur, il laisse échapper ce qui lui remplit les mains. Quand un homme vient à Christ, il se retourne vers Dieu : c'est ce que désigne le mot de *repentance*. Qu'est-ce que cette repentance qui accompagne la foi ? Est-ce une sorte de sentiment, dans lequel il faut que nous travaillions à nous mettre avant de croire ? Assurément non. Se repentir, cela est maintenant bien compris, signifie simplement se retourner vers Dieu. Quand Jésus commença à prêcher, il résuma son enseignement dans ces deux

mots : « Repentez-vous et croyez à l'Évangile ¹. » De même, l'apôtre saint Paul, quand il rappelle aux anciens d'Éphèse ses travaux au milieu d'eux, leur dit : « Je vous ai enseigné publiquement... la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ ². » En d'autres termes : tournez-vous vers Dieu et prenez ce que vous donne son amour. L'un et l'autre doivent aller ensemble. Supposons que je pose sur cette table un présent pour un de vous qui me tourne le dos, par exemple, pour ce sténographe qui prend des notes au pied de l'estrade. S'il veut recevoir mon présent, il faut qu'il se retourne et le prenne ; il ne suffirait pas qu'il entendit ma voix derrière lui et eût le désir de posséder l'objet. Mais, d'un autre côté, s'il le prend, je n'irai certainement pas lui dire : « Attendez un peu ; êtes-vous bien sûr de vous être retourné ? » Il va sans dire qu'il l'a fait : la preuve en est qu'il a pris l'objet. De même, le don de Dieu est dans la main de Dieu, et l'homme naturel tourne le dos à Dieu. Dieu l'appelle et lui dit : « Voici ce que je te donne. » Aussi longtemps que l'homme ne veut pas du don de Dieu, ne veut pas écouter Dieu, ne veut pas dépendre de Dieu, il persiste à s'enfuir loin de Dieu. Il ne se repent pas, il ne croit pas. Mais du moment qu'il croit la Parole de Dieu et reçoit Christ pour son Sauveur, il s'est tourné vers Dieu, et voilà la repentance. Jusqu'à ce qu'il ait tourné son visage — je veux dire son cœur et sa vie — vers Dieu, il a beau parler de la foi, il ne croit pas. Il mène une vie de volonté propre, c'est-à-dire une vie de désobéissance et d'incrédulité, alors même qu'il marcherait ainsi vers la perdition avec une Bible sous le bras.

Voici donc la question pratique qu'il s'agit de résoudre : Voulez-vous prendre le don de Dieu ? Voulez-vous vous retourner pour le prendre ? Voulez-vous, au lieu de regarder aux projets et aux plans que vous avez formés, arrêter vos yeux sur ceux de votre Père et lui dire : « Me voici ; je viens, ô Dieu, pour recevoir ta grâce et faire ta volonté ? » S'il en est ainsi, le don de Dieu est à vous, et vous en pouvez être assuré dès aujourd'hui.

Ici se présente parfois une difficulté sérieuse. Beaucoup s'imaginent que lorsqu'ils auront reçu le don de Dieu et auront dit : « Il est à moi, » ils éprouveront une émotion indescriptible ; il leur arrivera quelque chose d'absolument nouveau ; une langue de feu

¹ Marc 1 : 15. — ² Actes 20 : 20, 21.

descendra sur eux tout à coup. Rien de pareil ne nous est promis. Le don de Dieu est pour vous et le voici ; réclamez-le comme vôtre dans la prière au nom de Christ ; croyez qu'il est à vous et *servez-vous-en sur-le-champ* ; voilà le moyen de savoir s'il est à vous ou non. Si le petit garçon dont nous avons parlé si souvent aujourd'hui eut jamais, dans la suite, des doutes sur la réalité du présent qui lui avait été fait, il n'eut qu'à tirer la montre de sa poche et à y regarder l'heure. De même, si vous doutez encore que Christ soit à vous, usez de lui, mettez-le à l'épreuve.

Par exemple, quelqu'un vous parle avec colère ou vous fait quelque remarque déplaisante ? Au lieu de vous dire : « Que n'ai-je un meilleur caractère pour supporter cela avec patience ! » rappelez-vous que vous avez auprès de vous un Sauveur. Parlez-lui, comptez sur lui, et vous verrez qu'au lieu d'une réponse irritée, ou d'une de ces réponses plus fâcheuses encore, qui ont goût de miel et de vinaigre, vous aurez sur les lèvres des paroles douces, dans le cœur un sentiment paisible, et vous vous demanderez : « D'où vient cela ? » Cela vient du Seigneur Jésus-Christ. Alors vous commencerez à penser en vous-même : « Eh bien, il est vraiment à moi, après tout. »

Dorénavant tout ce qu'il a est à vous. Sa justice est à vous, et vous vous tenez devant Dieu, en lui, dans la situation d'un enfant justifié. Vous avez pour vous sa force, sa patience, sa lumière, son amour, si vous le recevez vraiment comme le don de Dieu à votre âme.

Mais, mes frères, si nous allons au fond des choses, pouvons-nous faire cela de nous-mêmes ? Suffit-il que l'on nous renvoie à notre volonté pour que nous soyons assurés du salut, même à titre de don gratuit de la part de Dieu ? Avez-vous essayé de le faire ? Et si vous l'avez essayé, ne vous êtes-vous pas aperçus que cette volonté est la chose même qui a le plus besoin d'être changée en nous ? Et alors, n'avez-vous pas été heureux de savoir qu'il y a dans la Parole de Dieu une déclaration comme celle-ci : « *Il produit en vous la volonté ?* »¹ Ne vous est-il pas souvent arrivé de vous écrier : « Oh ! si du moins je *voulais* sincèrement ! On me dit que le tout est de vouloir ; oui, mais vouloir, c'est tout ; mon malheur, mon péché, c'est que je ne veux pas. » Rappelez-vous deux choses :

¹ Phil. 2 : 13.

d'abord, que vous ne devez pas vous attendre à ce que Dieu se mette à votre place, en ce sens qu'il se substitue à vous dans l'acte même de vouloir. Il est des chrétiens qui, surtout dans ces derniers temps, ont craint que la place faite dans la prédication évangélique à l'Esprit de Dieu n'anéantît la personnalité humaine. Il y a là, assurément, une erreur à éviter avec soin. Dieu ne se chargera pas de croire pour vous, de se confier pour vous, de vouloir pour vous, d'agir pour vous. Mais, en même temps, il est toujours prêt à vous rendre capable de croire, de vous confier, de vouloir et d'agir. Comment cela? direz-vous. Par le Saint-Esprit. Il donne le Saint-Esprit à tous ceux qui le lui demandent.

Le Saint-Esprit est envoyé tout exprès pour nous disposer à vouloir, pour montrer Christ à nos âmes, pour amener nos âmes à Christ; de telle sorte que nous soyons contraints de nous tourner vers lui en nous écriant : « Mon Seigneur et mon Dieu! » — « Nul ne peut dire que Jésus est le Seigneur, » dit saint Paul, « sinon par le Saint-Esprit¹; » le dire avec sincérité, s'entend, car l'apôtre n'a pas, assurément, l'intention d'enseigner qu'on a besoin du Saint-Esprit pour dire des lèvres seulement que Jésus est le Seigneur. La piété qui ne consiste qu'en paroles a existé de tout temps. Ecoutez comment en dispose l'apôtre saint Jean : « Si nous disons que nous sommes en communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons². » Eh bien, mes frères, voulez-vous désespérer de vous-mêmes? Voulez-vous venir à Dieu pour lui dire : « La chair est incapable même de recevoir l'Esprit; il faut que ce soit l'Esprit qui reçoive l'Esprit. Il faut que ce soit toi-même, mon Dieu, qui sois en moi, afin que je puisse désirer, que je puisse vouloir, que je puisse prier, que je puisse croire, que je puisse faire quoi que ce soit de bon? » Alors cet Esprit sera donné gratuitement, donné maintenant, donné à quiconque le demandera; — quand même son cœur est mauvais et dur, quand même il a essayé et échoué des centaines de fois, des milliers de fois. Si nous avons échoué, c'est que nous nous reposons sur nous-mêmes. Confions-nous dans le Seigneur, dans son sang, dans sa Parole, dans son Esprit, dans sa grâce, et nous ne serons pas, nous ne pouvons pas être confondus.

¹ 1 Cor. 12 : 3. . . ² 1 Jean 1 : 6.

DU ROLE DE L'HABITUDE DANS LA VIE CHRÉTIENNE.

Un des plus grands défauts de notre christianisme contemporain est, sans contredit, le manque d'unité et d'harmonie. Il y a dans notre vie chrétienne de précieux éléments, des sentiments où se reflète l'esprit du Maître, des paroles empreintes de sa charité, et surtout beaucoup d'actes ayant un cachet de renoncement et de désintéressement incontestable. Le malheur est que ces éléments divers ne forment pas toujours un tout harmonique; ce qui leur manque, c'est la cohésion. Ces sentiments dont le Saint-Esprit a fait jaillir la source au dedans de nous ne coulent souvent que d'une manière intermittente; on les voit apparaître à de certains moments, lorsqu'une cause extérieure les sollicite, mais à d'autres heures ils se dérobent comme un cours d'eau qui s'infiltré dans le sol. Il y a là une cause de faiblesse à laquelle nous voudrions rendre nos lecteurs attentifs. Si nous voulons être en état de repousser victorieusement les assauts multipliés de l'adversaire, il faut que notre piété, perdant ce caractère capricieux qu'elle a quelquefois, devienne toujours plus une *habitude* de tout notre être, de notre esprit, de notre cœur et de notre volonté.

Avons-nous bien réfléchi au rôle considérable que l'*habitude* est appelée à jouer dans notre existence? Certes, s'il est une puissance avec laquelle nous devons compter, c'est bien celle-là, très-malfaisante quand elle agit dans le sens de l'erreur et du péché, mais capable aussi, quand elle prend une direction normale, d'exercer sur notre vie une influence éminemment salutaire!

L'habitude du mal, quel instrument entre les mains de Satan pour nous perdre! Avec quelle habileté perfide il a su ménager les transitions, nous courbant peu à peu sous son joug, rivant notre chaîne d'une manière insensible, et nous donnant en pleine servitude l'illusion de l'indépendance, jusqu'au jour où cette œuvre d'asservissement, étant consommée, a abouti à l'état décrit par saint Paul : « *Vendu au péché; esclave du péché!* »

Mais cet esclavage humiliant provenant de l'habitude, nous ne sommes pas fatalement condamnés à le subir. — Le joug de cette loi de péché a été brisé. « *La loi de l'Esprit de vie, nous dit l'Apôtre, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort.* » — Dès lors, en nous unissant à Jésus-Christ par la foi, nous pouvons faire voler

en éclats les anneaux de cette chaîne pesante que l'habitude du mal a enroulée autour de notre volonté. Sous l'influence des dispositions toutes nouvelles que la conversion fait naître spontanément dans notre âme, ces habitudes de péché, qui nous ont asservis si longtemps, se trouvent neutralisées ; nous pouvons leur tourner résolument le dos, et faire volte-face dans la direction du bien et de la sainteté. D'esclaves de Satan nous devenons alors *esclaves de la justice*.

Il importe toutefois que l'habitude intervienne dans cette œuvre de transformation intérieure, si nous voulons qu'elle soit sérieuse et durable. Si à ces habitudes de péché, qui pendant de trop longues années ont été entre les mains de notre ancien maître comme les rênes au moyen desquelles il nous conduisait où il voulait, nous n'avons rien d'autre à opposer que de simples dispositions de notre âme, saints désirs, aspirations vers Dieu, élans de sympathie pour nos semblables, l'obstacle sera bien vite franchi. Pour arrêter ce courant des habitudes d'autrefois, dont le souvenir nous poursuit sans cesse, il faut une digue capable d'opposer une forte résistance. Or il n'en est qu'une seule qui puisse atteindre ce résultat, c'est l'*habitude* du bien, de la sainteté. Quand nous saurons opposer à nos habitudes mauvaises de bonnes et saintes habitudes correspondantes, alors seulement elles battront en retraite.

Que chacun de nous s'interroge sérieusement devant Dieu et se demande où il en est à cet égard-là. Notre vie chrétienne est-elle réellement une *habitude* ? Si elle ne l'est pas encore à l'heure qu'il est, puisse-t-elle le devenir.

Nous voudrions essayer de donner une idée de cette transformation en vertu de laquelle les sentiments divers qui sont au dedans de nous peuvent passer de l'état de simples dispositions à celui d'habitudes.

Un premier besoin qu'éprouve tout cœur régénéré est celui de louer Dieu. Tout chrétien doit se sentir pressé de lui rendre grâce, d'abord pour l'acte de souveraine miséricorde dont il a été l'objet, et puis aussi pour tous les autres bienfaits si nombreux, si variés, dont il aperçoit chaque jour la trace dans sa vie. La louange!... Qui de nous ne connaît ces heures bénies où la pensée des compassions infinies de Dieu remplit notre âme d'une émotion profonde et indicible, et où nous voudrions trouver des accents qui pussent exprimer ce que nous ressentons au dedans de nous ! Mais ce sont

là, il faut le reconnaître, des moments trop rares et bien fugitifs. — Entre deux il y a de longs intervalles de froideur et d'ingratitude. On s'excuse volontiers en alléguant les circonstances, le train ordinaire de la vie qui nous emporte malgré nous, et nous fait perdre de vue les bénédictions divines. Mais est-ce là une excuse valable? La louange ne peut-elle pas demeurer au fond de notre cœur, à chaque instant de la journée, même lorsque nous sommes le plus affairés? Ne peut-elle pas nous suivre et nous accompagner jusqu'à l'heure de notre sommeil, et se retrouver, à notre réveil, dans notre cœur ou sur nos lèvres? « Son cantique, disait David, sera avec moi pendant la nuit. » Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de nous tous? Pourquoi la louange ne deviendrait-elle pas pour chacun de nous une douce habitude? Pourquoi ne pourrions-nous pas apprendre, comme le Roi-Prophète, à « bénir l'Éternel EN TOUT TEMPS » à « AVOIR CONTINUELLEMENT sa louange dans notre bouche? »

(A suivre.)

AUGUSTE FISCH.

« Soyez le juge et non l'avocat de vos péchés. Placez-vous sur le tribunal de votre conscience, et accusez-vous vous-même devant vous. Pour moi, je ne veux point chercher d'excuse à mes fautes, je ne veux point regarder à ceux qui pèchent comme moi ou qui ont pu m'entraîner au péché. Je ne dirai point : C'est le sort qui l'a voulu, c'est le diable qui l'a fait. Le diable a bien la puissance d'amorcer, d'effrayer, et même, quand Dieu le lui permet, de nous livrer de terribles combats; mais c'est à nous de demander au Seigneur la force qui nous rendra invincibles. »

SAINT AUGUSTIN.



Vivez avec Jésus-Christ jusqu'à ce qu'il devienne pour vous une pensée vivante, toujours présente, et vous sentirez grandir en vous un respect auquel nul sentiment humain ne peut se comparer. Un mot dédaigneux prononcé sur lui vous blessera d'un dard plus aigu qu'une insulte personnelle.

ROBERTSON.



Il y a deux choses à faire ici-bas : aimer Dieu et le faire aimer des hommes.

PAUL SEIGNERET.

LE CONGÉ.

« Nous ne savons pas ce que nous devons demander pour prier comme il faut ; mais l'Esprit lui-même intercède pour nous par des soupirs qui ne se peuvent exprimer. »

(Rom. 8 : 26.)

Un soldat étranger, homme ignorant et brutal, étant dégoûté de l'état militaire, avait déjà plusieurs fois sollicité son congé sans pouvoir jamais l'obtenir. Chaque fois qu'il revenait de l'exercice, sa fureur s'exhalait en injures contre le bourgeois chez lequel il logeait. On le mit en pension chez une pieuse veuve. Un jour qu'il rentrait de service, jurant comme de coutume, il aperçoit la Bible ouverte sur la table de son hôtesse. Il y jette les regards et s'arrête aux paroles de Jésus : *Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et il vous sera accordé.*

Ces paroles le frappent. — Qu'est-ce que ce livre, ma bourgeoise ?

La veuve. — C'est la Bible.

Le soldat. — Qu'est-ce que la Bible ?

La veuve. — C'est la Parole de Dieu.

Le soldat. — La Parole de Dieu ! Il faut donc que ce qu'il renferme soit vrai.

La veuve. — Bien certainement.

Le soldat. — Il faut aussi que tout ce qui y est promis s'accomplisse, sans en excepter les paroles que je viens de lire.

La veuve. — Assurément. Tout ce que nous demandons à Dieu au nom de Jésus, nous l'obtenons, pourvu que nous croyions.

Le soldat. — Il y a longtemps que je voudrais être libéré du service militaire. Si la Bible dit vrai, je n'aurai donc qu'à prier Dieu pour être sûr d'obtenir mon congé.

La veuve. — La Bible nous apprend à ne demander les biens de ce monde qu'avec certaines restrictions. Il n'y a que les biens spirituels que nous osons demander sans réserve.

Le soldat. — Pardon, ma bourgeoise, ce que vous me dites là n'est pas dans le passage que j'ai lu. Il déclare que *tout ce que nous demanderons nous sera accordé.*

La veuve. — Eh bien, soit ! Tout ce que la Bible dit est vérité. La Parole de Dieu ne saurait mentir.

Le soldat retint les paroles qu'il avait lues, les agitant nuit et jour dans son cœur. « Essaye toujours, dit-il enfin. En tout cas, tu n'y peux rien perdre, et qui sait ? peut-être obtiendras-tu ce que tu désires. » — Il se rendit dans sa chambre à coucher, et se mit à genoux dans l'intention de prier Dieu de le délivrer du service militaire, dont il était depuis si longtemps dégoûté. Mais à peine a-t-il commencé, que le souvenir des nombreux péchés dont il s'est rendu coupable le frappe et l'effraye. « Comment, pense-t-il, le Dieu saint pourrait-il exaucer les prières d'un pécheur tel que moi ? » Cette réflexion lui

fait complètement oublier l'objet de ses vœux. Il pleure, il gémit, il implore à grands cris la grâce et le pardon de Dieu.

Le Seigneur eut égard à ses larmes. Il lui donna la repentance et le pardon de ses péchés. Il le transforma en une nouvelle créature. Rien ne ressemblait moins à sa vie d'autrefois, que la conduite qu'il tint à dater de ce jour. Naguère ivrogne, débauché, brutal, blasphémateur, il devint tout à coup un modèle de douceur, de bonnes mœurs et de piété. •

Sa conversion subite attira sur lui l'attention générale. Ses chefs et ses camarades lui demandèrent ce qui l'avait jeté dans la dévotion. Il le confessa, et ne désavoua pas la vérité. Il rendit témoignage de la grande miséricorde que Dieu avait faite à son âme. Ses paroles, partant du cœur, allèrent aux cœurs. Un grand nombre de soldats, devenus inquiets au sujet de leur salut, se mirent à chercher Dieu avec ardeur. L'exemple des uns exerçait sur les autres une influence contagieuse, et l'Évangile gagnait de jour en jour du terrain dans le régiment.

La plupart des officiers voyaient avec déplaisir l'œuvre du Saint-Esprit dans le cœur de leurs soldats. Ils regardaient la dévotion comme une faiblesse antipathique à l'esprit militaire, et ils s'indignaient de ne plus compter dans leurs rangs que de misérables *cagots*. Ils en firent leur rapport au colonel, et lui nommèrent le coupable auteur de toutes ces menées. On fit subir à celui-ci un sévère interrogatoire. Mais lui, loin de se laisser intimider, profita de cette occasion pour confesser hautement sa foi et pour rendre témoignage de la grâce de Dieu en Jésus-Christ. Il ajouta qu'il n'avait pas séduit ses camarades, mais que, par le simple récit de ce que le Seigneur avait fait pour lui, il avait cherché à les amener du chemin du péché sur le seul chemin qui conduit à la vie.

On lui demanda pourquoi il ne semblait plus **empressé** d'obtenir son congé, tandis qu'autrefois il l'avait sollicité avec tant d'**empressement**. Voici ce qu'il répondit : « Tant que je n'étais pas converti, je voulais faire obstinément à ma tête ; mais depuis que je suis devenu la propriété de mon Seigneur Jésus-Christ, je n'ai plus d'autre volonté que la sienne, et je m'abandonne au bon Dieu, comme un enfant qui marche où son père le conduit. »

Comme sa piété était le seul crime qu'on eût à lui reprocher, on se hâta, pour toute punition, de lui expédier son congé.

Il apprit ainsi que les paroles du Seigneur sont véritables, que toutes ses promesses sont Oui et Amen, mais qu'il accomplit toutes choses *en leur temps*.

« A présent, s'écriait une jeune fille dans la joie de son âme, je n'ai plus rien à faire : Jésus-Christ fait tout pour moi ! — Est-ce qu'il lit votre Bible pour vous ? » lui demanda doucement son pasteur.

L'ORGUEIL ET SON CHATIMENT¹.

LUNDI 20 NOVEMBRE 1876.

(Ésaïe 39 : 1-8.)

La catastrophe qui devait mettre un terme à l'existence du royaume de Juda est annoncée ici à Ézéchias comme un châtement infligé spécialement à sa famille, châtement qu'il a provoqué par son orgueil. Qu'il est pénible de voir ce souverain offenser ainsi l'Éternel, au moment où il vient d'être l'objet d'une admirable délivrance ! Mais en quoi consiste sa faute ? N'avait-il pas le droit de montrer ses trésors aux envoyés du roi de Babylone ? Sans doute. Il eût pu faire voir ses richesses, sans être coupable, s'il eût dit comme Jacob : *Je suis trop petit, ô Dieu ! au prix de toutes tes faveurs !* Mais voici, il ne songe pas à Dieu, il ne lui donne pas gloire ; il jouit en faisant étalage de ses trésors, comme David en faisant le dénombrement de ses sujets. C'est par cette recherche de la vaine gloire qu'Ézéchias offense le Dieu saint, et qu'en même temps il agit avec imprudence ; car ses trésors deviendront un objet de convoitise pour le roi de Babylone.

Quelle leçon pour nous ! Hélas ! il y a dans notre cœur un mélange attristant d'ingratitude et d'orgueil. Comme Ézéchias, nous savons bien nous humilier dans l'affliction ; mais nous retournons promptement à notre ancien péché, dès que Dieu nous a délivrés du danger qui nous menaçait ! Aussi longtemps que dure l'épreuve, nous voilà prêts à reconnaître tous nos torts, prenant les meilleures résolutions, nous consacrant au service de Dieu. Mais quand nous reprenons nos occupations habituelles, l'ingratitude innée au cœur de l'homme nous fait oublier la miséricorde de Dieu, et notre légèreté chasse nos bonnes résolutions bien loin de nous. La santé qui nous a été rendue, les biens de toute nature dont nous jouissons, il nous semble que ce soient là des choses que nous possédons de droit, que nous ne devons à personne ; et au lieu d'user du monde comme si nous n'en usions pas, nous employons souvent pour notre perte les biens qui nous ont été confiés. Demandons à Dieu qu'il nous apprenne à rendre grâces pour toutes choses, à lui donner gloire, et à penser toujours que nous aurons à rendre compte un jour de notre administration.

PRIÈRE.

O notre Dieu ! nous avons honte de nous-mêmes, car nous ne sommes pas meilleurs que ce roi dont nous venons de lire l'histoire. Pardonne-nous notre ingratitude, notre orgueil, nos infidélités. Nous aussi, nous méritons le châtement ; mais nous te supplions de nous épargner. Apprends-nous à nous sentir tes débiteurs, à rechercher premièrement ton royaume et ta justice, de

¹ Extrait de l'*Année biblique*. Voir aux annonces.

peur que nos cœurs ne soient appesantis par l'amour du monde. Seigneur! nous comptons sur ton secours, sans lequel nous ne pouvons rien faire. Puisque *c'est de toi que viennent la volonté et l'exécution*, donne-nous la volonté, donne-nous les résolutions salutaires et le pouvoir de les accomplir. Amen!

Notre Père...

Dans le champ des Écritures, chaque petite marguerite est comme une prairie en fleurs.

LUTHER.

*

Il faut que nous soyons écoliers de l'Écriture sainte jusqu'à la fin, même ceux, je le dis, qui sont constitués pour annoncer la Parole.

CALVIN.

*

On ne prie point avec l'intelligence, mais avec le cœur. Celui qui prie est plus voisin de Jésus-Christ que ne l'étaient les apôtres.

VINET.

*

Pour Dieu, l'histoire de l'univers se résume en un mot : la rédemption.

F. DE ROUEMONT.

*

La volonté de Dieu, c'est le tout de celui qui a compris l'Évangile; c'est l'unité et la *seule unité* possible de la vie. La volonté de Dieu, c'est l'énergie dans l'action et la patience dans la douleur, c'est la consolation dans la peine, et c'est la modération dans la joie : c'est l'unité.

NAVILLE.

*

VOUS AVEZ BESOIN DE PATIENCE, AFIN QU'APRÈS AVOIR FAIT LA VOLONTÉ DE DIEU, VOUS REMPORTEZ L'EFFET DE LA PROMESSE. — HÉB. 10 : 36.

Le gérant :

J. BONHOUR.

A NOS LECTEURS.

Au moment de vous adresser le dernier numéro de notre deuxième année, vous nous permettrez, amis lecteurs, de venir causer un instant avec vous. Et tout d'abord, après avoir rendu grâce à Dieu, nous vous remercions de votre sympathie, de vos encouragements, des témoignages qui, de temps à autre, nous ont prouvé que même dès aujourd'hui « notre travail n'est pas vain dans le Seigneur. » Nous avons été particulièrement heureux d'apprendre que des âmes isolées, affligées, avaient trouvé quelquefois dans notre petite feuille un peu de lumière et de force. Remercions aussi nos chers collaborateurs, qui ont si bien compris dans quel esprit nous désirons que le *Libérateur* soit rédigé. Ces collaborateurs, on l'a vu, appartiennent à diverses églises, et notre porte reste largement ouverte à tous les hommes de foi et de bonne volonté.

A ce propos, qu'il nous soit permis de dissiper un malentendu. Nous avons annoncé, dès notre fondation, la résolution de ne pas nous occuper de questions ecclésiastiques, et nous n'avons aucunement l'intention de nous départir de ce programme. Est-ce à dire que nous nous désintéressions de ce qui touche à l'organisation, à la fidélité, à la paix, à la vie des églises ? En aucune manière, et nous croyons nécessaire que ces graves sujets, plus que jamais importants à l'heure actuelle, soient traités avec pleine franchise dans la presse religieuse ; mais les journaux des diverses églises ne suffisent-ils pas à cette tâche difficile, et ne nous sera-t-il pas permis de réserver nos seize pages à des sujets plus directement relatifs à la vie spirituelle ?

L'on nous a fait un autre reproche dans un sens tout opposé : celui d'avoir trop agrandi notre cadre, et d'être au moins en danger de perdre notre caractère distinctif et presque notre raison d'être. Cela serait grave, en effet, et nous avons à cœur de nous expliquer aussi sur ce point. Autre chose est de dévier de la route que l'on poursuit, autre chose, marchant dans cette route, de la voir s'élargir sous ses pas. Il arrive au *Libérateur* ce qui arrive, pensons-nous, à une âme entrée avec sérieux dans la vie de la foi : ce qui la préoccupe d'abord exclusivement, c'est le point de dé-

part ; c'est ce fait fondamental et magnifique, que Dieu, en donnant son Fils aux pécheurs, leur a tout donné en lui, la force comme la justice, la pureté comme la paix, la grâce comme la gloire. Ensuite vient l'éducation divine : il faut apprendre à mieux connaître ce trésor sans limites, à y puiser sans cesse, à ne pas se le laisser ravir, à le défendre contre Satan, contre le monde, contre soi-même ; c'est le champ tout entier des Écritures qui s'ouvre devant nous ; c'est le Saint-Esprit, c'est l'expérience chrétienne, c'est la prière, c'est le bon combat avec toutes ses péripéties et toutes ses armes. Le danger (car il y en a toujours un), c'est de perdre de vue le point de départ, c'est de vouloir édifier quoi que ce soit sur nous-mêmes, sur nos résolutions, nos prières, nos efforts ; en un mot, sur un autre fondement que la pure grâce de Dieu en Jésus-Christ. Nous désirons rester attentifs à ce péril, et sans nous astreindre à ne point parler d'autre chose que de la foi dans ses rapports avec la sainteté, nous ne manquerons pas de conserver à ce sujet capital la place qui lui appartient. Nous ne ferons en cela que rester fidèle à nos origines et à notre but.

Cela nous sera d'autant plus facile que nous continuerons à prendre notre bien où nous le trouverons, et à mettre à contribution, autant que faire se pourra, la piété de tous les pays, de toutes les églises et de tous les siècles. Notre feuille n'a pas en vue ceux dont la bibliothèque et la mémoire sont richement fournies ; nous voudrions, au contraire, donner petit à petit à nos lecteurs moins favorisés une collection des choses les plus belles et les plus substantielles qui aient été écrites sur la vie intérieure. Nous chercherons à leur fournir, non pas toujours du nouveau, mais toujours de l'excellent.

Nous rappelons, à ce propos, que l'on nous rendra un vrai service en nous communiquant ou en nous signalant (comme plusieurs personnes ont bien voulu le faire) des pages, ou simplement des pensées dont nous puissions faire profiter nos lecteurs. Que ceux-ci, cependant, se rassurent ; nous voulons être autre chose qu'un choix de citations ; nous pensons l'avoir montré jusqu'ici,

Nous avons eu la curiosité, à l'occasion de la critique (dont nous aurions d'ailleurs mauvaise grâce de nous plaindre) de certains amis peu favorables aux extraits de quelque importance (personne, à notre connaissance, ne se plaint des pensées détachées), de faire le relevé des articles mentionnés au sommaire, pendant l'année courante. Il y en a 59, à savoir : 6 extraits (parmi lesquels Adolphe Monod, Gausson),

et nous espérons le montrer plus encore pendant l'année qui vient, dans des circonstances qui nous permettront de donner au *Libérateur* une plus grande part de notre temps. Notre plus vif désir est de devenir toujours davantage un « journal d'études bibliques, » et le projet de lecture commune qui occupe une partie du présent numéro contribuera à donner de plus en plus à la Parole de Dieu la place d'honneur dans notre recueil.

Nous rappelons aussi que nous serons heureux de recevoir, non-seulement des articles, mais aussi des indications, ou même des questions, sur tel sujet biblique ou pratique.

Parmi les articles que nous pouvons annoncer pour l'année prochaine, se trouve une analyse inédite de *Vinet*, plusieurs allocutions de *Dorothee Trüdel* et de *C. Dieterlen*, une étude de *M. Tophel* sur le Saint-Esprit, des articles de MM. *T. Fallot*, *G. Haerter*, *Jean Monod*, *Th. Rivier*, etc.

Et maintenant, amis lecteurs, si vous jugez que notre œuvre soit utile, encouragez-la, cherchez à augmenter le cercle de son influence, « vous aussi nous assistant par vos prières, afin qu'un grand nombre de personnes ayant contribué à nous faire obtenir cette grâce, un grand nombre aussi en rendent grâces pour nous ¹. »

TH. MONOD.

Si nous voulons que notre vie soit pure et simple, il ne faut point que chacun se forge et se bâtisse ce que bon lui semble ; mais que Dieu domine sur nous et que nous lui obéissions, en tenant le chemin qu'il nous déclare.

CALVIN.



Vouloir la volonté de Dieu, c'est être libre. Sans doute, c'est être obéissant, mais en même temps, c'est être libre. Pour le comprendre, il ne faut pas oublier ce qu'est l'amour. « Je veux parce que tu veux, » dit l'amour. Celui qui aime sait cela. On change de volonté parce qu'on aime. On veut avec ardeur ce qu'on ne voulait pas, et cela librement, parce qu'on aime.

GRATRY.

10 traductions (entre autres les 3 articles de Madame Smith et celui de Tersteegen, « le Sauveur, » traduits expressément pour notre journal), enfin 43 articles inédits, dont 11 par le rédacteur, auquel on permettra de ne pas compter pour des traductions ses propres articles, lorsqu'il les publie en anglais et en français.

¹ 2 Cor. 1 : 11.

DU ROLE DE L'HABITUDE DANS LA VIE CHRÉTIENNE.

(Suite et fin.)¹

A côté du besoin de louer Dieu, s'éveille aussi dans toute âme chrétienne un sentiment de filiale confiance qui nous pousse à remettre entre les mains du Seigneur, jour après jour, heure après heure, la direction de notre vie avec les mille incidents si variés dont elle se compose. En théorie, nous sommes convaincus que Dieu dirige toute chose en vue de notre bien, et que nous avons toutes les raisons du monde de compter sur sa fidélité ; mais dans la pratique nous l'oublions trop souvent d'une manière étrange. Que d'actes, que de détails journaliers, dans lesquels nous perdons de vue cette main paternelle, et qui nous paraissent trop mesquins, trop insignifiants pour qu'elle daigne s'en occuper ! Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que nos préoccupations les plus légitimes se transforment souvent en soucis rongeurs, qui paralysent notre activité et nous découragent. C'est une bien grande inconséquence de notre part que cette défiance que nous montrons à l'égard de Dieu dans les petites choses de la vie. Quand nous voyageons en chemin de fer, songeons-nous au danger auquel nous expose chaque minute qui s'écoule ? Non, nous supposons volontiers que tout a été préparé en vue du passage du train, que la voie a été parcourue à l'avance, et que chaque aiguilleur est à son poste ; soutenus par cette pensée, nous franchissons le tunnel le plus long sans éprouver la moindre angoisse d'esprit ; — et lorsqu'il s'agit, non plus d'une compagnie qui peut se montrer imprévoyante, d'un garde-barrière qui peut commettre une méprise, mais de ce Dieu tout-puissant qui a créé le monde et compté tous les cheveux de notre tête, ce sentiment de sécurité ferait place à une coupable inquiétude ! Apprenons à nous confier en l'Éternel « *en tout temps,* » et n'oublions jamais, particulièrement quand nous passerons par les ténèbres de l'épreuve, que le soin de notre vie est entre des mains sûres et fidèles.

Ce que nous venons de dire de *la louange* et de *la foi*, nous pou-

¹ Voir le précédent numéro.

vons l'appliquer également au devoir de l'*obéissance* chrétienne. Nous savons très-bien que nous devons obéir à Dieu ; mais quand nous descendons du principe général aux mille détails de la vie courante, nous trouvons bien des cas où notre obéissance est pleine de réserves, d'hésitations et de lenteurs de toute espèce. Ce qui nous manque, c'est cette habitude d'obéir immédiatement et au premier appel, en vertu de laquelle nos actes de soumission volontaire, à mesure qu'ils se répètent, prennent un caractère instinctif et spontané ; c'est cette promptitude à discerner au moindre signe la volonté de Dieu, et à l'exécuter sans hésiter un seul instant, comme le soldat en présence de ses chefs, mais dans un sentiment de joyeuse et filiale dépendance. Pussions-nous obéir toujours de cette manière-là, et toutes les fois que Dieu nous ordonne quelque chose, répondre sans hésitation : « *Me voici, ô Dieu, pour faire ta volonté*¹. » « Je me hâte, je ne diffère point d'observer tes commandements². »

Mais pour pouvoir *obéir* il faut savoir *écouter*. David avait fait cet apprentissage, lui qui, lorsque Dieu lui parlait une fois, « l'entendait deux fois. » L'oreille du roi-prophète était constamment tendue pour écouter cette voix d'en haut. Comme elle est rare parmi nous, cette habitude d'écouter attentivement ! Quand Dieu nous parle, nous sommes bien souvent sourds et distraits. Notre esprit est agité et tirailé en tous sens par tant de préoccupations terrestres, qu'il n'est pas étonnant que la voix qui vient du ciel ne réussisse pas à se faire entendre ! Il en est d'elle comme du chant des oiseaux, qui dans nos grandes villes est étouffé sans cesse par les mille rumeurs de la foule et le roulement des voitures ; pour qu'il arrive jusqu'à notre oreille en notes distinctes, il faut le silence de la nature. Il en est de même de ce son doux et subtil dont nous venons de parler ; lorsque nous l'écoutons avec un cœur rempli des choses de ce monde, il se perd au milieu du bruit ; pour que nous réussissions à l'entendre, il faut que nous sachions ménager à notre âme des moments de silence intérieur, et prendre l'habitude du recueillement. — « *Oh ! le silence, a dit Vinet, le silence interrompu seulement par la charité, quelle belle chose !* »

La pensée exprimée dans cette citation nous conduit à parler d'une autre habitude trop rare parmi nous, celle de la *charité*. Notre vie est pleine de bons mouvements et d'intentions géné-

¹ Hébr. 10 : 9. — ² Ps. 119 : 60.

reuses ; mais, sachons-le bien, tant que notre amour pour le prochain ne se manifestera que sous la forme d'*élans* de charité, séparés les uns des autres par de longs intervalles de froideur et d'égoïsme, tant qu'elle ne passera pas de l'état de simple disposition à celui d'habitude, on dira autour de nous qu'entre la manière de vivre de l'homme du monde, chez qui ces bons mouvements existent, et celle du chrétien, il n'y a pas de différence essentielle. Ce qui nous manque, c'est cet esprit d'ardente compassion qui jaillissait du cœur de Jésus, non comme une source intermittente, mais comme un large fleuve coulant à pleins bords, et dont les eaux se renouvellent sans cesse. Cet esprit de charité, il nous le faut tout d'abord pour vivifier les relations que nous soutenons avec nos frères et nos sœurs en la foi, pour nous apprendre à nous intéresser plus directement à leurs difficultés et à leurs épreuves, et à *porter véritablement leurs fardeaux* ; mais il nous le faut aussi et surtout pour nous apprendre à aimer ces milliers de créatures immortelles qui tous les jours s'offrent à nos regards distraits, et pour qui nous n'éprouvons trop souvent, hélas ! qu'un sentiment de curiosité ou d'indifférence. Oh ! si la charité devenait au dedans de nous une source abondante et intarissable, comme ce coup d'œil superficiel et banal que nous jetons en passant serait vite remplacé par ces saintes angoisses qui déchirent le cœur en face de cette pensée douloureuse : Voici un homme qui souffre, et il n'a pas de consolation ; qui marche vers l'éternité, et il est sans espérance.

Comment terminer ces quelques réflexions sur le rôle de l'habitude dans la vie chrétienne sans mentionner *la prière* ? L'habitude d'invoquer Dieu, voilà le seul remède efficace qui puisse nous guérir de nos langueurs et de nos découragements. Et ici nous n'avons pas seulement en vue ces requêtes que nous lui offrons à de certaines heures de la journée, dans notre culte domestique ou individuel. On peut en effet remplir très-exactement ce devoir journalier sans posséder l'*esprit* de prière. Prier soir et matin ne suffit pas ; nous sommes invités par l'Apôtre à prier *sans cesse*, c'est-à-dire à ne rien sentir, à ne rien penser qui ne se traduise aussitôt, par une transformation instinctive, en prière : soit en actions de grâces, lorsqu'un sujet de joie se présente à notre esprit ; soit, — s'il s'agit d'une souffrance, d'un péché, d'une grâce à obtenir pour nous-mêmes ou pour un autre, — en muette supplication. Quand la prière deviendra-t-elle pour nos âmes une disposition ha-

bituelle et une attitude de tous les instants, en sorte que nous puissions dire comme David : « Pour moi, approcher de Dieu, c'est tout mon bien? » Quand, pareille à ces verres colorés au travers desquels nous voyons se transformer le paysage, donnera-t-elle à notre vie tout entière cette teinte uniforme de sérénité joyeuse et de charité active, sans laquelle il ne saurait y avoir de christianisme véritable?

Il est temps de conclure. Nous avons signalé à nos lecteurs une lacune, à savoir, le décousu et le manque d'esprit de suite dans notre vie chrétienne; et en regard nous avons déroulé quelques-uns des anneaux de cette chaîne de saintes habitudes qui seules peuvent donner à notre christianisme ce caractère de fixité qui lui a trop manqué jusqu'à ce jour : *louange, confiance en Dieu, obéissance, charité, esprit de prière*; et puisse cette chaîne d'or devenir pour chacun de nous la force et l'ornement de notre vie chrétienne, jusqu'au jour où, renouvelés complètement à l'image de notre Sauveur, nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est.

AUGUSTE FISCH.

Pour être parfait, il faut absolument rechercher les regards et ambitionner l'approbation d'un être parfait.

VINET.



O Dieu! donne-moi ce que tu sais être bon pour moi; et toi seul connais ce qui est bon pour moi. Donne-moi plus que je ne puis demander et penser. Si le contraire de ce que je demande est ce que je dois demander, donne-le-moi.

THOMAS ADAM.



Je ne sais si vous êtes content de moi, Seigneur, et je reconnais même que vous avez bien des sujets de ne l'être pas; mais pour moi, mon Dieu, je dois confesser, à votre gloire, que je suis content de vous et que je le suis parfaitement.

BOURDALOUE.

VIENS! ⁽¹⁾

Adagio. AIR ESPAGNOL.

J'entends le cri de ton â - - me

Et je connais ta dou-leur, Ce long soupir qui ré-

cla - - me, Ré-clame en vain le bon-heur;

A cet-te vie é-phé-mè - - re Le demander est chi-

(1) Strophes pour une seule voix; pouvant être chantées, par exemple, auprès d'un malade.

mè - - re : Pour guérir ta peine a - mè - - re,

un poco ritenuto.
Viens à Jé - sus, le Sau - veur!... O! viens à Jé - sus, le Sau -

veur.

Il accueille avec tendresse
 Tout affligé, tout pécheur ;
 Le lourd fardeau qui t'opresse,
 Il le porta sur son cœur :
 Pour aimer le Dieu qui t'aime,
 Pour goûter la paix suprême,
 Pour entrer dans le ciel même,
 Viens à Jésus, le Sauveur!...
 O! viens à Jésus, le Sauveur.

TH. MONOD.

SUR LA LECTURE RÉGULIÈRE DE LA BIBLE.

Parmi les signes réjouissants d'un réveil de la piété, il faut compter l'intérêt tout nouveau avec lequel un grand nombre d'âmes abordent la lecture de la Parole de Dieu. De tous les fruits qu'ont laissés après elles en Angleterre les prédications de M. Moody et les réunions de M. Pearsall Smith, c'est peut-être là le plus manifeste et le plus encourageant pour l'avenir.

On pouvait d'ailleurs s'attendre à voir l'Écriture remise en honneur en même temps que se ravivait la foi. Il en a toujours été ainsi.

Au commencement de cette année, un certain nombre de chrétiens de diverses dénominations, à Londres, sur l'initiative d'un pasteur de l'Église anglicane, s'entendirent pour lire chaque jour une portion de la Parole de Dieu, la même pour tous. Ils devaient commencer, le 1^{er} janvier, le livre de la Genèse. Rien de plus simple. Bientôt commença à circuler parmi eux une petite feuille mensuelle, rappelant les chapitres à lire, et renfermant, — outre de très-courtes notes sur quelques-uns des passages déjà lus, — un certain nombre de questions, de réponses, de conseils, de demandes de prières ou d'actions de grâces. Chaque lecteur est invité aussi à prier une fois par semaine pour la généralité des membres de l'Union.

Cette association compte aujourd'hui plus de seize mille membres, dispersés dans presque tous les pays¹. (Il s'en est même formé deux autres, tout à fait semblables, sauf quelques différences d'organisation.) La chose s'est faite, on peut le dire, toute seule, et cela parce que l'idée de nos frères répondait au besoin confusément éprouvé par beaucoup d'âmes. Ce besoin, c'est celui de se sentir appuyé, stimulé, éclairé, dans une lecture méthodique et régulière de la Bible.

Bien des personnes qui, par crainte de toute espèce d'obligation, même librement acceptée, avaient d'abord hésité à faire partie de cette confédération de lecteurs de la Bible, s'y sont rattachées après réflexion et y ont trouvé une bénédiction inattendue.

En effet, cet élément de règle, si minime qu'il soit, introduit dans la vie quotidienne, est déjà un bien; en outre, l'on a souvent occasion de s'apercevoir, que si l'on n'avait pas cherché et trouvé le moment de lire le passage indiqué, il est fort probable que la journée se fût écoulée sans que le livre de Dieu eût été ouvert. De plus, à la pensée de tant d'âmes se nourrissant en même temps que nous de la même vérité, il se réveille en nous un sentiment puissant et doux de communion fraternelle, qui porte à l'amour mutuel et à la prière. Il arrive aussi, entre ceux qui étudient la même portion de la Bible, que ce sujet prend place de lui-même dans leurs entretiens ou leur correspondance, en sorte que l'échange d'idées sur les choses de Dieu, d'ordinaire si rare et si gêné, trouve des occasions nombreuses et toutes naturelles. Enfin, et surtout, plus d'un chrétien s'est aperçu à sa honte que bien des portions de

¹ S'adresser, pour tout ce qui regarde « the Bible and Prayer Union. » à *Rev. Thomas Richardson*, Stepney, London. E. C.

L'Écriture lui étaient inconnues, et, s'astreignant enfin à une lecture suivie, il rencontre tant de lumière, de force et de grâce, qu'il sent grandir en lui la soif de Dieu, de sa Parole, de son Esprit, de sa vie, ce qui est la bénédiction suprême ; et « la liberté chrétienne » se plaît à recueillir, dans les Écritures, outre la portion désignée, une nourriture plus abondante que par le passé.

Nous proposons à nos lecteurs d'entreprendre, eux aussi, à partir du premier jour de l'année nouvelle, une lecture quotidienne et suivie de la Parole de Dieu. Ils trouveront plus loin l'indication, pour chaque jour du mois de janvier, d'un chapitre ou d'une portion de chapitre de la Genèse, et de quelques versets de l'évangile selon saint Matthieu. Nous y avons ajouté un petit nombre d'observations préliminaires.

Il ne pouvait être (l'espace dont nous disposons serait à lui seul une raison suffisante) question pour nous, on le comprendra, ni d'aborder les questions de critique sacrée, ni de commenter les passages difficiles, ni même de signaler les innombrables leçons pratiques qui découlent de ces pages. D'autre part, donner un simple sommaire des chapitres nous eût paru fort sec et assez peu utile. Ce que nous avons essayé de faire, l'on s'en rendra compte à la lecture. Nous espérons que plusieurs de nos lecteurs nous viendront en aide (ne fût-ce qu'en nous adressant des notes) lorsqu'il s'agira des autres livres de la Bible, et même pour compléter nos observations d'aujourd'hui ; car nous nous proposons aussi de faire une place aux « notes sur les chapitres déjà lus. »

On le voit, nous en sommes aux intentions et aux espérances, aux expériences et aux tâtonnements ; mais nous avons cette confiance que Dieu nous dirigera et que sa bénédiction ne manquera pas à une tentative qui a pour objet la gloire de sa Parole et de son Nom.

TH. MONOD.

Dieu nous ouvre un étrange livre pour nous instruire, quand il nous fait lire dans nos propres cœurs.

FÉNELON.

*

On ne saurait assez se pénétrer de cette pensée, que l'humilité et la charité font l'essence et le fond même de la sainteté chrétienne.

ADOLPHE MONOD.

*

L'idée de Dieu, dès qu'on la prend pour Dieu même, n'est plus qu'une chimère.

GODET.

NOTES BIBLIQUES.

TABLEAU DES LECTURES.

JANVIER 1877.	MATIN.	SOIR.
1. Lundi.	Genèse. Ch. 1.	S ^t Matth. Ch. 1.
2. Mardi.	— — 2.	— — 2.
3. Mercredi.	— — 3.	— — 3: 1-12.
4. Jeudi.	— — 4.	— — 3: 13-17.
5. Vendredi.	— — 5.	— — 4: 1-11.
6. Samedi.	— — 6.	— — 4: 12-25.
7. <i>Dimanche.</i>	— — 7.	— — 5: 1-12.
8. Lundi.	— — 8.	— — 5: 13-16.
9. Mardi.	— — 9.	— — 5: 17-20.
10. Mercredi.	— — 10.	— — 5: 21-26.
11. Jeudi.	— — 11.	— — 5: 27-32.
12. Vendredi.	— — 12.	— — 5: 33-37.
13. Samedi.	— — 13.	— — 5: 38-42.
14. <i>Dimanche</i>	— — 14.	— — 5: 43-48.
15. Lundi.	— — 15.	— — 6: 1-4.
16. Mardi.	— — 16.	— — 6: 5-15.
17. Mercredi.	— — 17.	— — 6: 16-18.
18. Jeudi.	— — 18.	— — 6: 19-24.
19. Vendredi.	— — 19.	— — 6: 25-34.
20. Samedi.	— — 20.	— — 7: 1-6.
21. <i>Dimanche.</i>	— — 21.	— — 7: 7-14.
22. Lundi.	— — 22.	— — 7: 15-23.
23. Mardi.	— — 23.	— — 7: 24-29.
24. Mercredi.	— — 24: 1-33.	— — 8: 1-4.
25. Jeudi.	— — 24: 34-67.	— — 8: 5-13.
26. Vendredi.	— — 25.	— — 8: 14-17.
27. Samedi.	— — 26.	— — 8: 18-25.
28. <i>Dimanche.</i>	— — 27.	— — 8: 23-27.
29. Lundi.	— — 28.	— — 8: 28-34.
30. Mardi.	— — 29.	— — 9: 1-8.
31. Mercredi.	— — 30.	— — 9: 9-13.

OBSERVATIONS ET INDICATIONS.

Quelqu'un a dit : « La meilleure traduction de la Bible, c'est celle que l'on met en pratique. » D'accord. L'on peut même ajouter que nos versions généralement répandues (Martin et Ostervald) sont, prises dans leur ensemble, suffisamment exactes et suffisamment claires. Toutefois, ceux qui peuvent

avoir recours à des traductions plus récentes¹, plus fidèles, et d'une lecture sensiblement plus aisée, — outre que leur division par paragraphes (et non par versets) en facilite l'intelligence, — feront bien de s'en servir de préférence.

Il importe d'adopter, pour une étude quotidienne, une édition d'un caractère bien lisible; du même coup on aura un format qui permettra les marges et les annotations. — La prière est à sa place avant la lecture, pendant et après.

Rappelons-nous que l'Écriture sainte est, essentiellement, destinée à nous révéler ce que Dieu est, en racontant ce qu'il a fait. Le vrai lien entre tel chapitre de la Bible et le lecteur, c'est Dieu lui-même. En l'y cherchant, on l'y trouve, aujourd'hui comme alors le Dieu « fort et vivant, » « le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. »

L'on fera bien de profiter du dimanche pour récapituler sommairement les lectures de la semaine précédente.

LA BIBLE (le livre) est, à dire vrai, une bibliothèque, « *bibliotheca divina*, » dit saint Jérôme; elle se compose de 66 opuscules, dont 39 forment l'Ancien Testament, et 27 le Nouveau. Le nom biblique de la Bible est « les saintes Écritures. » (Voyez Rom. 1 : 3, et II Pierre 3 : 16.)

L'*Ancien Testament* a pour prologue et pour fondement les cinq livres de Moïse (le *Pentateuque*), dont le premier est la *Genèse*, ou le *Livre de l'Origine*.

Ce livre raconte d'abord l'origine des cieux et de la terre, ensuite l'origine de l'humanité, l'origine de la famille; puis les origines des nations, enfin et surtout les origines du peuple d'Israël.

Il importe de remarquer que la *création* proprement dite n'est mentionnée que dans le premier verset du premier chapitre. Le terme employé dans les versets 7, 16, 25, etc., « Dieu fit deux grands luminaires : » est tout autre que le terme employé dans le verset 1 : « Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. » La période créatrice a sans doute été séparée de la période formatrice par un intervalle qui échappe à toute appréciation.

La *Genèse* nous enseigne cette vérité capitale, que « toutes les nations humaines sont issues d'un seul sang. » (Act. 17 : 26.) Nous y lisons aussi l'histoire de l'épreuve et de la chute de notre race dans ses premiers représentants. Mais tout aussitôt commence l'histoire de la rédemption; Dieu nous est révélé comme « l'Éternel-Dieu » (*Jéhovah*), le Dieu de l'alliance, le Dieu de la promesse, le Dieu Sauveur.

C'est la terre qui est maudite, mais non pas l'homme. « Abel le juste » est agréable à Dieu; Énoch « marche avec Dieu. » Mais, d'autre part, nous voyons

¹ Pour l'Ancien Testament, *version de Lausanne, Perret-Gentil, Second*; pour le Nouveau: *Lausanne, Arnaud, Rilliet, Ostervald révisé*. Nous aurions d'importantes réserves à faire quant à certains passages de la traduction d'*Ultramar*, d'ailleurs si intéressante, mais dont le ton général, par trop moderne, ne nous semble pas être dans l'esprit du Nouveau Testament.

se développer librement, dès le seuil même du Paradis, la méchanceté humaine (Caïn), que Dieu réprime et châtie par un premier jugement, symbole du jugement dernier (Matth. 24 : 37-39)¹, tandis que la délivrance de Noé et de sa famille, en qui recommence l'histoire de l'humanité, est un symbole du salut par Jésus-Christ (1 Pierre 3 : 20-22)

Les chapitres 10 et 11 sont la racine de tout arbre généalogique et le point de départ de l'histoire des peuples.

Abraham, « le père des croyants, » devient « héritier du monde » (Rom. 4 : 11, 13), et nous montre successivement l'obéissance de la foi, la patience de la foi, l'épreuve et le triomphe de la foi, appuyée sur la promesse.

Isaac, comme éclipsé entre Abraham et Israël, n'en est pas moins leur « cohéritier » (Héb. 11 : 10), modèle de patience, d'humilité, de bonté, et, en tant que fils de la promesse et enfant de la femme libre, type du chrétien affranchi par Jésus-Christ (Gal. 4 : 21-31).

Jacob, nature si peu sympathique et si peu droite, est soumis à une rude discipline ; il apprend la prière par la souffrance et reçoit le nom d'Israël ; trompé par ses fils comme il avait trompé son père, sa vieillesse est abreuvée d'amertume, mais ses dernières années sont des années de joie, et il meurt dans l'attente du salut (ch. 49 : 18) que Siméon, après dix-sept siècles, devait voir de ses yeux (Luc 2 : 30).

Joseph nous enseigne la fidélité dans la condition tour à tour la plus désespérée et la plus prospère ; il nous offre, surtout, un incomparable exemple de la mystérieuse et merveilleuse sagesse des desseins de Dieu.

Avec le récit de sa mort se termine le livre de la Genèse. Les événements résumés dans ce livre embrassent une période de 2300 ans environ ; plus longue, par conséquent, d'un demi-siècle que le temps écoulé depuis Jésus-Christ jusqu'à nous.

Les allusions à la Genèse, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, abondent. Bornons-nous à rappeler quelques paroles du Sauveur lui-même, s'en référant à l'histoire de la création (Marc 10 : 6-9) ; de la chute (Jean 8 : 44) ; d'Abel (Matth. 23 : 35) ; de Noé (Matth. 24 : 37-39) ; de Lot (Luc 17 : 28-32) ; d'Abraham (Jean 8 : 56-58). Bien plus, il nous atteste qu'il s'agit de lui dans les livres de Moïse : « Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, car il a écrit de moi » (Jean 5 : 46).

Ne soyons pas de ceux qui s'attirent de sa part ce reproche : « N'avez-vous pas lu ce que Dieu vous a déclaré ? » (Matth. 22 : 31 ; 19 : 4.)

TH. MONOD.

(Nous réservons pour le mois prochain quelques observations générales sur l'évangile selon saint Matthieu.)

¹ Nous engageons le lecteur à chercher dans la Bible elle-même, et cela à mesure qu'il en rencontre l'indication, chacun des passages désignés.

LES DEUX REGARDS.

(Nous avons été vivement frappés par la lecture des lettres dont nous reproduisons ici deux passages. Elles ont pour auteur un frère espagnol, qui annonce l'Évangile à ses compatriotes. Écrites à quelques semaines de distance, elles nous font toucher du doigt comment le repos de la foi et ses luttes, la joie de la foi et ses douleurs, ses élévations et ses humiliations se rencontrent et s'harmonisent dans l'expérience de l'enfant de Dieu.)

Juin 1876.

Quant à l'état de mon âme, je me décharge de tout souci sur lui ; mes études, mes prières et mon activité n'ont que lui pour but. Le Seigneur me remplit chaque jour de sa présence. Je pourrais vous parler beaucoup de Jésus, mais non de mon âme ; depuis que je la lui ai remise, je ne la vois plus ; je ne pense qu'à « regarder à Jésus, » et ainsi je passe des jours bien-heureux. Autrefois, penser à moi me donnait le « spleen, » maintenant regarder à Jésus est le secret de ma joie. Il m'invite au zèle, à l'humilité, à l'amour, et je suis tranquille au milieu de ce qui me troublait autrefois. Cette même joie paisible en lui se communique aux enfants que Dieu m'a donnés et je suis si heureux ! Seulement, j'ai soif quelquefois d'aller dans la maison paternelle du ciel.

Août 1876.

J'ai beaucoup remercié le Seigneur pour votre lettre, et surtout pour la phrase où vous dites que vous vous souvenez chaque jour de moi devant lui. Quel besoin j'ai de vos prières ! Il y a des moments où, comme Paul, je suis ravi au troisième ciel, alors ma lyre vibre, chante, et je sens les palpitations du cœur de Jésus, qui est tout près du mien. Mais d'autres fois, laissé à lui-même, mon pauvre cœur est faible, abattu ; sa nature est mise à découvert, afin qu'il ne s'enorgueillisse pas de ce qui lui a été donné par pure grâce. Vous me recommandez de prêcher souvent sur « Regardant à Jésus, » et vous me retournez mon sermon de Valladolid sur ce texte. Que voulez-vous ? Je ne suis pour les autres qu'une « voix de Dieu, » et pour moi-même aussi j'ai besoin de « la voix de Jésus, » qui me dise à chaque pas : « Regarde à moi. » Et si plus que personne j'ai besoin de « regarder à Jésus, » plus que personne aussi j'ai besoin que *lui me regarde...* Il y a une grande douceur à expérimenter que, malgré tant d'infidélités, de faiblesses et de défauts de notre part, manquements qui se renouvellent souvent, « le Seigneur nous regarde ! »

Je désire donc son regard. Je souffre d'être prisonnier dans ce corps, parce que je suis ainsi privé de jouir complètement du regard du Seigneur. A chaque pas cette chair de péché me fait m'écrier : « Jésus, fils de David, aie pitié de moi ! » Une fois sa miséricorde reçue, je ne voudrais faire que la chanter ; mais l'ancienne nature reparaît, et je m'écrie, parce « qu'il regarde ; » Seigneur,

maintenant ce n'est plus la vue, mais *la main sèche*, aie pitié de moi ! Et, la main guérie, il regarde, et je dois m'écrier de nouveau : Seigneur, maintenant je suis paralytique ; et ensuite je suis boiteux, ou encore, je suis sourd-muet, et le bon Jésus, avec sa patience divine, regarde et guérit mes yeux, mes mains, mes pieds, ma langue, mon ouïe. Oui, cher frère, je rends grâce à Dieu par Jésus-Christ pour sa grande miséricorde envers moi. Ma santé spirituelle consiste à « regarder à Jésus ; » mais Jésus qui me voit souvent distrait, m'enseigne que « lui me regarde, » pour que je ne puisse pas même me glorifier de le regarder, moi, et que je doive au regard de Jésus toute ma rédemption, ma régénération et ma justification. Le jour où le Seigneur m'a enseigné à « regarder à Jésus » a été un jour de grande joie pour moi ; mais le jour où il m'a enseigné clairement que *Lui* me regarde fut *mon tout* pour affermir ma vocation et mon élection. Je pourrai négliger de regarder à Jésus, mais, bénie soit la miséricorde de Dieu, Jésus ne négligera *jamais* de regarder à moi...

R. B.

La foi est la certitude que la volonté de Dieu est bonne et parfaite, et que lorsque nous serons dignes de la connaître tout entière, elle sera agréable à nos cœurs.

E. NAVILLE. (*La Vie éternelle.*)



Ne vous tentez pas vous-même en voulant prévenir des épreuves dont vous n'avez pas encore la grâce. Livrez-vous à Dieu, et il aura soin de vous.

FÉNELON.

« TU AS ANCIENNEMENT FONDÉ LA TERRE, ET LES CIEUX SONT L'OUVRAGE DE TES MAINS. ILS PÉRIRONT, MAIS TU SUBSISTERAS ; ILS S'USERONT TOUS COMME UN VÊTEMENT ; TU LES CHANGERAS COMME UN HABIT, ET ILS SERONT CHANGÉS. MAIS TOI, TU RESTES LE MÊME, ET TES ANNÉES NE FINIRONT POINT. » — Ps. 102 : 26-28. HÉB. 1 : 10-12.



Le gérant :

J. BONHOUR.





